ESI - PALLI
A

BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
III.ª SALA
SCAFFALE C
PLUTEO A
N.° CATENA 8
HH. VII. 8

III. C. X. 8

Digitized by Google

NOUVELLES JUIVES

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR :

Scènes du Ghetto, 1 vol. grand in-18.

Les juifs de Bohême, 1 vol. grand in-18.
Traduit de l'allemand par Daniel Stauben.

Scènes de la vie juive en Alsace, 1 vol. grand in-18.
Par Daniel Stauben.

Coulommiers. — Typog. A. MOUSSIN

Digitized by Google

33697

LÉOPOLD KOMPERT

NOUVELLES JUIVES

Traduites de l'allemand

Avec l'autorisation de l'auteur

NAPOLI

PAR

DANIEL STAUBEN

Auteur des Scènes de la Vie Juive en Alsace

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1873

Tous droits réservés.

Digitized by Google

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Dans un article de fond remontant à une vingtaine d'années déjà, la *Revue des Deux Mondes* avait la première, en France, salué d'un hommage de sincère admiration et d'ardente sympathie [1] les débuts littéraires du conteur autrichien M. Léopold Kompert.

Ces débuts étaient ceux d'un maître.

Dans cette série de Nouvelles, aux couleurs et aux sujets si variés, dont se composent les *Scènes du Ghetto* [2] et *les Juifs de Bohême* [3], le jeune écrivain israélite racontait avec un talent tout-à-fait supérieur la vie juive en Autriche; vie prise et observée dans les ghettos des grandes villes comme dans les plus humbles bourgades.

1. Voir la livraison du 1er janvier 1852.
2. Leipzig 1848. 1 vol.
3. Vienne 1851. 1 vol.

Digitized by Google

Ce n'est qu'en 1859 qu'il nous fut donné de lire et de goûter dans le texte allemand même ces premiers ouvrages de M. Kompert. Cette lecture nous causa un plaisir infini. Aussi, quoique fatigué encore à la suite d'un long travail d'un caractère plus grave et répondant plus particulièrement à nos études et à nos goûts professionnels, nous résolûmes néanmoins de mettre les charmants récits de M. Kompert à la portée de tout le monde. Nous en entreprîmes aussitôt la traduction. Elle fut menée à bonne fin la même année encore.

Notre presse, avec son indifférence proverbiale pour tout ce qui vient de l'étranger, n'accorda qu'une attention distraite aux Nouvelles de M. Kompert si remarquables qu'elles fussent. Quelques rares critiques seulement, esprits distingués, appréciateurs intelligents et impartiaux des œuvres littéraires, d'où qu'elles viennent, appelèrent l'attention du public lettré sur les *Scènes du Ghetto* et les *Juifs de Bohême* et ils ne leur marchandèrent pas l'éloge [1]. C'était justice. *Schlemiel*, *Les enfants du Randar*, *La vieille Babe*, *Sans autorisation*, *Trenderl*, *Une enfant perdue*, sont, en effet, des récits d'une portée réelle, pleins

1. MM. Henri Lavoix dans le *Moniteur Universel*, Em. Deschanel dans *les Débats*, Isidore Cahen dant *le Temps* et M. Em. Beaussire, (aujourd'hui député de la Vendée,) dans *le Courrier de la Vienne*.

Digitized by Google

à la fois de cœur, d'élévation morale, de situations déchirantes et dramatiques, de types curieux, de traits de mœurs originaux saisis et reproduits avec cette finesse d'observation et cette perfection d'exécution qui assignent à M. Kompert un rang si distingué parmi les romanciers et les moralistes de son pays.

M. Kompert venait de mettre la main sur une veine aussi riche qu'inexplorée et il sut en tirer tout un petit monde inconnu à la plupart des lecteurs : c'est celui que constituent en Autriche les Juifs des classes populaires et de la petite bourgeoisie confinés dans les rues étroites et malsaines des ghettos dont les portes ne leur ont été ouvertes que depuis 1848 seulement.

M. Kompert s'est fait leur historien et leur poète. Il nous dépeint avec charme et émotion la vie intime des ghettos que lui-même a vécue dans un ghetto de la Bohême, son pays natal. Il nous initie à tout ce que cette vie renferme de foi séculaire, d'habitudes patriarcales, de fêtes graves et gaies, de sublimes dévouements, de naïves et touchantes amours, de secrètes souffrances dues à d'injustes persécutions, de fortes affections de famille, de types saillants et souvent aussi, de verve caustique et de joyeuse humeur.

Les trois Nouvelles qui font l'objet du présent volume ont été publiées dix ans après les *Scènes du*

Digitized by Google

Ghetto et *les Juifs de Bohême*. Elles sont en tout point dignes de leurs aînées. Comme celles-ci elles ont été composées à un assez long intervalle les unes des autres. M. Kompert appartient à cette classe d'écrivains qui ne produisent ni vite ni beaucoup à la fois. Il travaille à loisir, à ses heures seulement. Voilà pourquoi ses écrits sont en général si achevés. Il ne publie guère plus d'une ou deux Nouvelles par an. Et d'ordinaire il les fait paraître comme primeur dans quelque almanach israélite de Vienne. Après quoi il réunit ces publications partielles en un petit volume; et ces petits volumes font promptement leur chemin en Allemagne et à l'étranger [1].

Les nouvelles qu'on va lire offrent, comme celles dont il vient d'être parlé, des tableaux gracieux ou sombres, des traits de mœurs piquants ou touchants, des détails d'intérieur singulièrement curieux et peints avec une grande fidélité de couleurs, un grand nombre de leçons morales et de maximes de sagesse pratique habilement enchassées dans les récits; ce qui leur ôte tout caractère de prédication directe, chose toujours si ennuyeuse. Elles offrent surtout de saisissantes peintures de caractères, étudiés, fouillés avec conscience. Ces caractères révèlent

1. Les *Scènes du Ghetto et les Juifs de Bohême* ont été traduits, sans compter notre traduction française, en anglais, en italien et en hollandais.

dans M. Kompert le moraliste à côté du peintre.

La Princesse (Die Prinzessin) est une délicieuse pastorale à tendance dont les personnages se détachent sur un fond rustique plein de grâce et de fraîcheur.

Trop souvent on a reproché aux Juifs avec plus ou moins de raison, il est vrai, de s'adonner presque exclusivement au négoce sans montrer le moindre goût pour l'agriculture. M. Kompert nous fait voir par l'exemple de Rebb Feivel *le paysan* et de sa famille que les Juifs, pour peu qu'ils y trouvent encouragement et sécurité, s'entendent aussi bien que d'autres à cultiver les terres, à administrer une ferme.

Rebb Feivel, la sage et bonne Gitel sa compagne et leur fils Iosef, *ex*-caporal dans les armées de sa Majesté apostolique, exploitent en effet avec succès et amour un domaine à eux appartenant, situé en Bohême et auquel ils sont attachés de toutes les fibres de leur cœur.

C'est au milieu de ce domaine et au sein de cet honnête et laborieux ménage que se passera l'action du roman de la Princesse.

La jolie mais très-prétentieuse Mademoiselle Rosa Ehrenfeld — que ce nom paraît bien choisi ! — est une de ces princesses comme il y en a beaucoup dans la petite bourgeoisie juive et dans toutes les petites bour-

geoisies du monde. Fille unique d'une veuve qui possède une grosse maison de commerce dans le ghetto d'une ville de Bohême, elle a été singulièrement gâtée par sa mère et aussi quelque peu par son pédant d'instituteur, le sieur Julius Arnsteiner [1]. Mademoiselle Rose est maniérée, sentimentale, précieuse. Avec cela, et tout naturellement, elle ignore le premier mot de la nature extérieure, ne saurait distinguer un chêne d'un hêtre, ni une alouette d'un chardonneret. En revanche elle a appris la déclamation, parle français, cite ses auteurs classiques allemands et dévore des cargaisons de romans. Sa mère qui est en extase devant cette merveille la laisse tout faire à sa guise. Mais chétive, souffreteuse, Rosa Ehrenfeld dépérit dans l'atmosphère malsaine du ghetto. Son médecin, qui craint de la voir succomber à une maladie qui lui a enlevé son père encore fort jeune, lui a ordonné d'autorité un séjour de quelques mois à la campagne pour laquelle notre princesse, cela va sans dire, n'a qu'un goût très-médiocre. La riche Hannelé qui se trouve être l'amie d'enfance de Gitel la femme de Rebb Feivel, « le paysan » écrit à cette dernière et lui demande la permis-

1. M. Kompert a introduit ce personnage avec beaucoup d'esprit et de gaîté dans plusieurs de ses Récits. Il lui a même consacré une Nouvelle à part qui n'est pas une des moins piquantes du romancier. Elle est intitulée : ENTREVUE MATRIMONIALE DE JULIUS ARNSTEINER, (*Julius Arnsteiners Beschau.*)

sion de lui envoyer sa fille Rosa pour passer quelques mois à la campagne avec Gitel et les siens afin d'y refaire sa santé. La bonne Gitel accueille cette demande avec empressement.

Notre princesse apporte à la campagne tous ses préjugés et toutes ses minauderies de citadine de ghetto à haute éducation. Les Feivel la reçoivent comme ils auraient reçu leur propre enfant. Comment notre princesse répond-t-elle à cet accueil si cordial des Feivel? Par le dédain. Elle dédaigne leurs manières, elle dédaigne leur langage, elle dédaigne leur table. Ici se révèle le caractère de la brave Gitel « *la paysanne* », un de ces caractères de femmes comme M. Kompert excelle à les créer et à les peindre. Gitel, tête forte et cœur chaud, est une digne sœur des Roesel, des Rachel et des Mariem, ces héroïnes de charité et de sacrifice des *Scènes du Ghetto* et des *Juifs de Bohême*. Dans l'intérêt même de l'*enfant* qui lui a été confiée, Gitel n'entend pas que la fille de son amie continue à la campagne, où elle est venue pour se rétablir, ses habitudes d'enfant gâtée et de princesse de ghetto. Forte de ses intentions et de sa conscience elle reprime ses caprices et lui impose sa volonté qui est celle d'une véritable mère. Ayant trouvé à qui parler, notre princesse après des résistances inutiles, accompagnées de minauderies sans fin, ne tarde guère à se

corriger, car son cœur heureusement vaut mieux que sa tête. Gitel, il faut bien le dire, n'est pas la seule à qui revienne la gloire de cette cure morale. Elle a trouvé sans qu'elle s'en soit doutée pourtant un puissant auxiliaire dans son fils Iosef. Mlle Rosa Ehrenfeld qui avait été élevée comme toutes ses pareilles dans une sainte horreur de la campagne et des campagnards, finit par renoncer à ce sot préjugé le jour où on lui a appris à apprécier et à goûter la vie des champs. Iosef, plus encore que Gitel et le bon Feivel, a ramené la princesse dans la bonne voie. Il lui a expliqué pendant des journées entières les secrets de la nature, il l'a initiée à la beauté et à la pureté de la vie rustique. Rosalie Ehrenfeld — elle ne s'appelle plus du nom prétentieux de Rosa, — grâce aux leçons de son jeune maître à la taille élancée, au teint basané, aux yeux bruns, grâce, disons-nous, à l'ancien caporal qui s'est fait soldat laboureur, prend part maintenant aux moissons, aux semailles, aux fenaisons. Elle s'intéresse à tous les détails de la ferme, se mêle d'économie domestique et rurale. Quelle joie pour le vieux paysan et pour l'excellente Gitel quand ils voient la petite princesse devenue paysanne absolument comme la Princesse *aux trois pois* de la légende, parcourir la métairie, visiter les greniers, s'arrêter dans les granges emplies de blé et donner à manger de sa blanche main aux poules

et aux canards accourant du fond de la basse-cour à sa voix et à sa vue!

On devine le reste. La princesse du Ghetto dont la santé est revenue comme par enchantement et qui est guérie aussi et pour toujours de ses préventions contre la campagne et de ses mièvreries — sa maladie morale — épouse l'ex-caporal Iosef, « le paysan ». Mais avant de l'épouser elle a eu soin de jeter dans le ruisseau du moulin toute une cargaison de fades romans qu'elle avait emportés à la campagne malgré la défense de son médecin. Elle a fait subir le même sort, bien entendu, à une certaine grammaire française et à un exemplaire du *Télémaque* que maître Julius Arnsteiner lui avait récemment envoyés du fond de son Ghetto comme deux précieux *vade mecum* destinés à combattre les mauvaises influences de la vie paysanesque.

Ce n'est là qu'un pâle résumé de cette charmante idylle écrite évidemment par M. Kompert dans le dessein d'inspirer à ses coréligionnaires l'amour de la vie des champs et de se moquer, — *castigat ridendo* — de certaines éducations ridicules du Ghetto. Mais M. Kompert avec beaucoup d'habileté, nous l'avons déjà constaté, sait cacher la leçon sous le charme du récit. Ce récit de la princesse où l'on ne perd jamais de vue, malgré son étendue, le fil conducteur de la pensée qui lui donne son unité, est d'une grande

variété. Il abonde en descriptions poétiques, en jolis épisodes, en chapitres tour à tour gais et touchants, en traits de caractères piquants et vrais. Quelle scène charmante, par exemple, pleine d'humour et pleine aussi d'égoïsme paternel que celle où bien avant dans la nuit Rebb Feivel le paysan, coiffé de son gigantesque casque à mêche, éveille sa femme profondément endormie à son côté pour lui faire part de son projet de marier leur fils Iosef avec la petite princesse! Le paysan qui s'est aperçu du penchant réciproque des deux jeunes gens l'un pour l'autre, ne démord pas de son idée; et si la chose n'est pas faite, il faudra bien quelle se fasse. La riche Hannelé en dira ce qu'elle voudra. Là-dessus il éteint la lumière et se rendort.

Non moins belle et pour d'autres raisons est la scène près du moulin où pendant une chaude nuit d'été Iosef et Rosalie que le hasard a conduits là et qui s'aiment depuis longtemps sans se l'être dit s'ouvrent réciproquement leurs cœurs : Il y a là une réminiscence évidente des amours d'*Hermann* et de *Dorothée* et de leur conversation près de la fontaine. Comme le fait Hermann dans Gœthe, Iosef ramène ensuite la fiancée de son cœur à travers un magnifique paysage nocturne dans la maison paternelle. Et Gitel bénit le futur couple comme le pasteur ami des parents d'Hermann bénit Dorothée et son fiancé.

L'imitation est manifeste mais M. Kompert a su la rendre singulièrement originale.

Tout autre est le *Mine*. (Der min). Le héros du récit personnifie un caractère observé avec une rare finesse d'esprit et dépeint dans ses faits et gestes avec un art consommé.

Dans le langage rabbinique un *mine* signifie, à proprement parler, un hérétique. Par extension on a donné ce nom à certaines gens du Ghetto qui savent cacher, — ainsi durent agir les hérétiques des premiers temps pour échapper aux persécutions religieuses, — qui savent cacher sous une vie effacée et silencieuse la prudence la plus rare, la finesse d'esprit la plus profonde unies d'ailleurs à des mœurs honnêtes et paisibles. Dans tel Ghetto il y a comme des dynasties de *mines* se succédant de père en fils et réalisant tous comme qui dirait le type de *Gaspard l'avisé*, au sein des populations juives. Dans ce nombre il faut ranger Rebb Wolf, le mari de la taciturne Perl et le père du svelte et joli garçon ayant nom Kobi, le héros de la nouvelle.

Parlons d'abord du père. Rebb Wolf le mine habite avec sa femme et son fils Kobi une maison que protégent contre le regard des indiscrets trois noyers séculaires au feuillage touffu. Rebb Wolf ne parle que très-peu, évite de se faire remarquer, cède tou-

jours le pavé aux autres, est poli avec tout le monde mais sans se livrer à personne, paie régulièrement ses contributions à la communauté israélite mais n'a jamais accepté, et cela par principe, aucune fonction honorifique dans le Ghetto, prétextant, à ce sujet, le fardeau de ses propres affaires qui l'empêchent de se charger de celles du public. Un moyen certain de ne pas se faire d'ennemis. Malgré cela, bien des gens du Ghetto savent à quoi s'en tenir sur le compte de Rebb Wolf et le regardent avec raison comme un *mine* et un mine de première force. Aussi dans certaines circonstances difficiles recourent-ils à ses lumières et à son savoir-faire de mine. Parfois on lui confie de véritables missions diplomatiques. Voyez : l'opulent et orgueilleux Schmoul Brandeis, le Président de l'administration du Ghetto, couve des yeux un splendide mariage pour son fils qui ne brille pas précisément par la finesse, ni par l'aplomb.

Il s'agit de la fille d'un riche Randar des environs. On appelle Randar un fermier de biens seigneuriaux exerçant en même temps les fonctions de cabaretier de village. C'est un parti magnifique. Mais le Randar n'est pas facile à entamer sur ce chapitre. Il fait bonne garde autour de sa fille et prétend ne pas se laisser jouer par les coureurs de dot. Il passe d'ailleurs à vingt lieues à la ronde, non-seulement pour un brutal et un grossier, mais encore pour une

espèce de bête sauvage capable de se laisser aller aux dernières extrémités envers quiconque n'aurait pas su lui plaire du premier coup. Jugeant donc que son fils ne serait pas de taille à aller se présenter lui-même chez le Randar pour en obtenir la main de sa fille, le Président Brandeis vient recourir à l'intermédiaire du mine Rebb Wolf. Il lui propose une somme de 400 florins s'il veut se faire son agent matrimonial auprès du Randar afin d'amener tout doucement ce dernier, à force d'adresse et d'habileté, à composition.

Rebb Wolf qui apprécie son fils Kobi à sa juste valeur offre au Président, et cela dans son intérêt même, de charger Kobi de l'affaire. Il s'en acquittera mieux encore, —Rebb Wolf en est convaincu — que ne pourrait le faire, Rebb Wolf lui-même. Le Président y consent. De son côté le jeune Kobi pour faire plaisir à son père et à sa mère qu'il aime tendrement accepte la mission. On tient un conseil de famille, on arrête un plan de campagne et Kobi se met en route non sans avoir promis à la craintive Perl de prendre toutes les précautions possibles pour ne pas se faire estropier ou avaler, en cas d'encombre, par cet animal sauvage ayant nom Rebb Iosel le Randar. Rebb Wolf, lui, paraît un peu moins inquiet que sa femme au sujet des dangers que pourrait courir leur fils Kobi. Il le connaît.

Ce sont là comme les faits de l'avant scène racontés avec un art et un charme infinis. Ils préparent les événements sans mettre en aucune façon le lecteur dans le secret de la fable. Sa curiosité seule est excitée.

Voici maintenant que Kobi entre en scène. C'est un Talleyrand de village. Il part au petit jour pour ne pas donner l'éveil aux gens du Ghetto grandement indiscrets à l'endroit des affaires matrimoniales. Notre mine ne va pas droit à son but ; car il entend ne s'avancer qu'à pas sûrs et en connaissance de cause. Il s'arrête dans divers villages qui se trouvent sur sa route ; et sans en avoir l'air, fait jaser les loquaces populations des Ghettos environnants. Les renseignements qu'il reçoit au sujet du Randar sont passablement contradictoires. D'après les uns, le Randar était un vrai loup avec lequel il fallait éviter de se commettre. Selon d'autres, ce n'était qu'un original, dur à lui-même, dur aux autres, difficile surtout en affaires ; bon juif au demeurant et pratiquant sa religion avec dévotion quoique habitant l'année entière au milieu des paysans. Selon d'autres encore Rebb Iosel le Randar était un véritable ours, mais capable pourtant si on savait s'y bien prendre avec lui de quelques bons sentiments, aimant d'ailleurs tendrement sa fille, une vraie perle celle-là et contrastant singulièrement avec son brutal père.

Muni de ces informations qui lui permettent maintenant d'agir en conséquence selon l'occasion et les inspirations du moment, notre mine à l'extérieur avenant et à l'esprit délié pousse droit à la ferme du Randar non sans être en proie toutefois à une émotion légitime; car il avait conscience de la difficulté de sa mission.

La porte de la ferme s'ouvre pour donner passage au rustre au moment où Kobi venait à lui.

Ici nous renvoyons le lecteur à la Nouvelle même de M. Kompert. On a là une vraie comédie de caractères dont quelque habile dramaturge pourrait faire une petite pièce prodigieusement divertissante. C'est entre le Randar et l'avisé jeune homme qui justifie si bien son nom de *mine* un véritable assaut de finesse, d'habiletés, de présence d'esprit mettant en lumière deux caractères également originaux. Car si Kobi est malin le Randar l'est autant que lui, quoique autrement. Ce combat singulier entre le vieillard et le jeune homme dont tous deux ont leur arrière-pensée sans vouloir ni oser la démasquer, ce combat a ses feintes, ses contre-feintes, ses défaites et ses victoires passagères, ses péripéties en un mot et qui tiennent le lecteur en suspens sur le dénouement en le faisant passer par toutes les alternatives de la crainte et de l'espérance.

M. Kompert fait preuve ici de beaucoup d'esprit;

non point en son propre nom, mais ce qui vaut mieux encore, en le semant dans le dialogue et dans les situations. Avec quel tact et quelle adresse le fils du mine Rebb Wolf sait dompter les sauvageries calculées de son redoutable adversaire, parer ses bottes pleines de piéges, flatter adroitement sans en avoir l'air ses sentiments juifs, faire tomber la conversation sur sa fille qu'il ne connait pas encore et chatouiller ainsi l'amour-propre paternel! Quelles ressources d'esprit il déploie pour donner au Randar une idée favorable, sans capituler avec sa dignité, de ses connaissances commerciales; comme il sait faire briller aux yeux du farouche et rusé Rebb Iosel ses principes religieux, ses maximes de sagesse pratique et d'économie! On assiste là à une joute des plus curieuses qui met en relief des caractères remarquablement tracés.

Grâce à tant d'habiles manœuvres, le jeune Kobi a gagné du terrain et obtenu, ce qui lui paraît de bon augure, l'autorisation de passer la nuit à la ferme. Kobi saura profiter de sa soirée autant que de sa journée. Il faut maintenant qu'il voie la fille du Randar. Pendant que celui-ci croit Kobi occupé à faire manger de l'avoine aux chevaux qui l'ont amené à la ferme, il se glisse dans la cuisine où Mirl prépare le souper; la douce et gracieuse Mirl dont la flamme de l'âtre éclaire les traits charmants! Ici le mine

oublie son esprit — et il fait bien — pour ne laisser parler que son cœur. Il parle à Mirl avec une éloquence émue; et Mirl qui s'aperçoit que cette éloquence est sincère, qu'elle ne ressemble en rien à celle qu'on lui a fait tant de fois entendre sur le même sujet, écoute notre Kobi avec faveur et finit par lui promettre de se faire son avocat auprès du Randar... Plus heureux que certains ambassadeurs de haut parage qui ne se fiancent que par procuration, selon l'étiquette, avec telle ou telle princesse destinée à un maître auguste, notre diplomate du Ghetto demande et obtient pour lui-même l'héritière qu'il avait été chargé moyennant une récompense honnête de ramener au fils du Président. N'allez pas croire au moins que les circonstances seules aient décidé le fils du petit bourgeois Rebb Wolf à jeter les yeux sur la belle et riche fille du Randar, que l'accueil inespéré du père vaincu par son habileté et celui de la fille cédant à la soudaine et réelle passion de Kobi pour elle, aient changé subitement la tactique de ce dernier en le transformant de simple agent matrimonial salarié en un hardi prétendant. Croire cela ce ne serait connaître que médiocrement notre mine : De retour chez lui, il annonce à ses parents stupéfaits ses fiançailles avec la fille du Randar. Et lorsqu'ils lui adressent cette question bien naturelle : « et le fils du Président? » Celui-là... répond Kobi

— et cette réponse vaut son pesant d'or — « mais je n'avais jamais songé à lui. »

Un Anniversaire (Jahrzeit) est un drame domestique plein d'émotions et de larmes où M. Kompert fait preuve de beaucoup de cœur et d'un rare talent de conteur. Disons aussi que des trois Nouvelles dont on offre ici la traduction au lecteur un Anniversaire est celle où nous entrons le plus avant avec l'auteur dans les mœurs et la religion juives.

Chez les Juifs on célèbre d'une manière toute particulière et bien touchante assurément l'anniversaire de la mort de ses parents. Ce jour-là on jeûne et cela dès la veille. Dès la veille aussi on allume une veilleuse funèbre en souvenir du défunt. Mais l'acte principal de cette journée commémorative consiste en une prière que les enfants et ceux du sexe masculin seulement récitent la veille et le matin de l'anniversaire dans la synagogue, après l'office, en l'honneur et en souvenir de leur père ou de leur mère. Ajoutez qu'à défaut de descendants mâles immédiats, ce sont les petits-enfants et parmi ceux-ci toujours les garçons bien entendu qui rendent alors ce pieux devoir à leurs défunts grands-parents. Cette prière s'appelle en hébreu *Kadisch.* M. Kompert, pour le dire en passant, nous en a donné une définition pleine d'élévation philosophique et de touchante poésie qu'on lira avec intérêt dans notre traduction.

Or donc il y avait un temps où Jacob Loëw le pieux et dévot habitant du Ghetto, l'époux de la douce Esther, était le plus heureux des hommes. Il possédait alors, outre une charmante petite fille, cinq petits garçons qui faisaient l'admiration de tout le Ghetto. Mais Jacob Loëw perdit coup sur coup ses cinq garçons qui moururent tous peu de jours avant leur treizième année, victimes d'une même et inexorable maladie. Le dévot Jacob Loëw se vit donc frustré lui et sa femme de la consolante perspective du Kadisch. Quelle douleur pour lui ! il est vrai que Blumelé lui restait. Mais nous l'avons vu, les filles n'ont pas le droit de dire l'oraison appelée Kadisch. A la vérité Blumelé pourra se marier et donner le jour à un garçon qui dira la sainte prière pour Jacob et Esther une fois qu'ils ne seront plus de ce monde. Loëw nourrit bien encore cet espoir et il destine à Blumelé, cette jolie fleur du Ghetto, un mari de son choix : c'est un sien neveu nommé Maier, un peu petit, un peu commun d'extérieur, mais un brave cœur s'il en fut. Mais Blumelé que son père a eu le tort de gâter par des condescendances et des faiblesses sans fin ne veut point entendre parler de son cousin, l'excellent Maier ; et elle se laisse séduire par une sorte d'aigle du Ghetto, un Hongrois du nom de Jacques, fort joli garçon et très-mauvais Juif. Jacob Loëw est obligé de marier sa

fille à la hâte; et tout ce qu'il peut faire désormais pour elle c'est de ne pas la maudire au moment où elle quitte la maison paternelle prête à se rendre en Hongrie avec son idole Jacques. Esther ne survit pas longtemps à ce triste événement. Durant l'année de deuil tout entière c'est Jacob Loëw qui à défaut d'enfants mâles se rend matin et soir à la synagogue où il dit Kadisch pour la défunte. Jacob Loëw s'isole complétement du monde, ne reçoit plus âme qui vive si ce n'est Maier son neveu et son voisin et refuse impitoyablement toutes les lettres qui pendant plusieurs mois lui sont adressées d'une certaine ville de Hongrie.

Un soir toute la rue est mise en émoi par les aboiements interminables d'un chien que Jacob Loëw s'était donné depuis quelque temps comme compagnon et comme gardien. Une voix lamentable et suppliante s'est mêlée pendant toute la nuit aussi aux aboiements du chien. Une fenêtre de la maison Loëw s'était bien ouverte une fois mais elle s'était aussitôt refermée. Le lendemain Maier, en traversant le village par une de ces froides matinées d'automne pour aller à ses affaires, fut frappé d'un singulier et navrant spectacle. Sur un banc de pierre placé en face de la maison de son oncle Jacob Loëw, dormait avec un pauvre petit enfant dans ses bras une femme jeune et belle mais qui semblait cruellement éprouvée par

les souffrances et le malheur. Cette femme, on l'a déjà reconnue. Depuis quelques mois son volage mari l'a abandonnée pour aller soi-disant rétablir ses affaires en Amérique. Elle, elle est venue de bien loin ; car elle a voulu célébrer dans son village natal même l'anniversaire de la mort de sa mère qu'elle savait coïncider à quelques jours près avec l'époque de l'année où l'on se trouvait. Combien est heureuse et dramatique de la part du nouvelliste, l'idée de faire rencontrer en ce moment même avec Blumelé, — car c'était elle, — ce Maier qui l'avait tant et si sincèrement aimée autrefois et qu'elle a si cruellement repoussé et dédaigné. Le caractère de Maier, cette âme d'élite à l'enveloppe vulgaire et quelque peu disgraciée de la nature, est peint en traits pleins d'une touchante vérité. Comme Jacques le Hongrois, comme Jacob Loëw il fait honneur à la féconde imagination de M. Kompert si habile à créer des types ; ces types dont ses œuvres offrent une galerie si variée et si intéressante. Pour en revenir à notre ami Maier il oublie le passé et ne veut écouter que les inspirations de son bon cœur. C'est un personnage qui nous rappelle, dans une autre sphère d'existence sinon de sentiment, un des héros les plus sympathiques de Mme Sand. Je veux parler de ce sir Ralph qui lui aussi avait été sacrifié par sa cousine à une espèce de Jacques le Hongrois de haut parage s'appelant

dans le roman français Raymond de la Ramière. Maier comme sir Ralph ne cherche qu'à consoler son Indiana délaissée et malheureuse. Il ne demande qu'à cicatriser les blessures de son âme. Il emmène Blumelé ainsi que son petit garçon; il les installe tous les deux dans une chambre écartée de sa maison. La mère et son enfant s'endorment bientôt de lassitude et Maier veille à la porte. Il a pour Blumelé et pour son petit garçon des délicatesses et des tendresses de cœur toutes féminines qui prennent leur source dans l'affection le plus sincère, dans l'amour le plus touchant. Blumelé revenue de sa fatale erreur rend justice à cette excellente créature qui s'appelle Maier. Mais lui ne s'arrête pas là. Il a conçu et réalisé depuis quarante-huit heures une pieuse et touchante pensée. A l'insu de Blumelé il a enseigné avec une patience d'ange au petit garçon de sa cousine la prière du Kadisch. Il la lui a fait épeler syllable par syllable, mot par mot. L'enfant la possède maintenant d'un bout à l'autre et la récite, grâce à de multiples répétitions, sans broncher.

Avec le dénouement on touche au cœur du sujet. Il est tiré des entrailles mêmes des coutumes et de la religion juives. Quand le désolé vieux Jacob Loëw, le matin même de l'anniversaire de la mort de son Esther, s'est disposé, en s'approchant de l'arche sainte de la synagogue, à dire Kadisch pour

la pauvre défunte, Maier lui réservait une surprise bien douce :

« Pendant que Jacob Loëwe prie, sa voix est « comme couverte par les sons argentins d'une voix « d'enfant. Force fut à Jacob Loew de s'arrêter. « Cette image d'un bonheur que le ciel lui avait re- « fusé l'a par trop ému. « Quel est cet enfant? s'é- « cria-t-il avec une grande émotion dès que les der- « niers sons de la prière se furent éteints. » Mon « oncle, répondit Maier placé derrière lui, c'est ton « petit-fils et celui de ton Esther.... c'est l'enfant « de Blumelé! » — Où est l'enfant? s'écria-t-il, les « larmes qu'il répandait par torrents l'avaient em- « pêché de l'apercevoir, — où est l'enfant de Blu- « mélé? Maier souleva bien haut l'enfant dans ses « bras et le déposa dans le sein de son grand-père. « Des bras tremblants entrelacèrent l'enfant. — « Blumelé ! où est ma Blumelé ? s'écria Jacob « Loëw. »

Ce que je louerai surtout dans cette nouvelle, outre l'art suprême avec lequel les choses sont racontées, c'est l'heureux parti que M. Kompert a tiré des mœurs, des cérémonies et des fêtes juives. Il les fait entrer dans le corps même du récit qui leur emprunte de la sorte une grande vérité de couleur locale. C'est bien là la vraie manière de nous faire pénétrer dans la vie des ghettos, au sein de leurs mœurs

domestiques et aussi, si je peux dire, publiques. Elles constituent comme le fond et le cadre des récits de M. Kompert où les passions qui appartiennent à l'humanité en général sont d'ailleurs traitées, maniées, peintes de main de maître. Ici s'étale aussi cette science des détails particulière à notre auteur et qui a fait dire de lui non sans raison qu'il était « le Teniers des Ghettos [1]. »

Pour ce qui est de notre traduction nons n'en dirons que ceci : nous nous sommes efforcé de la calquer fidèlement sur le texte allemand tout en cherchant à la rendre aussi française que possible. Nous y avons dépensé beaucoup d'efforts et de patience ; mais nous y avons trouvé le plus agréable des délassements. Puisse-t-on ressentir autant de plaisir à lire ces trois Nouvelles que nous en avons éprouvé à les traduire!

DANIEL STAUBEN.

Besançon ce 30 Mars 1873.

1. *Revue des deux-Mondes*, 1er janvier 1852.

NOUVELLES JUIVES

LA PRINCESSE

I

Oui, oui, à l'heure qu'il est, plus d'un ancien habitant du Ghetto possède terre et jardins, champs et forêts, et sans que les choses aillent plus mal pour cela ; car ces terres sont aussi bien cultivées et ces fermes aussi bien administrées que par le passé. L'hirondelle y bâtit son nid comme autrefois ; et si, grâce à la Providence, l'année est bonne, eh bien! les blés viennent aussi bien, aujourd'hui qu'ils sont ensemencés par Anschel ou Ruben, que du temps où ils l'étaient par Honza ou Waczlaw. En Bohême donc, l'on peut souvent voir, debout sur un chariot chargé de gerbes et dirigeant d'une main habile ses chevaux à travers une porte cochère, tel individu qui, il y a quelques années encore, vendait à la

criée des articles de coton et des vestes aux couleurs passées. Tel homme qui, maintenant au milieu des champs, brave l'ardeur du soleil et brandit dans sa main la terrible faux, naguère encore, en été comme en hiver, marchandait une peau de lapin. Tel autre, armé d'une hache ou d'une scie parcourt pour la réparer sa maison endommagée, quand, peu de temps avant, au moindre dégât survenu chez lui, il n'aurait pas manqué de s'adresser au menuisier ou au charpentier. Bien des yeux sont devenus perçants et hardis et contemplent à l'heure qu'il est, sans frayeur, les manœuvres du couvreur sur les clochers, spectacle que jadis, cela est certain, ils n'eussent pas été en état de supporter . . . . .

Quittons de nouveau les villes et allons-nous-en au village.

Sur la grand'route de Prague vient s'ouvrir un chemin vicinal. Le chemin qui conduit à notre village est assez peu fréquenté. Des champs de blé, des prés et parfois aussi des lisières de bois, selon le caractère ordinaire du paysage en Bohême, le bordent à droite et à gauche. Deux fois par semaine seulement cette route solitaire s'anime quelque peu ; c'est à l'approche du marché qui se tient dans le chef-lieu voisin. Alors on peut voir dans des ornières profondément creusées les traces gigantesques des chariots qui viennent apporter les produits des champs là où il y a chance de les écouler. Rebb [1] Feivel « le paysan », comme on l'appelle à vingt lieues

1. Cette dénomination Rebb dérive de Rabbi. Elle indique que celui qui la donne a fait quelques études bibliques, voire même talmudiques. On peut la traduire par le mot de : maître. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

à la ronde, fait, lui aussi, atteler ses chevaux deux fois par semaine; et alors, c'est ou lui ou son fils Iosef qui se rend au marché; mais la plupart du temps c'est Iosef qui s'acquitte de ce soin; aussi bien est-il plus en état que le vieux paysan de supporter le vent et la pluie.

Le vieux paysan! Quiconque se figurerait, sous ce nom, un vieux bonhomme à cheveux gris, aux genoux pliés en dedans et aux membres tremblants, celui-là assurément se tromperait fort et serait loin d'avoir une idée de l'original. Rebb Feivel, au contraire, est dans toute la force du mot un vieillard plein de vigueur; et, quoique bien avant dans les soixante ans, il ferait reculer à cent pas cependant quiconque se permettrait de venir lui donner un coup de main pour charger un sac de blé, quelque lourd qu'il fût. Tel est le « vieux » paysan; voilà ce dont il est capable. Ce n'est pas tout : qui, dans le Ghetto, je le demande, oserait et pourrait, comme il le fait, empoigner le cheval le plus fougueux, le faire s'arrêter net et le rendre docile envers celui en qui il aura reconnu à l'instant même son maître? Il faut voir aussi Rebb Feivel se trémousser dans sa veste de velours noir de Manchester et avec ses culottes de cuir jaune; regardez-le encore le matin, quand après la prière, il ôte les tefillin (saints phylactères) de son bras nerveux. A le voir alors, on dirait qu'il ne redoute rien des puissances célestes elles-mêmes.

C'est qu'aussi le vieux paysan a passé son existence entière dans ce village. La ferme dont il est maintenant le propriétaire avait été exploitée, de temps immémorial, moyennant redevance, s'entend, par ses ancêtres. Il tient avec toutes les fibres de

son âme à ce sol où il a grandi en taille et en force. Il ne franchissait que rarement les limites du village; c'était lorsqu'il avait à se rendre au chef-lieu. Il se sentait une aversion toute particulière pour les « gens du Ghetto », et il se trouvait mal à son aise chaque fois que ses affaires le forçaient à les voir. C'était un vrai paysan, au physique comme au moral et jamais personne ne mérita mieux que lui ce surnom. Cet homme au langage, aux manières et au costume tout agrestes, se présentait-il par hasard dans quelque communauté juive, on le regardait à peu de chose près comme on eût regardé quelque bête fauve échappée d'une ménagerie ; et c'était à qui se sauverait devant « le paysan ».

Il suffira certainement d'ouvrir les yeux et de ne pas chercher de toute force à les fermer à la lumière, pour se convaincre en très-peu de temps que ce sont précisément les individualités comme celles de notre Feivel le paysan qui ont porté le dernier coup à un préjugé séculaire, ce préjugé en vertu duquel on déniait aux gens du Ghetto la faculté de se confondre avec le reste de la population, comme si dans leur sang se trouvait je ne sais quoi qui les éloignât de la manière de voir et de penser de tout le monde. Certes, quiconque envisagerait les hommes à un point de vue assez mesquin pour croire que Dieu, dont ils sont l'œuvre, ait voulu les tailler tous pour ainsi dire sur le même patron, celui-là ne verra jamais dans Rebb Feivel un vrai paysan; et on pourra de la sorte découvrir en lui mille points de divergence avec les autres paysans, points les uns plus subtils que les autres et tellement subtils qu'ils échapperaient d'ailleurs à un œil moins pré-

Digitized by Google

venu; et si malgré cela le contradicteur que je me suppose devait se sentir battu, attendu qu'on pourrait lui opposer des arguments tout à fait irréfragables à ce sujet, soyez sûr qu'à la fin et en manière de raisonnement irrésistible, il frappera un grand coup sur la table en s'écriant : « C'est égal, Rebb Feivel, on aura beau dire, n'est pas fait pour être propriétaire terrier. » En pareil cas mieux vaut garder le silence que de répliquer à de tels contradicteurs; et c'est aux gens comme Feivel le paysan à voir comment ils devront réfuter l'homme au coup de poing.

Le temps aidant, Rebb Feivel en est venu à bout à la satisfaction de tout le monde : ses granges emplies de blé, son bétail mugissant dans l'étable, la charrue à laquelle son propre fils met la main sans oublier la petite alouette qui se trouve si à l'aise dans son champ, tout ce petit monde s'est chargé de parler pour lui. L'idée même qu'il pourrait en être autrement, ne lui viendra même pas. Se figure-t-on en effet, Feivel le paysan sans champ ni village, sans veste de velours de Manchester et sans culottes de cuir? Le voyez-vous, une peau de lapin sur le dos et s'en allant la colporter de maison en maison, lui, le fier et superbe paysan! Et vous autres qui lui enviez sa motte de terre, allez donc lui dire qu'il pourrait bien, au besoin, se métamorphoser en un colporteur de ce genre! Ne craignez rien; il ne se moquera pas de vous; il se refusera tout simplement à vous croire, car sa tête n'est pas précisément une tête politique. Mais lui dire cela, c'est comme si après avoir coupé bras et jambes à un homme, on lui disait ensuite : « Allez-vous-en maintenant;

ramassez un sac de blé, sautez et dansez ! » Voilà ce que penserait Feivel le paysan ; peut-être aussi ne le penserait-il pas. En général, il vaut beaucoup mieux qu'il n'ait rien à penser du tout.

II

UNE LETTRE

Une femme de belle prestance, dans un costume qui sentait moitié la ville, était assise sur un banc, à l'ombre d'un cerisier dont les branches chargées de fruits tombaient presque jusqu'à terre. Elle tenait une lettre à la main et paraissait la lire avec la plus grande attention. Tantôt on entendait les branches craquer au-dessus de sa tête, tantôt aussi une cerise aux joues rouges venait rouler à ses pieds, sans que cela parût trop la troubler dans sa lecture. Ce qui la dérangeait bien plus, c'étaient les rayons d'un soleil ardent qui tombaient comme autant de fils d'or sur son visage et sur le papier. Elle se frottait fréquemment les yeux, en approchait souvent la lettre, mais elle ne semblait pas pour cela avancer davantage dans sa grave occupation. Elle finit par replier sa lettre avec un geste de mauvaise humeur, puis, moitié à haute voix : « Mais qu'a donc ce soleil aujourd'hui, il me brûle presque les yeux ! »

Quelqu'un devait avoir entendu ces paroles, car

Digitized by Google

les branches du cerisier craquèrent plus fort et l'on put surprendre un éclat de rire qui n'échappa point à la paysanne à la belle prestance.

— Tu te moques de moi? dit-elle avec humeur, en tournant les yeux vers le sommet de l'arbre.

Les branches craquèrent de nouveau, et une cerise que les vers avaient piquée vint tomber dans l'herbe et tout juste aux pieds de la paysanne. Elle se courba pour la ramasser et la jeter loin d'elle.

— C'est du soleil que je me moque, ma mère, dit une voix éclatante venant du haut de l'arbre.

La femme à la belle prestance parut réfléchir quelques instants à cette réponse, puis, d'un ton résolu :

— Descends voir un peu, caporal; j'ai besoin de toi.

— Je suis à vous, mon colonel, » répondit aussitôt une voix du milieu des branches; et, au bout de quelques minutes, un beau garçon aux cheveux bruns se tenait debout devant la paysanne. Il était presque impossible de savoir s'il était descendu du ciel ou sorti de dessous terre. Il portait un bonnet de police, emblême de son ancien état de soldat; pour le reste, son costume était celui du pays.

— Qu'y a-t-il pour le service de mon colonel? dit-il en se dressant droit comme un cierge devant la la paysanne qu'il salua militairement en portant la main au bonnet de police.

Un sourire vint s'épanouir sur la figure de la paysanne et pendant quelques instants, elle regarda le jeune homme aux cheveux noirs avec une visible satisfaction.

— Tu es toujours le même, lui dit-elle; tu te crois

encore à la caserne, Iosef. Mais quand donc oublieras-tu tout cela?

— Jamais, ma mère, répondit-il avec résolution; et il laissa tomber la main. Autrefois j'ai connu un vieux sergent dont la maxime était celle-ci : Dans chaque maison, le mari doit être comme le propriétaire d'un régiment, c'est-à-dire celui dont le régiment porte le nom, tandis que la femme doit remplir les fonctions de colonel, elle qui possède le commandement proprement dit. Donc, ma chère mère, tu es mon colonel.

La paysanne partit d'un éclat de rire qui retentit au loin à travers le jardin.

— Sur mon âme et sur ma vie! exclama-t-elle en mettant les mains sur les hanches, ton sergent a dû être une fière tête.

— C'est qu'aussi pour être sergent repartit avec le plus grand sérieux l'ex-soldat, il faut avoir une bonne tête.

Il y avait eu juste un an aux dernières fêtes de Pâques que Iosef avait accompli ses huit années de service. Comme il avait su lire et écrire en entrant au régiment, il était devenu bien vite caporal, et ce nom lui resta quand, après avoir obtenu son congé, il était rentré au foyer paternel. Son absence avait causé un grand vide à la ferme; et, bien qu'il eût voulu rester soldat, ses parents avaient fait tout leur possible pour qu'il consentît à se faire délivrer son congé définitif. Depuis, le caporal était devenu indispensable dans la maison.

— Avec le temps, tu aurais pu, toi aussi, devenir sergent, répliqua la mère; par conséquent tu dois avoir une bonne tête. Aussi te reconnaîtras-tu peut-

Digitized by Google

être dans cette lettre mieux que moi ; je lis et lis sans cesse, et Dieu sait comme tout cela se passe. A peine ai-je déchiffré le sens de telle ou telle ligne que je ne trouve plus le chemin pour passer à une autre ; c'est comme si on faisait retentir des coups de fouet devant mes yeux. Avec cela aussi que les gens de nos jours vous ont une écriture fine comme le sable ; vois un peu, je te le demande, cela est-il lisible? et par-dessus le marché c'est écrit en allemand.... Au moment où j'ai essayé de lire cela, le soleil donnait avec une ardeur à me brûler les yeux.

En prononçant ces derniers mots, la paysanne s'était à moitié détournée ; elle avait presque ressenti comme de la honte.

Le ci-devant caporal prit avec une sorte de gaucherie la lettre que lui tendit sa mère ; c'est que les deux doigts du milieu lui manquait à la main droite; ces deux doigts étaient maintenant ensevelis sur je ne sais plus quel champ de bataille, en Hongrie. A cette vue, une douleur soudaine se répandit sur le visage de la paysanne.

— Est-ce que le soleil t'empêche de lire, toi aussi? demanda-t-elle après une longue pause qui avait permis à l'ex-soldat de parcourir le sens de la lettre tout entière. Serais-tu logé à la même enseigne?

— Pas précisément, car ce n'est pas le soleil qui me gêne ; mais je trouve là au bas de la lettre, un certain *post-scriptum* que mon sergent lui-même ne comprendrait pas ; et cependant c'était une fière tête que la sienne.

— Tu veux sans doute parler de la partie de la lettre écrite en allemand ? dit la paysanne. Mais ne

sais-tu donc pas lire l'allemand ? il me semble cependant que tu l'as appris.

— Est-ce que sans cela j'aurais pu passer caporal ? fit le soldat avec une naturelle fierté.

— Voyons, dit tout à coup la paysanne, mets-toi là à côté de moi et lis-moi cette lettre dans tout son contenu. Ce serait bien malheureux si, à nous deux, nous ne pouvions pas nous en tirer. Commence d'abord par l'écriture fine ; tu passeras ensuite à l'allemand.

Par l'écriture fine elle voulait désigner l'écriture hébraïque ordinaire, encore fort en usage dans le Ghetto ; or c'était en cette écriture qu'était rédigée la première partie de la lettre.

Le soldat prit place à côté de sa mère et après quelques instants d'arrêt, il lut ce qui suit :

« Chère et excellente Gitel ! »

— Mais de qui donc est cette lettre ? interrompit la paysanne, sans se douter qu'elle trahissait par cette question son assez mince expérience dans l'art de lire.

— La lettre est signée Hannelé Ehrenfeld, répondit le soldat avec indifférence.

— Bonté divine! fit la paysanne en s'élançant à moitié de dessus son siége; ne serait-ce pas là cette Hannelé qui, il y a trente ans, allait à l'école avec moi?

— La signature porte simplement : votre sincère amie, dit le soldat d'un ton quelque peu sec.

— Oh! alors c'est bien elle, s'écria la paysanne; car autrement aurait-elle signé : Votre sincère amie? Je parierais ma tête que c'est là cette Hannelé qui,

il y a trente ans, était ma meilleure amie ; il ne saurait être question d'une autre. Elle demeurait à dix pas de chez moi ; toute la journée nous étions fourrées l'une chez l'autre; nous étions comme deux sœurs jumelles. Plus tard nous dûmes nous séparer comme cela arrive entre jeunes filles, l'une s'en allant d'un côté, l'autre d'un autre ; car une jeune fille ça n'a pas de volonté! Moi je me suis mariée alors avec ton père pour aller vivre au village ; elle, au contraire, a continué d'habiter le Ghetto après avoir épousé le riche Ehrenfeld qu'on m'avait également proposé. Mais je n'en ai pas voulu parce que j'aimais mieux ton père. Depuis ce temps-là, je ne l'ai plus revue et voilà qu'elle m'écrit après trente ans ! Quoi ! Hannelé Ehrenfeld m'écrit la première! Mais pour cela il faut qu'il se passe quelque chose de tout à fait extraordinaire.

C'est en l'interrompant de la sorte que la mère de Iosef avait donné carrière à son étonnement. Le fils l'avait laissé faire ; vraisemblablement il avait pour principe de ne pas couper la parole à ses supérieurs. Néanmoins quand sa mère eut cessé de parler il ne put s'empêcher de lui faire en souriant cette question :

— Peut-on lire, maintenant, monsieur le colonel ?

— Pourvu, ce dont Dieu la préserve ! s'écria la paysanne sérieusement effrayée cette fois, pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur.... Aurait-elle par hasard besoin de moi ?

— Sois tranquille, mère, dit Iosef avec un sourire ; elle a besoin de toi, c'est vrai, mais il ne s'agit pas d'un malheur bien grand.

L'excellente femme laissa échapper un profond

soupir de son âme tout anxieuse; elle n'eut pas l'air d'ajouter une foi entière à l'assurance que venait de lui donner son fils. Puis, après avoir fait un effort sur elle-même : — Maintenant, Iosef, lis, dit-elle d'un ton résolu.

« Chère et excellente Gitel, se hâta de reprendre Iosef, vous ne vous souviendrez certainement plus d'une certaine Hannelé qui, il y a quelque trente ans, était votre meilleure et plus dévouée amie. Mais le ciel avait décidé que nous serions séparées l'une de l'autre. Feu ma pauvre mère (que son âme repose en paix!) disait toujours comme ça quand la conversation venait à tomber sur la destinée d'une jeune fille : il en est d'une jeune fille comme d'une plume bien petite et bien légère! sait-on jamais où une si petite plume s'en va tomber du haut de l'air? Autre chose encore, chère et excellente Gitel : s'est-on enfin mariée et la plume est-elle enfin tombée, eh bien, n'y a-t-il pas maints et maints exemples d'où l'on peut conclure que bien des fois la petite plume aurait voulu reprendre son essor et disparaître tout à fait? Ceci est vrai surtout lorsque le bon Dieu vous a visitée et vous a rendue veuve avant le temps. J'ai vécu trente années avec feu mon Ehrenfeld, partageant avec lui la douleur et la joie; vous l'avez connu, chère et excellente Gitel, et vous savez, hélas! quelle misérable existence il a traînée; il n'a pas joui d'une seule heure de bonne santé; quand j'eus le malheur de le perdre, il y a de cela deux ans, l'anniversaire de sa mort tombe juste un jour avant *Pourim* [1], les méde-

1. Carnaval juif. Voir nos *Scènes de la vie juive en Alsace.* (1 vol. chez Michel Lévy) p. 185 et suiv. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

cins déclarèrent tous que sa maladie était celle-ci : il avait le cœur trop grand. Non, chère Gitel, vous ne vous ferez jamais une idée du coup que m'a porté la mort de mon pauvre Ehrenfeld. S'il m'avait fallu le soigner et le dorloter deux et trois fois plus longtemps que je ne l'ai fait, je m'y serais soumise volontiers ; car que ne fait-on pas, bon Dieu! pour un mari malade? C'est égal, Dieu n'aurait pas dû me l'enlever si tôt! Que m'en revient-il, je le demande, d'être appelée par l'univers entier la riche et honorée Hannelé? J'aurais eu de quoi vivre largement sans qu'il eût été besoin que mon mari mourût pour cela ; et avec ce qu'il m'a laissé nous aurions eu, lui et moi, de quoi aller jusqu'à la fin de nos jours, en supposant que nous eussions vécu cent ans et sans qu'il eût été nécessaire de nous faire du mauvais sang. Mais il était dit qu'il en serait autrement; si bien qu'à l'heure qu'il est, me voilà veuve de mon pauvre Ehrenfeld et absolument seule dans ce monde sans savoir que faire avec mon unique enfant. Les médecins se cassent la tête pour découvrir le mal dont souffre ma Rosalie. L'un propose ceci, l'autre cela, et aucun d'eux jusqu'ici n'a pu lui rendre ni la santé ni la bonne mine. Vient-on à lui dire : Rose, ma chérie, où souffres-tu ? elle se met à secouer la tête et indique le cœur. Je n'ose, hélas ! pas dire ce que je pense de la maladie de ma Rose; je crains seulement qu'elle ne souffre ce dont a souffert son père : qu'elle n'ait le cœur trop grand. Tout récemment encore, le docteur Prager, dont vous avez certainement connu le père — il s'appelait Schimmé le Colporteur — tout récemment le docteur Prager me parlait de la maladie de mon en-

fant. Cette maladie provient selon lui d'une trop forte tension d'esprit. Rose lit trop, m'a dit le docteur. Aussi, si je ne voulais pas la voir se fondre sous mes yeux, devais-je me décider à l'envoyer à la campagne, pour la faire vivre parmi des gens aux manières simples; elle respirerait là un bon air et pourrait, de la sorte, recouvrer la santé. Malgré tout mon respect pour le docteur, je me suis permis de me moquer de son conseil bien que j'eusse le cœur gros.

« Quoi! la fille d'Hannelé Ehrenfeld devait aller vivre au village? quoi! sa maladie proviendrait de l'abus des livres? Ah! voyez-vous c'est qu'elle me coûte plus lourd d'argent qu'elle ne pèse et elle parle encore mieux français qu'allemand. Elle n'a pas sa pareille ni pour le style ni pour la déclamation; et il n'y a pas de princesse qui ait reçu une meilleure éducation que ma Rose. Je me suis donc parfaitement moquée du docteur et je n'ai eu garde d'envoyer ma fille à la campagne parmi les vaches et les poules. Ce n'est rien pour ma fille. Serait-ce par hasard pour frayer avec des campagnards, et cela dans sa dix-huitième année, qu'on lui aurait appris le français et l'allemand? Voyons, chère et excellente Gitel, n'ai-je pas raison? et après tout ma fille ne vit-elle pas parmi des gens simples? Je ne sais pas du tout ce que le docteur veut dire par là. Mais comme il ne cesse de m'inquiéter et que nuit et jour il me corne à l'oreille que ma fille dépérira si je n'y prends garde, j'ai pris une résolution dictée par mes devoirs de mère; car je ne veux pas avoir de reproches à me faire. Par une inspiration du ciel il m'est venu à l'idée que nulle part je ne trouverais

un meilleur asile pour ma fille que chez vous, chère et excellente Gitel. Au nom de notre ancienne amitié, faites-moi le plaisir de vous charger de mon enfant. J'ai idée qu'elle guérira chez vous. Mon enfant ne vous gênera certes pas beaucoup. Que lui faut-il pour être satisfaite? rien qu'un petit coin où elle puisse lire un livre à son aise. J'ose espérer que vous ne refuserez pas. En terminant, je suis votre sincère amie.

« HANNELÉ EHRENFELD. »

« *Post-scriptum*. Vous avez sans doute chevaux et voiture. En ce cas, quelqu'un des vôtres pourrait venir jusqu'à Brandeis qui est juste à moitié chemin. J'attendrai là avec ma Rose; car je ne peux pas quitter longtemps mes affaires. Répondez-moi par retour du courrier et je m'arrangerai de mon mieux pour prendre toutes les mesures nécessaires.

« LA SUSDITE. »

La paysanne avait écouté sans souffler un mot la lecture de cette longue épître; ses yeux, pendant tout ce temps, étaient demeurés suspendus aux lèvres du lecteur. Quand il eut terminé, elle soupira profondément; elle était très-émue.

— En voilà un rapport! elle s'y entend, ma foi, presque aussi bien que mon vieux sergent, dit Iosef, en s'adossant tout épuisé contre l'arbre.

— Est-ce que tu comprends seulement le cœur d'une mère? riposta vivement la paysanne. As-tu seulement une idée des chagrins d'Hannelé Ehrenfeld?

— Mais quel rapport cela a-t-il avec la lettre? dit le

soldat en souriant. Ta résolution est donc déjà prise ?

— Comment! fit la paysanne en rougissant, comme si on venait de deviner en elle une pensée qu'elle aurait voulu cacher.

— Je vois cela à ta figure, dit Iosef en la regardant d'un air scrutateur.

— Ainsi donc je refuserais? demanda-t-elle vivement; et Hannelé Ehrenfeld ma vieille amie m'aurait en vain adressé une prière?

— Mais est-ce qu'elle t'en a priée ? dit Iosef avec un léger accent d'ironie. Son intention n'est pas d'envoyer sa fille au village parmi les vaches et les poules. Mais comme le médecin insiste elle s'est décidée. Autrement, de ta vie, tu n'aurais entendu parler d'Hannelé Ehrenfeld.

— Va donc, va donc, se hâta de dire la paysanne; une fois qu'on a les soucis d'un ménage on ne trouve guère de temps pour faire de longues correspondances. Moi non plus je ne lui ai pas écrit de mon côté. Aujourd'hui il se trouve qu'elle a besoin de moi... et elle m'écrit.

— Sérieusement tu veux donc t'en charger? demanda le soldat après quelques instants de silence.

— Mais je ne te comprends pas. Qu'as-tu donc à y redire? Pour nous la question de la table n'en est pas une. Qu'est-ce donc alors qui m'arrêterait?

— Mon père a-t-il connaissance de la lettre?

— Puisque c'est lui qui me l'a remise.

— Et il l'a lue?

— Il m'a seulement dit ceci : Gitel, fais comme tu voudras. Tu le connais bien; il n'aime pas à échanger une parole inutile et je n'ai pas pu seulement savoir de lui de qui était la lettre.

Digitized by Google

— Quant à moi, s'écria le ci-devant militaire, dont la figure s'était couverte d'une rougeur soudaine, quant à moi, ma mère, je ne te dis que ceci : Hannelé Ehrenfeld me payerait au poids de l'or, que je n'y consentirais encore pas.

— Mais pour l'amour de Dieu pourquoi pas? fit la paysanne effrayée.

Iosef semblait chercher une expression conforme aux sentiments qu'il éprouvait ; ses lèvres tremblaient comme mues par l'effet d'une colère contenue.

— Parce que, fit-il avec indignation, je suis froissé que l'on se permette de comparer à des vaches et à des bœufs des paysans comme nous autres et aussi parce que je ne voudrais pas qu'une princesse du genre de la fille d'Hannelé s'amusât à nos dépens.

— Où donc as-tu vu qu'elle s'amuse à nos dépens ? répondit la paysanne d'un air incrédule ; je n'ai rien entendu qui puisse te faire croire cela.

— C'est que je ne t'ai pas encore donné lecture de cette partie de la lettre qui est écrite en allemand, fit observer ironiquement Iosef. Tu ouvriras de grands yeux quand tu auras entendu.

— Eh bien, lis, dit la paysanne d'un ton résolu.

Iosef se plaça à côté de sa mère et se mit à lire le *post-scriptum* écrit en superbes caractères allemands. Voici quelle en était la teneur :

« Je suis on ne peut plus curieuse de savoir quelle mine je ferai au village. Je ne peux me faire à l'idée de vivre en société avec les vaches et les pommes de terre. *Enfin* (Iosef prononça ce mot avec un accent passablement allemand) qu'y faire? Schiller dit

quelque part : « Il est dans la vie certains moments. » Un moment de ce genre est venu maintenant pour moi. Portez-vous bien, et veuillez agréer avec bonté votre très-humble servante.

« Rosa Ehrenfeld. »

Cette lecture faite, la mère et le fils gardèrent le silence pendant quelques minutes. Iosef le rompit le premier.

— Et c'est celle-là que tu veux prendre chez toi ? demanda-t-il en accompagnant cette question d'un éclat de rire strident.

La paysanne Gitel paraissait absorbée ; il était clair qu'elle n'avait pas entendu les paroles de Iosef. Tout à coup elle se leva ; sa figure était vivement colorée, et ses yeux bruns, toujours beaux encore, brillaient d'un feu inaccoutumé.

— Oui, justement celle-là, justement, dit-elle d'un ton ferme ; cette jeune fille est plus malade que tu ne penses.

Et d'un pas précipité elle sortit du jardin. Iosef, tout décontenancé, la regardait s'éloigner.

III

LA PRINCESSE

Gitel connaissait parfaitement l'effet de sa volonté sur tous ceux qui l'entouraient dans la maison.

Digitized by Google

Sous ce rapport, n'importe quelle soit leur condition, toutes les femmes se ressemblent et quelles que soient les circonstances où elles se trouvent placées. Son mari, le « vieux » paysan, Rebb Feivel, n'était pas plutôt revenu des champs, sur l'heure de midi, qu'elle l'aborda et lui fit comprendre que toute affaire cessante il fallait écrire à Hannelé Ehrenfeld; au premier jour aussi quelqu'un de la ferme devait se rendre à Brandeis pour y prendre la jeune fille.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, répondit Feivel sur un ton qui laissait entrevoir sa parfaite entente avec sa femme; je n'y vois pas d'inconvénient. Je dois d'ailleurs aller lundi prochain à Brandeis où j'ai à transporter des pommes de terre; du même coup, je ramènerai la princesse.

— Te voilà, toi, comme ton fils! s'écria-t-elle tout étonnée; tu voudrais faire asseoir une personne malade sur des sacs de pommes de terre! et de plus cette personne est la fille d'Hannelé Ehrenfeld. D'ailleurs tu n'es pas sûr de vendre tes pommes de terre.

Le vieux paysan qui connaissait les habitudes domestiques de l'empereur de Birman presque mieux que celles de l'amie de sa femme, répondit gaiement :

— On a vu des personnes de plus haute lignée qu'Hannelé et sa fille s'asseoir sur des pommes de terre.

— C'est égal, tu te garderas bien de la faire asseoir sur des pommes de terre. Elle en pourrait mourir. Et j'irai plutôt moi-même à Brandeis. Avant tout, je tiens à ce que la fille d'Hannelé soit ac-

cueillie avec les égards qu'elle mérite. Il ne faut pas qu'on puisse dire qu'on s'y est pris avec elle en paysans.

Elle entra ensuite dans les plus grands détails pour exposer à son mari comment elle entendait que l'on procédât à cette réception; il fallait, avant tout, faire avancer le petit carrosse neuf acheté récemment et provenant de la succession du curé; on le nettoyerait et on le préparerait. On y attellerait ensuite les chevaux blancs; ils couraient mieux que le bai et le brun trop habitués à la charrue. Il fallait surtout avoir soin qu'elle fût assise mollement et éviter pour elle les cahots.

Le vieux paysan grommela quelque chose entre les dents qu'on ne put trop saisir. La réflexion ne devait pas être précisément du meilleur goût. Quelques instants après, il fit observer que pour la complète satisfaction de Gitel, il allait attacher des grelots au cou des chevaux; de cette façon, du moins, on saurait du plus loin qu'il ramenait la fille d'Hannelé.

— Je ne veux pas de cela, répondit la paysanne qui avait pris la plaisanterie au sérieux; le bruit des grelots pourrait effrayer une malade; non, je ne veux pas de cela.

Et le paysan de pousser un éclat de rire qui retentit comme l'écho d'un coup de pistolet; et Iosef, qui depuis la lecture de la lettre parcourait la maison avec une mauvaise humeur évidente, Iosef approuva bruyamment son père.

— Riez tant que vous voudrez, répondit Gitel sans la moindre amertume; aucun de vous deux ne sait comment il faut s'y prendre avec une malade...

Digitized by Google

et malheureusement vous n'avez de cœur ni l'un ni l'autre.

Quant à l'ex-caporal, la paysanne n'avait pas tort. Il était devenu irascible et ce n'était plus le même homme. Ce qui excitait surtout l'indignation de l'ancien soldat, c'était de voir ses parents et surtout sa mère, *déférer* si aveuglément au *commandement* d'Hannelé Ehrenfeld. Quels égards devaient-ils donc à cette femme, quelque riche qu'elle fût? Pourquoi donc avait-elle laissé passer trente années entières sans écrire à sa mère dont elle avait été l'amie? Maintenant seulement qu'elle en avait besoin, elle daignait se souvenir de leur ancienne amitié! De quel droit la riche Hannelé parlait-elle à sa mère sur un ton si inconvenant? Serait-ce parce qu'elle était une paysanne? Était-on bien sûr que le magasin de la riche veuve eût plus de valeur que leur ferme et leurs champs y compris les chevaux et les vaches, toutes choses sur lesquelles ses parents ne devaient plus un rouge liard? La lettre de la jeune personne n'avait pas moins excité sa colère. A-t-on jamais vu? Une *morveuse* de ce genre se moquer ainsi de leurs vaches et de leurs bœufs! Était-ce parce qu'elle savait le français et avait lu Schiller (Iosef ne l'avait pas lu) qu'elle se croyait le droit de rire de son village à lui? Elle allait bien voir comment un *rustre* de sa trempe saura s'y prendre avec une créature de cette sorte; elle s'en souviendrait certainement toute sa vie durant.

Iosef s'était bien gardé, du reste, de manifester toutes ces pensées rebelles en présence de sa mère. Il savait bien qu'il n'y avait pas moyen de rien changer aux choses. Il dut donc se borner, en signe

d'opposition, à parcourir la maison en murmurant, — ce qui était contraire à sa nature, — à ne pas répondre aux questions qu'on lui adressait et, de temps à autre, à promener autour de lui des regards rêveurs comme s'il eût été en proie à des pensées qui demandaient à rester secrètes.

Le lundi suivant, à la pointe du jour, le vieux paysan se rendit en effet à Brandeis; on avait ponctuellement obéi aux vœux de Gitel. Au petit carrosse fraîchement lavé, étaient attelés les deux chevaux blancs. Leur robe reluisait comme si toute leur vie durant ils eussent été au service de quelque *seigneur*. Gitel, de ses propres mains, vint augmenter le nombre des coussins et matelas destinés à rendre les siéges le plus mous possible pour la malade.

— Et veille sur elle, recommanda-t-elle à son mari au moment où il prenait les guides en mains; je ne veux pas qu'Hannelé puisse un jour me faire des reproches. Je tiendrais à lui renvoyer sa fille complétement rétablie. Tu m'entends?

Pour toute réponse, le paysan installa carrément sa rude personne dans la voiture pendant que Iosef retenait les chevaux quelque peu impatients. Les regards qu'il jetait sur sa mère qui ne cessait d'apporter de nouveaux renforts de coussins destinés à la malade, disaient assez qu'il condamnait sa conduite.

— Encore une recommandation, mon père, lui cria-t-il.

— Qu'est-ce? dit celui-ci brièvement.

— N'oublie pas de lui parler en français, autrement elle ne te comprendrait pas.

— Sois tranquille, je lui parlerai le langage qu'il faudra, fit-il en riant aux éclats; et la voiture franchit la porte cochère.

Sur ces entrefaites, le jour avait baissé; il faisait nuit. Déjà çà et là brillaient quelques étoiles au ciel. C'était peu de temps après la Pentecôte. Le printemps répandait ses fleurs dans la campagne tout entière. A cette époque de l'année il y a peu de chose à faire aux champs comme dans les métairies. Les tiges des blés encore faibles reposent sous la protection divine; selon qu'ils prospéreront ou non, l'abondance ou la misère s'ensuivra. Pour le moment, l'homme ne peut qu'attendre et patienter. Les grands travaux ne viendront qu'après...

La paysanne commençait à être en proie à de grands soucis, l'arrivée de son mari qui devait leur ramener un nouvel hôte, se prolongeant outre mesure. Dans son impatience elle sortit plus d'une fois de la maison, regardant jusqu'au bas de la rue pour voir s'ils n'arrivaient pas encore. Son âme tout entière s'était de nouveau ouverte au sentiment de l'amitié. Elle était comme rajeunie; cela tenait à la pitié qu'elle ressentait pour la triste situation de la riche Hannelé, situation qu'avec son cœur de femme elle comprenait bien autrement que ces hommes aux mœurs rudes; mais cela tenait surtout à l'idée qu'elle se refaisait d'un temps depuis longtemps écoulé et qui aujourd'hui même devait se représenter pour elle sous la forme de la jeune fille. Par moments, il lui semblait voir revivre dans son âme les traits et les mouvements d'Hannelé; elle se rappelait alors jusqu'à certaines scènes de leur existence enfantine et tout cela si vivement que les

trente ans écoulés ne lui paraissaient pas avoir duré plus d'une seule minute. D'autres fois l'image du passé s'effaçait tellement devant ses yeux qu'avec toutes les peines du monde elle n'arrivait pas à se rappeler un seul trait de la figure de son amie. C'est sous cette double impression d'une ardente impatience et d'une douce rêverie qu'elle attendait la fille d'Hannelé Ehrenfeld.

Dans l'intervalle, elle n'avait pas manqué de prendre toutes les dispositions nécessaires pour loger convenablement le nouvel hôte. Elle avait fait préparer et meubler en toute hâte une petite chambre donnant sur la cour et qu'on pouvait assurément regarder comme la meilleure pièce de la maison. De tout temps cette chambrette avait été pour elle une sorte de sanctuaire où elle aimait à se retirer le *sabbat* et les jours de fête; aujourd'hui cette petite pièce lui paraissait presque indigne d'un tel hôte. Elle y entassa tout ce qu'elle avait de plus précieux dans son ménage pour en orner ainsi ce qu'elle croyait sentir trop la pauvreté. Aussi y avait-elle pleinement réussi et elle dut s'avouer à elle-même avec un orgueil plein de joie qu'une princesse pouvait sans rougir habiter une telle pièce. Mais ce qui en faisait, sans contredit, le plus bel ornement, c'étaient certaines tasses de porcelaine, un de ses cadeaux de mariage et dont elle n'avait jamais fait usage jusqu'alors.

— Fais-moi donc le plaisir de sortir du village, et vois un peu ce que cela veut dire, dit-elle à la fin à son fils toujours encore de mauvaise humeur; je meurs d'inquiétude et te voilà là, toi, comme un rêveur. Je ne te reconnais plus. Il y a longtemps que

tu devrais être en route. Ne peut-il pas être arrivé un accident à ton père?

— Il revient toujours tard quand il va à Brandeis, remarqua Iosef d'un ton sec.

— Et la fille d'Hannelé? Celle-là, n'est-ce pas, ne te vient pas à l'esprit?

Après quelques moments d'hésitation, Iosef sortit. Sans doute que son père, à cause de la *princesse*, aura dû ralentir le pas de ses chevaux, pensa-t-il; voilà le motif de son retard. Il s'avança au milieu de la nuit. Un croissant de la lune brillait au ciel et jetait sur la terre une lumière toute particulière. Il semblait que Iosef vît ce spectacle pour la première fois. Il descendit la rue du village. Tout était silencieux; tout le monde dormait. On eût pu entendre voler une mouche. Tout son être était comme envahi par des sentiments jusqu'alors inconnus. Il lui semblait qu'il lui fallait marcher ainsi pendant des heures, au milieu de la nuit silencieuse, sans autre compagnon que la lune brillant au-dessus de sa tête. A travers l'air pur de la nuit il entendit sonner neuf heures dans un village voisin. Il écoutait attentivement, et chaque coup de l'horloge retentissait avec un singulier écho dans son âme. L'ancien soldat éprouvait une sensation assez voisine de la peur.

— Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé d'accident, pensa-t-il en lui-même, bien plutôt qu'il ne le dit.

Il se mit de nouveau à écouter, et il ne put surprendre le moindre bruit qui ressemblât au roulement lointain d'une voiture. Après avoir traversé le village tout entier, il était arrivé près du ruisseau qui faisait aller le moulin. On passait ce ruisseau au

moyen d'une planche très-étroite. Au même instant quelqu'un, et ce quelqu'un ressemblait à une femme, posait le pied sur l'extrémité opposée de la planche. Un rayon de la lune vint à éclairer son visage. Un cri de surprise sortit de la poitrine de Iosef. Le ci-devant soldat croyait être en faction à quelque endroit solitaire et voir apparaître du sein de la nuit quelque fantôme devant lui.

— Qui va là? s'écria-t-il d'une voix forte.

— Moi. Pour l'amour de Dieu, c'est moi, répondit une voix délicate de jeune fille.

Au son de cette voix et à la manière dont ces mots furent prononcés, Iosef reconnut immédiatement son interlocutrice.

— C'est vous, mademoiselle Rosa Ehrenfeld, que nous attendons pour ce soir? répondit-il; mais cette fois il n'avait pas pris le ton militaire.

L'apparition fit quelques pas sur la planche. De son côté Iosef, et involontairement, en avait fait autant. Ils se trouvaient donc tout à fait près l'un de l'autre.

— Ne seriez-vous pas de la maison du paysan qui m'a ramenée de Brandeis ici? demanda-t-elle visiblement moins inquiète.

— Je suis son fils, dit Iosef en se rapprochant tout à fait.

La jeune fille laissa tomber un foulard qui jusque-là avait couvert la moitié de sa tête. De sa vie, le fils du vieux paysan n'avait aperçu quelque chose de plus aimable et de plus distingué. Il regarda l'apparition comme si elle était sortie de dessous terre.

— Vous êtes vraiment son fils? demanda-t-elle après quelques instants de silence.

Digitized by Google

— Mais qui serais-je donc ? fit le soldat presque craintif.

— C'est que vous n'avez pas du tout l'air d'un paysan, dit la jeune fille à qui un examen de quelques instants avait suffi pour arriver à cette conclusion.

Cette rencontre si singulière, au milleu de la nuit, avait tellement troublé Iosef qu'il oublia de lui demander, ce qui eût été pourtant tout naturel, comment il se faisait qu'elle se trouvait là sans son père.

Au même instant on entendit un bruit de voiture sur la route.

— Venez vite, s'écria la jeune fille; voilà votre père qui arrive derrière nous. Je n'ai pas voulu faire mon entrée au village sur un sac rempli de blé et de pommes de terre. Je ne suis pas assez paysanne pour cela.

En prononçant ces mots, elle traversa la planche et Iosef la suivit à pas lents. Un ver luisant qui vint voltiger devant eux leur montrait à tous deux avec sa lanterne le chemin de la maison. Quant à Iosef il lui semblait voir bourdonner autour de lui des milliers de flambeaux de ce genre.

IV

L'ARRIVÉE

Gitel la paysanne ne poussa pas même un cri quand elle vit entrer enfin avec Iosef celle qu'elle avait si impatiemment attendue. Ses nerfs étaient solides, et partant, capables de supporter une secousse. Elle ne manifesta ni le moindre transport ni le moindre étonnement à la vue du nouvel hôte. Mais, à l'exemple du grand monde, elle régla sa conduite sur les circonstances.

— Sois-moi la bienvenue, ma chère Rose, dit-elle de sa voix forte à la nouvelle arrivée; et sans faire plus de façon, elle prit entre ses deux mains la tête de la jeune fille et lui imprima un vigoureux baiser sur les lèvres. « Que je meure, s'écria-t-elle d'une voix toute tremblante d'émotion, si ce n'est pas là Hannelé toute crachée; telle était sa mère il y a trente ans. »

Était-ce la singularité de cet accueil, l'étrangeté de tout ce qui l'entourait ou la naïveté de la paysanne à la belle prestance, qui produisit cet effet sur la jeune fille? Ce qu'il y a de certain c'est que soudain elle se mit à pleurer à haute voix et elle se tourna du côté de la porte comme pour fuir.

— Je ne veux pas rester ici, sanglotait-elle, je veux repartir; non, je ne demeurerai pas une minute de plus; je veux retourner auprès de ma mère.

La paysanne Gitel ressentait parfaitement le con-

tre-coup de ces paroles sur son cœur; mais en femme d'esprit qu'elle était, elle fit bonne contenance. Un coup d'œil rapide avait suffi pour lui faire voir clair dans la situation.

— Je ne te retiens pas, ma chère enfant, dit-elle; tu peux partir si tu veux, tu n'as qu'à me le dire et je ferai atteler immédiatement; et mon fils te ramènera. Gitel n'a pas l'habitude de retenir les gens malgré eux.

Ces quelques paroles n'avaient pas fait une médiocre impression sur le cœur de la jeune fille. Elle se détourna lentement du côté de la porte dont elle avait déjà saisi le loquet et laissait voir maintenant dans toute sa beauté et dans toute sa distinction son visage baigné de larmes. Gitel eût été bien embarrassée de dire ce qu'elle éprouvait en ce moment; il en était de même de Iosef qui, sous le coup d'une espèce d'enchantement, se tenait toujours là comme témoin de cette scène singulière. A la profonde pitié que firent naître dans le cœur de Gitel les larmes de la jeune fille (la beauté dans la douleur, cela est si touchant!) venait se joindre cette idée non moins navrante pour elle, qu'elle avait là, sous ses yeux, la fille d'Hannelé Ehrenfeld; et c'était précisément la vivante image d'Hannelé qui venait de lui parler de la sorte; c'était au moment où elle venait de franchir le seuil de la maison qu'elle faisait déjà mine de la quitter!

Elle-même ne put réprimer plus longtemps ses larmes; et d'une voix toute tremblante de chagrin :

— Notre maison a donc un air bien terrible, puisqu'on ne veut pas même y passer une nuit? Voyons mon enfant, essaye-le; aussi bien il m'est impossible

de te renvoyer en pleine nuit. Tu n'aurais donc pas peur?

— C'est justement parce que j'ai peur que je veux partir, répondit-elle en sanglotant.

La paysanne ne comprenait plus.

— Tu as peur? mais de qui donc?

— Du paysan.

— De celui-ci? demanda Gitel en désignant Iosef.

La jeune fille jeta un regard dérobé sur celui qu'on venait de lui indiquer et au même instant, par un mouvement de tête presque imperceptible, elle fit un signe négatif.

— Ainsi ce n'est pas de celui-ci? dit Gitel. Mais alors duquel donc?

En ce moment, la voiture vint à rouler dans la cour et l'on put clairement distinguer la voix de Rebb Feivel. Par un mouvement involontaire, la jeune fille s'était de nouveau tournée du côté de la porte et déjà sa main s'appuyait sur le loquet. Ce mouvement n'avait pas échappé à l'œil perçant de la paysanne.

—Veux-tu que je te dise? Que Dieu me pardonne! je crois que tu as peur de mon mari. En serait-il ainsi?

La jeune fille ne répondit pas. Gitel lui dit alors d'un ton enjoué : « Eh quoi! n'en es-tu pas honteuse? Avoir peur de mon bon Feivel qui serait incapable de faire du mal à une mouche! Mais que t'a-t-il donc fait? Il n'y a pas de meilleur homme au monde; un enfant même en ferait ce qu'il voudrait, et c'est de lui que tu as peur? »

En ce moment la porte livra passage à la gigantesque individualité de Feivel.

Digitized by Google

Tout effrayée, la jeune fille alla se réfugier du côté de la paysanne, lui saisit vigoureusement le bras tout en regardant le paysan avec terreur.

— Ah! ah! la voilà la princesse, se mit-il à dire en riant aux éclats. Sois la bienvenue, princesse; comment te trouves-tu de ta promenade? Tu ne sais pas, Gitel, le tour que m'a joué la *petite princesse?* Elle a sauté à bas de la voiture et m'a planté là. Qu'en dis-tu? Elle a fait plus d'une demi-lieue à pied.

— Bonté divine! s'écria Gitel sur le ton du plus profond étonnement; et tu l'as laissé faire? Mais, Feivel, où avais-tu donc la tête en ce moment?

— Est-ce que par hasard j'aurais dû courir après elle et laisser la bride sur le cou des chevaux fougueux? répondit-il avec indifférence.

— Mais, Dieu du ciel, s'écria de nouveau la paysanne toute désespérée, cette enfant aurait pu en mourir! Pourquoi avoir fait pareille chose, mon enfant?

— Je ne voulais pas rester assise plus longtemps sur un sac de pommes de terre, sanglota la jeune fille; voilà pourquoi j'ai sauté à bas de la voiture pour aller à pied.

— Feivel! s'écria Gitel, et la rougeur de la colère animait son visage d'ordinaire si doux, que Dieu te pardonne ta conduite envers cette enfant? Ne t'avais-je pas supplié comme on supplie le bon Dieu de veiller sur cette enfant comme sur la prunelle de tes yeux? et sans t'y opposer, tu me l'as laissée courir l'espace d'une demi-lieue, et tu n'as pas craint de la voir s'abîmer les pieds, elle, la fille d'Hannelé Ehrenfeld, si peu habituée à ces sortes de choses! il y a là de

quoi la rendre mortellement malade; et comment nous en justifierions-nous, je le demande, devant Dieu et devant les hommes? Encore une fois, Feivel, qu'as-tu fait là?

La douleur de la paysanne l'empêcha de continuer et elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

— Je ne sais pas ce que tu veux dire, Gitel, répondit le paysan en riant aux éclats. Je te jure qu'il n'y avait pas une seule pomme de terre dans la voiture. Je te l'amène telle qu'Hannelé Ehrenfeld me l'a confiée à Brandeis. Non, je le répète, il ne se trouvait pas une seule pomme de terre dans ma voiture; encore une fois, je le jure.

— Mais pourquoi donc cette enfant se plaint-elle? elle n'a pas rêvé ce qu'elle a dit là?

— Est-ce que je sais, répondit Feivel en haussant les épaules, quelle mouche a piqué la petite princesse? Tu le sais bien, le petit carrosse du curé serait digne d'une comtesse, tant il est bien suspendu et garni de tous côtés de coussins. Est-ce ma faute si la fille d'Hannelé Ehrenfeld le trouve trop dur pour elle?

Gitel savait que son mari était incapable de mentir, et avec son bon sens elle comprit tout de suite qu'ils avaient raison tous les deux. Et changeant de ton aussitôt, elle se mit à passer la main sur la figure de Rosa :

— La voiture et la route t'auront sans doute fatiguée, ma chère enfant. Viens dans ta chambre, tu y trouveras un lit bien autrement mou que les siéges de la voiture de mon mari; là tu feras un bon somme et demain matin tu te lèveras bonne heure et tu verras alors que même au village l'on peut vivre agréablement.

Gitel emmena la jeune fille qui se laissa faire.

— Ta mère a fait là une belle acquisition, dit le vieux paysan à son fils Iosef quand les deux femmes furent sorties; pas vrai? voilà ce que l'on gagne à ne pas admettre de conseils. Et toi, Iosef, qu'en penses-tu?

Cette fois, Iosef garda le silence.

V

UN ACTE DE COURAGE

La bonne Gitel ne put dormir de toute la nuit. Quand le matin commença à poindre à l'horizon, elle n'avait pas encore fermé les yeux. Elle écoutait sans cesse la respiration de celle qui dormait dans la pièce voisine; au moindre bruit, elle sautait à bas de son lit, l'oreille au guet, pour savoir si par hasard l'*enfant* n'avait besoin de rien, si elle ne pleurait pas. La pauvre femme était en proie à de graves soucis dont se serait certes débarrassée mainte conscience moins honnête que la sienne. Mais Gitel, avec toute la vigueur de sa vaillante nature, leur résistait, les bravait. Souvent elle soupirait du fond de son âme quand elle en vint à songer à la grave responsabilité qu'elle avait assumée sur elle en ouvrant sa maison à la jeune fille. Cette responsabilité se dressait, menaçante, devant la paysanne, et alors son embarras devenait extrême. En cette conjonc-

ture, elle ne pouvait compter ni sur son mari ni sur son fils ; tous les deux, en effet, ne s'étaient-ils pas prononcés contre le nouvel hôte, l'un, en l'accueillant avec indifférence, l'autre, avec une mauvaise volonté évidente ? Si la jeune fille était réellement malade, comme le prétendaient les médecins, et si elle ne devait pas recouvrer la santé dans sa maison, quelle source de tourments à venir, si cette enfant venait à mourir chez elle, loin de sa mère ! Comme on voit, la brave paysanne avait le courage de tout envisager. Malgré cela, elle frissonnait à cette seule pensée. D'un autre côté, la voix de l'espérance se faisait entendre à son tour ; cette infatigable consolatrice lui disait tout bas que la jeune fille n'était pas aussi malade qu'on voulait bien le dire. Son teint, il est vrai, était pâle et délicat, mais cela provenait de l'abus des études et des lectures. N'y aurait-il pas moyen de changer ses habitudes à cet égard ?... Si vraiment ! Ce n'est pas que Gitel eût été en état de dire comment elle s'y prendrait pour cela ; elle n'était pas précisément très-forte sur la pédagogie. Elle ne connaissait d'autre argument que celui-ci : « Il faut sauver cette enfant. » On la lui avait confiée ; sa mère l'avait mise entre ses mains comme entre celles d'une seconde mère. Or, nous savons que la bonne paysanne n'avait pas oublié son ancienne amie.

Le jour avait depuis longtemps succédé à la nuit ; les domestiques, garçons de charrue et servantes parcouraient déjà avec grand bruit la maison, et le soleil, qui brillait à l'horizon, les regardait joyeusement. De son côté, la paysanne avait repris ses occupations. Elle était triste, car le matin ne lui

avait pas encore apporté le conseil, la solution qu'elle cherchait. La jeune fille dormait encore, en dépit de tout ce vacarme, que, malgré tous ses efforts, la paysanne n'avait pu faire cesser. Gitel en était heureuse. Quand on peut dormir si paisiblement au milieu des mille bruits matinaux d'une ferme, se disait-elle, on ne saurait être bien malade. Mais une fois que le soleil était monté haut à l'horizon et que l'heure de midi approchait, sans que la jeune fille fût encore sortie de sa chambre, la bonne Gitel se sentit en proie à une vive inquiétude. L'active paysanne ne pouvait se figurer qu'on pût dormir aussi longtemps; elle s'approcha donc de la petite chambre sur la pointe des pieds et se mit à écouter. Elle ne surprit pas le moindre mouvement; elle appuya alors sur le loquet de la porte et entra.

La jeune fille était étendue sur son lit, dormant profondément. Les rayons du soleil qui s'étaient frayé une large voie à travers les fenêtres, se jouaient autour des traits délicats de l'*enfant* et les couvraient d'une rougeur charmante et presque transparente. La paysanne demeura quelque temps immobile d'étonnement et retenant sa respiration; de sa vie elle n'avait aperçu une aussi jolie figure de jeune fille. Elle éprouvait quelque chose de ce sentiment de délicieuse pitié qui traverse le cœur d'une mère à la vue de son enfant endormi et qu'elle n'aime pas à réveiller; elle non plus n'avait pas le courage de troubler le repos de cette enfant.

Mais en même temps, avec ce coup d'œil de mère à qui rien n'échappe, elle découvrit la cause de ce sommeil si démesurément prolongé. Il ne restait plus qu'un tout petit bout de la bougie que la

jeune fille avait allumée avant son coucher ; sur son oreiller gisait un livre, sur lequel reposait, en s'y appuyant, le bras de la jeune fille, comme si elle eût voulu le protéger de la sorte contre toute attaque.

— Bonté divine! s'écria la paysanne du fond de son cœur, faut-il s'étonner qu'elle soit malade! je parierais qu'elle a lu toute la nuit durant. Faut-il s'étonner après cela qu'elle manque de forces? Comment Hannelé Ehrenfeld a-t-elle pu tolérer de pareils excès? Bonté divine! si j'avais eu le bonheur de posséder une telle fille, j'y aurais veillé comme sur moi-même.

Pour le coup, Gitel, tu te trompes, car en ce moment tu avais devant toi ta propre fille, et sa propre mère à elle n'aurait pu penser ni parler avec plus de tendresse et de sollicitude.

Dans le premier mouvement de sa colère, elle voulut arracher le livre de l'oreiller ; il lui semblait voir des flammes entourer la tête de l'enfant, et avant tout il fallait éteindre ce feu ; mais quelques minutes après, elle vint à penser qu'elle n'avait pas le droit de réveiller cette enfant.

— Qu'elle dorme à son aise, murmura-t-elle entre les dents.

Et elle s'éloigna de la chambre à coucher comme elle y était entrée, sur la pointe des pieds.

On avait servi le dîner. Tout à coup, au milieu du repas et comme s'il venait à se la rappeler maintenant seulement, Rebb Feivel se prit à dire :

— Que devient donc la petite princesse? Dédaignerait-elle notre table?

— Elle dort encore, répondit Gitel les yeux baissés.

Digitized by Google

Cet aveu la faisait rougir.

— Gitel, fit le vieux paysan en laissant tomber d'étonnement son couteau et sa fourchette, cela n'est pas possible.

— Pourquoi aussi avoir laissé courir à pied, une heure durant, une enfant si délicate et si gâtée? répondit la paysanne sur un ton presque irrité et qui devait compenser l'insuffisance de l'accusation.

— Je te jure, Gitel, qu'elle n'a pas seulement fait un quart d'heure à pied. Elle est descendue de la voiture près de la statue de saint Jean, et de là il n'y a pas une lieue jusqu'au village.

— Ma mère a raison, interrompit Iosef en tenant les yeux fixés sur son assiette. Quand on n'est pas habitué à marcher, dix pas vous font l'effet d'une lieue.

Gitel jeta un regard de reconnaissance sur son fils, qui pourtant ne s'en aperçut pas.

— Elle changera, laisse faire, répondit-elle avec une profonde conviction. On ne devient pas une paysanne de la veille au lendemain.

— Et tu ne lui donnes rien à manger? demanda Feivel.

— Laisse-la plutôt dormir, répliqua brièvement la paysanne; cela lui vaudra mieux que de manger.

— Il faut que l'homme mange, voilà mon avis, reprit le paysan avec un grand calme. Il ne fut plus autrement question de la jeune fille, et Rebb Feivel ne parlait plus que des préparatifs à faire pour le jour de marché hebdomadaire. Dans l'intervalle, Rosa Ehrenfeld dormit jusque bien avant dans l'après-midi. Le soir était venu; la nuit avait remplacé le soir sans que rien vînt indiquer qu'elle se

fût réveillée. Gitel avait beau regarder, rien ne bougeait dans la petite chambre. Du reste, malgré toute son inquiétude, Gitel n'en laissait rien voir; elle avait une réponse prête à toutes les questions : « Laissez-la donc dormir. » Mais autour de Gitel rôdait quelqu'un qui paraissait avoir un poids bien lourd sur l'âme, sans pouvoir trouver d'expression à son anxiété. C'était Iosef.

Une fois que Gitel écoutait de nouveau à la porte pour savoir si rien ne remuait encore, Iosef lui dit tout à coup :

— Ne ferais-je pas bien d'aller chercher le médecin, ma mère ?

— Pourquoi cela ?

— C'est qu'elle a l'air de ne vouloir pas se réveiller du tout, fit-il étourdiment ; je ne sais qu'en penser.

— Tu crois cela ? dit Gitel en jetant sur son fils des regards inquiets et scrutateurs.

— Pour dormir ainsi de suite, il faut être malade. Je vais querir le docteur.

— Eh quoi ! faire une lieue à pied ! s'écria la paysanne d'un ton d'opposition. Non ! non ! ajouta-t-elle avec calme après quelques instants de réflexion, laisse-la plutôt dormir. Le sommeil est le meilleur des médecins.

Nonobstant, la paysanne se dirigea du côté de la porte, fermement résolue à mettre fin à un si singulier état de choses. Elle appuya plus bruyamment sur le loquet et entra. Rosa était sur son séant, la tête cachée entre les deux mains, comme une personne qui vient de se réveiller à l'instant même.

— Eh bien ! lui dit Gitel d'une voix joyeuse, com-

Digitized by Google

ment vas-tu, ma chère Rosa ? Sais-tu qu'en dormant si longtemps tu m'as vivement inquiétée ?

La jeune fille leva lentement la tête et porta autour d'elle des regards tout étonnés.

— J'ai donc dormi bien longtemps ? demanda-t-elle en traînant les syllabes.

— Plus de vingt-quatre heures, mon enfant ; et voilà qu'il fait de nouveau nuit.

— Mais j'ai encore sommeil, répondit Rosalie après une pause.

Et elle se mit à bâiller.

— Tu ne veux donc rien manger ? lui demanda la paysanne ; ce sera t'affaiblir à mourir. Est-ce donc *Iom Kippour* [1] aujourd'hui, pour que tu veuilles jeûner à toute force ?

— Manger ? répéta Rosalie en s'étendant de nouveau.

Et elle fit un signe de tête presque imperceptible.

La brave paysanne était prête à cette réponse. Sans réfléchir longtemps, elle courut dans la cuisine et vint apporter, après les avoir sortis du four où ils étaient restés chauds, quelques plats qu'elle avait mis de côté pour quand Rosalie serait éveillée. C'étaient là, au sens de Gitel, de vraies friandises dignes de figurer sur la table d'un comte ; et en cela elle ne s'était guère trompée. Tout d'abord la jeune fille n'y toucha qu'avec une sorte de répugnance, effet du sommeil ; mais bientôt après, la nature reprit son droit. Gitel remarqua avec une joie pro-

1. Le jour de réconciliation, appelé encore le grand Pardon, où tout le monde prie et jeûne en Israël. Voir nos *scènes de la vie Juive en Alsace*, p. 160 et suivantes.
(*Note du traducteur*).

fonde que l'appétit de l'*enfant* était tout à fait celui d'une personne *bien portante*, et elle crut que le mieux était de n'interrompre Rosalie ni par des questions ni par des réponses. De son côté, Rosalie ne paraissait pas avoir grande envie de parler. Aussi le petit repas avait-il disparu en un clin d'œil, à la grande satisfaction de la paysanne, qui se sentait désormais délivrée de la peur de voir l'*enfant se laisser mourir de faim*.

— As-tu assez mangé, ma chère Rose? et la demande était superflue.

Pour toute réponse, Rosalie fit un léger signe de tête et étendit la main vers le livre qui gisait sur l'oreiller.

— Mais que veux-tu faire à présent? s'écria la paysanne véritablement effrayée.

— Ce que je veux faire? je veux lire, répondit la jeune fille avec indifférence, et elle se mit à feuilleter le livre.

Gitel sentit tout son sang affluer vers son cœur. Elle devint pourpre. C'était l'effet de la colère que venait d'exciter dans tout son être le désir inconsidéré de la jeune fille. Néanmoins la crainte de blesser l'enfant de son amie était si forte chez elle qu'elle trouva en elle-même la force nécessaire pour maîtriser son premier transport.

— Mon enfant, dit-elle avec un calme apparent, dans ma maison on éteint toutes les lumières au moment où l'on se couche.

Rosalie la regardait d'un air étonné; elle ne comprenait pas le moins du monde ce qu'il y avait de commun entre les lumières de la maison de Gitel et son livre à elle.

— Tu pourras lire quand tu voudras, ajouta Gitel en guise d'éclaircissement, mais pas maintenant. Dieu a créé la nuit pour qu'on se repose et non pour qu'on s'épuise et qu'on se gâte les yeux. J'ignore, il est vrai, le contenu de ce livre ; mais quelque beau qu'il puisse être, ce qu'il y a de bien plus beau encore, surtout pour une jeune fille, c'est la santé ; et toi, ma chère enfant, tu ne jouis pas d'une bonne santé.

— Je ne suis pas malade, répliqua Rosalie avec humeur, et d'ailleurs ma mère ne m'a jamais défendu la lecture.

— Ta mère ! s'écria la paysanne avec animation ; ta mère, avec tout son argent, n'est qu'une pauvre veuve qui n'a pas le temps de s'occuper de toi. Elle a été obligée de te céder en tout et de suivre ta volonté. De là vient, chère enfant, le mauvais état de ta santé. Crois-moi, Rosalie chérie, je m'entends en tout cela, car j'ai élevé bien des enfants. Pour le moment, c'est moi qui suis ta mère ; on t'a confiée à mes soins. Je te le dis, mon enfant, comme je le pense ; nous sommes des paysans et chez nous on n'y regarde pas de si près et on ne pèse pas chaque mot ; chez nous, l'enfant écoute la voix de sa mère sans résister, et si la mère ordonne quelque chose, l'enfant doit garder le silence et se dire : ma mère doit mieux savoir ce qu'elle fait que moi. Que deviendrait donc le monde si les enfants voulaient régenter les vieilles gens ? Car enfin, ma chère Rosalie, je suis, moi, une vieille femme et je remplace ici ta mère. Quand j'avais ton âge, je ne savais rien de rien ; et certes, ton petit doigt en sait plus long que tout ce que j'ai appris toute ma vie durant. Ce

n'est cependant pas une raison pour croire que je ne sache pas ce qui t'est bon maintenant; ainsi donc, ma chère enfant, obéis-moi ; crois-le bien, tu ne t'en repentiras pas.

La jeune fille avait écouté le long discours de notre Gitel sans dire un mot; et quand celle-ci se fut arrêtée plutôt par épuisement que par manque de matière à sermon, Rosalie serra le livre contre elle comme si elle eût craint qu'on ne le lui arrachât; elle regardait avec cela tout droit devant elle sans jeter les yeux sur sa conseillère si sincère.

— C'est tout ce que tu as à me répondre? lui demanda Gitel après quelques instants pendant lesquels elle avait regardé fixement la jeune fille.

— Ma mère ne me l'a pas défendu, répondit enfin Rosalie; et elle serra plus fortement encore le livre contre elle.

— Eh bien, moi, je te le défends! exclama la paysanne d'une voix retentissante, et d'un mouvement rapide, elle lui arracha violemment le livre.

Rosalie, tout étonnée de cet acte inouï, écarquilla tout d'abord les yeux pour regarder la paysanne, puis elle s'affaissa sur elle-même et se mit à pleurer.

— C'est bien! c'est bien! je saurai justifier ma conduite devant Dieu et devant ta mère, fit la paysanne, tout entière encore à la violence de son procédé, et elle s'apprêta à sortir.

Mais arrivée à la porte, elle faillit revenir sur ses pas; les pleurs de la jeune fille lui navraient le cœur. Peut-être aussi se demandait-elle avec frayeur si elle avait le droit de traiter cette jeune fille avec une telle rigueur et un si souverain despotisme; mais une voix plus puissante semblait lui crier du fond

de sa conscience : « Va toujours, Gitel, ne te laisse pas détourner de ton but ; tu peux justifier ton action aux yeux de tous. »

Là-dessus elle s'éloigna, emportant le livre avec elle.

VI

EN PLEIN JOUR

La paysanne sentait bien qu'elle avait été trop loin ; elle s'était, en effet, arrogé des droits qui n'appartenaient qu'à la véritable mère. Néanmoins, elle ne se repentit en rien de son action. Les larmes de la jeune fille lui brûlaient le cœur, il est vrai ; et pourtant elle se serait bien gardée de lui rendre son livre, le lui eût-on racheté au poids de l'or. C'est qu'aussi bien, ce n'était pas pour lire les livres qu'on avait envoyé la jeune fille à la campagne. Elle devait, avant tout, recouvrer la santé, et c'est dans ce but qu'on la lui avait confiée. Elle avait donc agi comme toute autre mère eût agi à sa place.

C'est ainsi que Gitel cherchait à répondre à certains reproches qui, de temps à autre, prenaient la parole dans son propre cœur, au sujet de sa récente conduite avec la jeune fille ; et il s'ensuivait une sorte de satisfaction qui ressemblait à un véritable triomphe ; et ce doux sentiment remplissait son âme tout entière.

— Mieux vaut, après tout, qu'elle pleure maintenant que plus tard, se disait-elle en allant elle-même se coucher. Hannelé est une pauvre veuve qui ne sait où donner de la tête; elle fait apprendre à son enfant le français et Dieu sait quoi encore; mais ce qu'elle a négligé, hélas! de lui faire enseigner à temps, c'est la soumission, l'obéissance. On ne s'en aperçoit que trop bien aujourd'hui ; mais il est peut-être trop tard, et le pli est pris.

Cette nuit, la paysanne dormit du sommeil calme et tranquille de ceux dont la conscience est sans reproche.

Mais le matin, au moment où elle ouvrit son gros livre de prières, elle laissa échapper plus d'un profond soupir vers Celui à qui elle adressait de saintes paroles. Maintenant seulement elle envisageait le passé dans toutes ses conséquences; et comme toute prière est un acte d'humiliation devant le Très-Puissant, la paysanne vint à penser à son action d'hier; elle en avait pu, pendant la nuit, prendre la responsabilité, mais en ce moment cette autre pensée venait l'assiéger : elle avait été trop loin ; comment pourrait-elle se justifier jamais? Malgré cela, elle était profondément convaincue que, la chose une fois commencée, il fallait continuer et la mener à bonne fin : c'est pour réussir dans son projet qu'elle demandait le secours de Dieu. Elle s'en rapportait donc à lui pour tout le reste.

Faut-il le dire? la bonne paysanne éprouvait une certaine honte à reparaître sous les yeux de Rosalie. Elle se demandait avec anxiété comment elle devait s'y prendre pour se représenter devant la jeune fille. Prendrait-elle un ton sévère? ou bien lui parlerait-

elle le doux langage de la réconciliation ? Elle cherchait une solution à son embarras ; et plus elle cherchait, moins elle trouvait le moyen d'en sortir convenablement. Jamais la paysanne ne s'était trouvée dans une telle perplexité ; dissimuler, cela ne lui était pas possible ; pour la première fois dans sa vie elle sentit s'éveiller en elle une puissance de volonté dont elle n'avait jamais eu à faire usage au milieu des paisibles événements de sa vie simple et rustique.

Mais cette disposition d'esprit fut de courte durée ; elle disparut, en effet, devant cette autre pensée : eh quoi ? en supposant que la jeune fille, irritée de se voir traitée comme elle l'avait été le jour même de son arrivée, eût pris la résolution de s'en retourner chez elle, Gitel aurait-elle le pouvoir et le droit de la retenir? La paysanne s'attendait donc à voir Rosalie l'aborder tout aussitôt avec cette résolution. En pouvait-il être autrement ?

Qu'y avait-il à lui répondre, en ce cas ? Elle pouvait lui répondre qu'elle ne lui permettrait pas de s'en retourner avant d'avoir reçu des ordres formels de sa mère. Sur ce point, Gitel était résolue. Elle n'avait pour cela qu'à prononcer le mot : Non, sur un ton sévère. Mais dans le cas où Rosalie refuserait d'obéir, fallait-il alors la retenir de force et faire de sa propre maison une prison pour une pauvre âme qui s'y ennuierait mortellement? Bien des personnes, d'un caractère moins bien trempé que celui de notre paysanne, se seraient effrayées de cette perspective et auraient cherché le moyen de sortir le plus tôt possible d'une situation aussi embarrassante. Mais une nature aussi vigoureuse que celle

de notre Gitel puisait de nouvelles forces dans les obstacles mêmes qu'elle rencontrait. La seule pensée de trouver de la résistance chez la jeune fille échauffait le sang de Gitel et lui faisait regarder en face sa résolution si profondément morale. Toutes les mères sont solidaires les unes des autres! Elle ne dit pas cela, mais au fond elle le pensait : « Ce qui n'a pas réussi à l'une, c'est à une autre à l'essayer. » C'était là précisément la situation où se trouvait Gitel la paysanne. Tout sentiment de crainte et de timidité avait maintenant disparu chez elle ; et la tête haute, la paysanne traversa la cour pour se rendre au jardin. C'est là-bas, sur le banc placé sous le cerisier où elle avait l'habitude de s'asseoir, qu'elle voulait attendre Rosalie. C'est là qu'elle voulait faire appeler la jeune fille pour lui tenir le langage qu'il convenait.

Mais quel ne fut pas son étonnement lorsqu'à son entrée dans le jardin, elle aperçut Rosalie assise sur le banc même près du cerisier où précisément elle avait voulu la faire appeler ! Elle n'en crut pas ses yeux; était-ce un rêve? et elle regarda encore une fois et de plus près ; c'était bien la jeune fille qui lui tournait en ce moment le dos et tenait sa tête entre ses deux mains, dans la même attitude où elle l'avait quittée la veille. A ce spectacle, Gitel fut profondément touchée; elle s'était attendue à la voir bouder et résister, et voilà qu'elle la trouvait maintenant dans des dispositions tout autres.

— Ma chère Rosalie ! ne peut-elle s'empêcher de s'écrier sur le ton le plus tendre.

A ce mot, la jeune fille laissa tomber ses mains et elle se mit à regarder autour d'elle. Mais à peine

avait-elle aperçu la paysanne, qu'elle cacha de nouveau sa tête dans ses mains. En même temps, on aurait cru qu'elle pleurait.

— Ma chère Rosalie! s'écria encore une fois la paysanne, et elle s'était approchée tout à fait.

Malgré cette appellation si tendre, la jeune fille ne sortit pas de son attitude; elle demeura assise sur le banc et n'alla pas à la rencontre de la paysanne.

— Est-ce que tu m'en veux, Rosalie? dit Gitel, et elle posa sa main sur la tête de la jeune fille.

En se sentant touchée ainsi, Rosalie tressaillit.

— Moi, vous en vouloir! fit-elle en sanglotant, et elle ôta les mains de son visage; cette nuit m'a complétement transformée.

— Mon enfant! ma chère enfant! s'écria la paysanne d'une voix sortie des profondeurs de son cœur et dont le son était de ceux que nous laissons échapper ou dans l'excès de la joie ou dans celui de la douleur.

— Cette nuit m'a tout à fait transformée, répéta Rosalie; et cet aveu de la jeune fille était empreint d'une telle véracité qu'il aurait convaincu les plus incrédules.

Les paroles manquèrent à la paysanne pour exprimer ce qu'elle éprouvait en ce moment. Sa main, qui reposait toujours sur la tête de Rosalie, tremblait; ses lèvres tremblaient de même et son cœur palpitait sous l'impression de tout ce qu'elle venait d'entendre.

— Bonté divine! exclama-t-elle enfin du fond de son être, j'ai donc été assez heureuse pour voir se réaliser ce que je n'aurais jamais osé espérer! Non,

vraiment, je ne mérite pas une si grande faveur.

Puis, elle ajouta quelques instants après :

— Que s'est-il donc passé, ma chère Rosalie? conte-moi cela, voyons ; j'avais cru, moi, que tu ne voulais pas rester avec nous, et que tu désirais t'en retourner ; et voilà que tu me parles de ce ton-là !

— A moins que vous ne me renvoyiez, je ne partirai pas, répondit Rosalie en levant ses yeux vers la paysanne.

— Bonté divine ! s'écria Gitel de toute la force de sa voix, te renvoyer ! mais nous tenons à te garder comme on garde un lingot d'or ! Voyons, veux-tu me rendre un service ?

— Quel service ? dit Rosalie en souriant.

— Parle-moi.

— Ma mère ! dit la jeune fille avec une grande vérité de sentiment, et elle tourna du côté de la paysanne son charmant et gracieux visage.

— Oui, je suis ta mère, et toi tu es mon enfant, ma fille, répliqua la paysanne avec une profonde émotion.

Et elle dut se laisser tomber sur le banc. Cette femme, d'ordinaire si forte, se sentait maintenant envahie par une faiblesse inaccoutumée. Elle mit ensuite la main de la jeune fille dans la sienne et la tint enlacée de la sorte pendant plusieurs minutes.

— Et maintenant, ma chère Rosalie, ajouta-t-elle bientôt après, que s'est-il donc passé en toi ? Dis-le-moi ; comment se fait-il que tu aies changé tout d'un coup ? En vérité, il me semble avoir été témoin d'un prodige.

— Je suis toute honteuse, ma mère, répondit Rosalie en baissant les yeux. Quand tu m'as eu quittée

hier au soir, je croyais que je n'y survivrais pas; j'ai failli, en effet, mourir de honte. Car jamais personne ne m'avait encore parlé de la sorte, pas même ma propre mère, elle surtout; et personne autre non plus ne se serait permis de me refuser, à plus forte raison de m'enlever quelque chose. De tout temps, on n'avait cherché qu'à m'être agréable; jamais on ne m'avait adressé une parole sérieuse, comme si on eût craint de me faire de la peine. Faut-il s'étonner, après cela, que je sois gâtée comme je le suis? Toi, ma mère, tu as osé la première me parler sur un ton qu'on aurait toujours dû prendre avec moi. Eh quoi! ne vous ai-je pas tous offensés dès mon entrée chez vous? Je me suis enfuie loin de ton mari comme s'il eût été mon domestique et que moi je fusse une princesse. Je n'ai pas été moins inconvenante envers ton fils.

— Comment cela? demanda Gitel.

Le visage de la jeune fille se couvrit d'une rougeur subite mais qui échappa à la paysanne.

— Oui, je vous ai tous blessés et offensés; et toi surtout, ma mère, toi qui m'avais fait un accueil si cordial. Mais tu n'y as pas fait autrement attention, et tu as eu le courage de m'attaquer par le bon côté. Personne encore ne s'était avisé de me redresser de la sorte; tu m'as arraché mon livre.

— Ne parlons plus de ça, ma chère Rosalie, répondit Gitel; et elle eut presque l'air de s'excuser, ne parlons plus de cela! je t'ai arraché ton livre parce que je ne voulais pas t'y voir lire pendant la nuit.

— Non, non, ma mère, je ne dois pas plus lire le jour que la nuit. Mes livres ne sont pas faits pour être lus ici; j'ai eu tort de les emporter avec moi; à

quoi peuvent-ils me servir au village ? Ce ne sont pas les livres qui me rendront la santé.

C'est ainsi que cette jeune fille s'accusait elle-même ; c'est ainsi que s'humiliait une nature jusque-là si arrogante, si opiniâtre, si gâtée. Personne n'aurait été en état de dire le motif de cette transformation ; la jeune fille elle-même l'ignorait. Rosalie avait découvert dans son propre cœur un véritable trésor... Ce trésor brillait maintenant au grand jour.

— C'est bien, c'est bien, répéta Gitel ; tu n'as qu'une chose à faire, c'est de recouvrer la santé.

— Mais, ma mère, répondit Rosalie, je ne suis plus malade.

VII

UNE LETTRE DE ROSALIE APRÈS UN SÉJOUR DE DEUX MOIS AU VILLAGE

« Très-chère mère, puisses-tu vivre cent ans

« Avant d'aller plus loin dans la lecture de cette lettre, fais-moi le plaisir de mander mon ancien professeur, M. Julius Armsteiner. Qu'il se rende auprès de toi sans tarder.

« Il me semble le voir d'ici endossant sa redingote couleur chocolat et à laquelle manquent toujours deux boutons. Je le vois aussi faire le nœud de sa cravate blanche qui a l'air d'avoir été mise pour la première fois aux dernières fêtes de *Rosch Haschonnah* (nouvel an juif). Quand il sera venu, tu n'as qu'à

lui dire ceci : « Monsieur Arnsteiner, vous avez eu jadis une élève du nom de Rosa Ehrenfeld (je m'appelle maintenant Rosalie) ; je sais que vous vous êtes donné beaucoup de mal pour lui meubler quelque peu la tête; mais vos peines ont été inutiles et en vérité elle ne vous fait guère honneur. Depuis deux mois qu'elle est au village elle a parfaitement oublié ce qu'elle avait appris; et elle en sait moins long aujourd'hui que la dernière de vos élèves. Regardez voir un peu son grimoire, par exemple; ne dirait-on pas des pattes de mouches? Qu'est devenue cette belle écriture que vous lui aviez apprise et qui eût fait envie au calligraphe le plus habile? » Mais, chère et bonne mère, il y a bien mieux que ça encore, et l'étonnement et le chagrin de M. Arnsteiner vont redoubler : je ne sais même plus s'il existe encore de par le monde une certaine grammaire de J. B. Machat, où j'ai appris tant de belles leçons, sans avoir pu néanmoins me la bien mettre en tête. Tout cela s'est envolé; ma mémoire n'en a pas même retenu une syllabe. Avec qui donc parlerais-je français ici? Serait-ce par hasard avec Rebb Feivel ou avec Iosef? J'ai oublié de même ma grammaire allemande; et peu m'importe aujourd'hui si j'emploie le parfait indifini ou le futur, comme le préférait M. Arnsteiner; mais c'est la règle des participes surtout qu'il était si fier de bien savoir et que je n'ai jamais pu souffrir pour ma part, c'est la règle des participes qui m'a complètement échappé. J'engage celui qui l'aurait rencontrée en chemin à vouloir bien la garder pour lui.

« Voilà, chère et bonne mère, où j'en suis venue. Ne va pas croire que j'en souffre; non, c'est qu'à la

place de tout cela j'ai appris d'autres choses; demande voir une fois à mon nouveau maître Iosef s'il n'est pas content de moi. Mais, me diras-tu, peut-on savoir quelque chose si l'on ignore la grammaire française de J. B. Machat et la règle des participes de M. Arnsteiner? Eh, mon Dieu, oui, j'en ai la preuve tous les jours. Ainsi, par exemple, je vais aux champs avec Iosef. Soudain Iosef s'arrête pour me dire : « Mademoiselle Rose (je ne sais pas pourquoi il ne m'appelle pas Rosalie), savez-vous ce que ce champ-là produit? — Comment pourrais-je le savoir? M. Arnsteiner ne me l'a pas appris. » Il se met à arracher une tige de blé qu'il m'explique être du blé de mars. Puis, s'arrêtant de nouveau dans tel autre champ : « Ceci, me dit-il, c'est du grain d'hiver. » D'autres fois, quand un oiseau vient à s'élancer subitement d'un sillon : Rose, me dit-il encore, entendez-vous ce merle là-bas? voyez donc ce pic qui s'en va chercher sa pâture! » Quelquefois aussi nous courons les forêts. Quelle belle chose, ma mère, qu'une forêt! Iosef, lui, sait le nom de chaque arbre, de chaque arbrisseau. Il y a quelques jours, pendant une de ces excursions, je me mis à lui dire d'un air entendu : « Qu'il doit faire bon là-haut sur ce chêne! » Iosef alors se mit à rire, et quand je lui en demandai la raison : « C'est que ce chêne, Rose, me répondit-il, est un hêtre. » Je vais te faire une confidence, ma chère mère, mais à la condition que cela n'aille pas plus loin : je soupçonne fort M. Julius Arnsteiner, qui pourtant est un savant homme, de ne pouvoir distinguer un chêne d'un hêtre. D'où le saurait-il? Depuis quarante ans qu'il est de ce monde, M. Julius Arnsteiner n'a jamais eu le temps

de comtempler ni une fleur ni un champ de verdure; car enfin ce n'est pas aux champs qu'il pourrait s'aviser d'enseigner quelque chose; les oiseaux dans l'air se moqueraient de lui.

« En général, ma chère mère, les habitants du Ghetto ne se font pas d'idée de l'instruction du paysan; celui-ci en sait souvent bien long; et ces gens-là, cela est vraiment étonnant, n'oublient rien de ce qu'ils ont une fois appris. Chez Rebb Feivel, qui est un vieux paysan, cela n'a rien de surprenant; mais Iosef, qui pourtant a fait le métier de soldat pendant cinq années, sait encore, à l'heure qu'il est, appeler toutes les choses par leur véritable nom, qu'il s'agisse de fleurs, de plantes, d'oiseaux ou d'insectes rampant dans les champs ou dans les jardins. Il ne cesse de parler d'un de ses anciens sergents. Dans la dernière guerre de Hongrie, il a eu deux doigts emportés par un coup de feu, Iosef, bien entendu, et non pas son sergent. Dieu sait où reposent ces deux doigts! J'ai longtemps ignoré cet événement, et j'avoue qu'en m'apercevant qu'il lui manquait deux doigts, j'ai senti mon cœur saigner; alors seulement il m'a raconté qu'il a été soldat et comment les choses se sont passées dans la bataille. « Cela a dû vous faire bien mal, Iosef, lui dis-je et vous avez sans doute pleuré? — Est-ce qu'un soldat pleure jamais? me répondit-il. Après tout j'ai perdu ces deux doigts au service de mon empereur; l'empereur qui a ordonné que mon père pût posséder terres et ferme [1], mérite bien que je lui fasse le sacrifice d'une couple

1. Ce n'est que depuis 1848, que les Juifs autrichiens ont obtenu l'autorisation d'acquérir des biens fonds.
(*Note du traducteur.*)

de doigts. Il n'y a qu'une chose qui m'ait fait mal dans toute cette affaire. — Quoi donc? lui demandai-je. — Lorsque je fus à l'hôpital, couché dans mon lit avec la fièvre, il me semblait toujours que j'avais encore mes deux doigts et je croyais marcher alors derrière la charrue, la soulevant et la tournant selon la nature du terrain. Mais quand je fus réveillé après, et que je m'aperçus de la perte des doigts, l'idée de rester peut-être estropié pour toute ma vie et de ne pouvoir plus jamais conduire de charrue, cette idée, je l'avoue, m'a fait presque pleurer. »

« Juge un peu, chère mère, quand il était étendu sur son lit de douleur, avec deux doigts de moins, il ne rêvait que de ses champs et de sa charrue!

« Du reste, il ne s'en ressent pas autrement, Dieu merci! Aussi Iosef, de cette main même où il lui manque deux doigts, n'en soulève pas moins bien un sac de blé pour le charger, et bien certainement un seul effort de ce genre entraînerait à l'instant même la mort de M. Julius Arnsteiner. La blessure est depuis longtemps cicatrisée et, autant que j'en puis juger, Iosef est fier de cette cicatrice.

« Ouf! je vais, chère mère, terminer ici mon griffonnage; car demain on doit faire pour la première fois la moisson dans les champs de Rebb Feivel; ce sera une chaude journée, je l'attends depuis un mois avec une joyeuse impatience. A mon arrivée au village, les tiges vertes des blés me venaient jusqu'au genou; aujourd'hui elles sont d'un jaune d'or, et leur hauteur est telle, que je pourrais aisément m'y cacher. Iosef dit que l'année sera bonne. Déja Pavel, un des garçons de la ferme, aiguise la faux dans la cour. Autrefois un bruit pareil m'aurait agacé les

nerfs et donné le frisson.... Aujourd'hui je l'écoute tranquillement, je le recherche même... sans pouvoir m'expliquer ce qui m'y attire de la sorte.

« Voici les grands travaux qui vont commencer chez nous. Pour avoir une idée des peines et des tourments de mes hôtes, il faut les voir à l'œuvre. Certes nos colporteurs, je ne le nie pas, se donnent bien du mal ; mais qu'est-ce que le plus gros ballot de vieil étain ou de peaux de lapins, en comparaison de ce qu'endure Iosef pendant une seule journée d'été? Malgré cela il est fort et bien portant et ses yeux bruns sont rayonnants de santé. Pourquoi donc pas un de nos colporteurs n'a-t-il la mine de mon Rebb Feivel? Si tu ne m'arraches promptement d'ici, je t'en préviens, je finirai par devenir une complète paysanne. Je suis avec affection ta fille,

« Rosalie, ci-devant Rosa Ehrenfeld. »

« *Post-scriptum.* Dis-moi donc pourquoi tu ne m'as jamais parlé de ton amie Gitel? En voilà une paysanne! Nous en causerons, ma mère, quand je serai de nouveau près de toi. Autre chose encore : je fais maintenant, matin et soir, ma prière dans le gros Rituel de Gitel ; elle l'a voulu ainsi, et je lui obéis en tout. Je regrette qu'il ne soit pas accompagné d'une traduction allemande ; mais Gitel prétend qu'elle y prie sans traduction depuis plus de quarante-cinq ans.

« La même. »

Quand Hannelé eut achevé la lecture de cette lettre elle secoua la tête d'un air pensif. Depuis que Rosalie était au village elle avait écrit plus d'une

fois déjà ; mais toutes ses précédentes lettres avaient été courtes, insignifiantes, ne faisant mention que d'un point, le point capital, à savoir que la santé de la jeune fille allait bien; néanmoins ces mêmes lettres avaient bien autrement satisfait Hannelé que ne le faisait maintenant cet interminable griffonnage. Il y avait quelque chose dans cette épître qui n'était pas tout à fait selon le goût de la riche Hannelé. Elle relut plusieurs fois la lettre, mais l'impression produite fut toujours la même.

Quittons maintenant le village et pour quelques instants seulement; nous y reviendrons assez tôt pour pouvoir assister encore à la moisson que Rosalie attend avec tant de joie.

Hannelé était la propriétaire du plus beau magasin situé sous les arcades qui bordaient la grande place. Elle y trônait comme une reine ; les chalands y affluaient d'eux-mêmes, et elle n'avait par conséquant nullement besoin de les guetter ni de les attirer moyennant quelques paroles flatteuses. Quiconque faisait un achat chez Hannelé Ehrenfeld devait, selon ses propres paroles, s'en trouver honoré; aussi aurait-elle depuis longtemps renoncé *aux affaires*, n'eût été précisément le désir de ne pas priver les gens de cet honneur.

C'était peu de temps avant la moisson; or, on sait qu'à pareille époque les boutiques sont peu fréquentées; la raison en est toute simple : les meilleurs chalands, c'est-à-dire les paysans, font défaut à ce moment de l'année; et alors les *boutiquiers* s'ennuient passablement. Hannelé avait donc emporté de chez elle la lettre de sa fille pour la lire encore une fois à tête reposée, et à l'ombre, sous la voûte

de son magasin ; c'est là aussi qu'elle comptait rédiger sa réponse.

Une sorte de mauvaise honte l'empêcha de faire part à ses voisins du contenu de la missive ; elle contenait, en effet, trop de choses offensantes ; il fallait que rien n'arrivât aux oreilles de M. Julius Arnsteiner. Ce qui navrait surtout Hannelé, c'étaient les plaisanteries de sa fille au sujet des habitants du Ghetto qu'elle appelait des ignorants, tandis qu'elle leur préférait des paysans, ses hôtes. Le front de la riche boutiquière perlait pendant qu'elle lisait tout cela ; ce n'était point chez elle l'effet de la chaleur d'une journée d'été, mais celui de la peur de voir transpirer quelque chose de cette confidence ; ce qui n'aurait pas manqué de compromettre la réputation de la jeune fille. Elle ne voyait plus quel avantage pouvait avoir désormais pour Rosalie le séjour de la campagne ; elle voyait déjà sa fille transformée en une espèce de sauvage méconnaissable ; et cette image se dressait menaçante devant Hannelé. Elle avait envoyé son enfant au village pour y recouvrer la santé.... Et voilà maintenant que Rosalie se vantait d'avoir oublié sa grammaire et son *français* dont les leçons avaient coûté si cher.

En ce moment, une de nos anciennes connaissances du Ghetto, le docteur Emmanuel Prager [1], vint à traverser fort à propos la place du marché. Hannelé crut que c'était le ciel qui le lui envoyait ;

1. Ce personnage joue un rôle important dans un autre ouvrage de M. Kompert. Voir, dans notre traduction des *Juifs de Bohême* (collection Michel Lévy), les deux Nouvelles intitulées : *le Colporteur* et *Trenderl*.

elle avait l'habitude de ne rien cacher au docteur. Elle lui fit donc signe, et le docteur vint la trouver aussitôt.

— Prenez tout de suite connaissance de cette lettre, docteur, lui dit-elle avec une grande animation aussitôt qu'il eut franchi le seuil du magasin. Cette lettre, en vérité, me désespère.

— Quelque débiteur insolvable? fit le docteur d'un ton un peu goguenard.

— Est-ce à vous que j'en ferais part, en ce cas? répondit Hannelé avec humeur. Cette lettre est de Rose.

Le front du docteur se plissa et son visage si souriant tout à l'heure revêtit une expression de profonde réflexion.

Il prit la lettre et lut. Pendant ce temps, la riche Hannelé tenait ses yeux invariablement fixés sur lui, observant jusqu'au plus léger mouvement de sa tête. Le docteur parut lire la lettre de Rose avec la plus sérieuse attention; il relisait même certains passages; mais, malgré cela, pas un muscle ne bougea sur son visage. Hannelé devint de plus en plus inquiète. Eh quoi! une si longue lettre ne faisait pas la moindre impression? Le docteur venait enfin d'en achever la lecture, et un gracieux sourire vint s'épanouir sur sa bouche pleine de finesse au moment où il rendit la lettre à Hannelé.

— Eh bien, docteur, qu'en pensez-vous? dit Hannelé en le regardant avec des yeux inquiets. N'est-ce pas extraordinaire?

— Tout à fait, répondit brièvement le docteur.

— Comment entendez-vous cela, docteur? s'écria Hannelé tout inquiète et en lui saisissant le bras.

— En ce sens que je n'avais pas osé espérer qu'elle guérirait en si peu de temps.

— Est-ce vraiment là votre pensée? fit Hannelé avec un sourire d'incrédulité.

— Elle guérira, madame Ehrenfeld, répondit-il de sa voix grave et mâle.

Ces consolantes paroles du docteur firent naître un joyeux sourire sur les lèvres de la mère de Rosalie; mais ce sourire s'évanouit bientôt, car il ne put tenir contre l'assaut de tout un essaim de réflexions qui venait d'éclore dans le cœur d'Hannelé à mesure qu'elle avait lu et relu la lettre de sa fille.

— Dieu du ciel! s'écria-t-elle en jetant un regard plein de reconnaissance sur le docteur, quel ne serait pas mon bonheur si ma Rose pouvait revenir guérie! Mais le ton de sa lettre me peine infiniment, et je crains vraiment qu'un séjour trop prolongé au village ne lui fasse grand tort.

— Faire du tort! exclama le docteur; comment voulez-vous que ce séjour lui fasse du tort puisqu'il lui rend la santé?

— Vous ne comprenez pas, docteur; je veux dire qu'elle pourrait oublier au village son français que M. Julius Arnsteiner a pris tant de peine à lui enseigner; elle pourrait y oublier aussi sa.... Comment appelez-vous donc cette chose qui doit être si difficile à apprendre?

— La règle des participes, acheva le docteur.

Hannelé essaya encore une fois de prononcer ce mot si difficile pour elle, mais elle en fut pour sa peine. Elle jeta alors sur le docteur un regard plein de tristesse.

— Ainsi donc toutes ces belles études seront per-

dues. Toute cette belle éducation dont j'étais si fière et qui faisait ma consolation dans mon malheur, je dois consentir tout simplement à la voir s'en aller en lambeaux au village et sans m'y opposer autrement ?

— Vous ne devez vous y opposer en rien, répondit le docteur ; et il attacha sur la riche boutiquière son regard sérieux qui la fascinait. Voudriez-vous, par hasard, que votre fille vous revînt plus malade encore qu'elle ne l'était avant son départ ? Elle entre maintenant en convalescence ; gardez-vous bien de la contrarier en quoi que ce soit.

— Que le ciel m'en préserve ! répondit Hannelé profondément effrayée. Je ne ferai jamais rien qui puisse être contraire au bonheur de mon enfant. Qu'à cela ne tienne ! Qu'elle reste à la campagne pendant une année entière pour n'en revenir que complétement rétablie.

— Et si, par hasard, la convalescence devait durer toute une vie d'homme ? demanda le docteur en portant sur elle son œil scrutateur.

Il était évident qu'Hannelé n'avait pas compris le sens de ces paroles. Elle garda le silence.

Là-dessus le docteur salua et se disposa à sortir. Mais Hannelé l'arrêta : « Autre chose encore ! dit-elle ; j'ai tant de choses sur le cœur, que je ne sais vraiment par où commencer.

— Qu'est-ce donc, encore, madame ? dit le docteur ; je vous écoute.

— Dans sa lettre elle parle à chaque ligne d'un certain Iosef.... Iosef par ci, Iosef par là. Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Rien, madame ; cela aussi fait partie de sa

convalescence, répliqua le docteur avec un sourire.

— Je ne vous comprends pas.

— Un jour vous comprendrez, fit-il d'un air significatif. D'ici là, laissez votre fille se rétablir. Elle est entre bonnes mains.

Il salua de nouveau et sortit. L'avait-elle compris? L'âme loyale de l'intelligent docteur renfermait désormais le secret d'une jeune fille que celle-ci peut-être ignorait encore. Mais pour lui, la lettre lui avait révélé ce secret du premier coup et avec les plus amples détails.

VIII

LES TROIS POIS

Nous voici de retour au village plus tôt que nous ne l'avions pensé.

La maison de Rebb Feivel le paysan était en proie à une animation extraordinaire. On était au temps de la moisson. L'année avait tenu plus qu'elle n'avait promis; on pouvait l'appeler une année bénie. Il entrait dans la maison chariot sur chariot y apportant les dons dorés des champs. La moisson était un spectacle tout à fait nouveau pour Rosalie; car c'est à peine si une voiture ordinaire pouvait entrer dans la rue étroite du Ghetto où elle était née et où elle avait été élevée; à plus forte raison encore une voiture chargée de gerbes entassées les

unes sur les autres n'y avait-elle jamais pénétré.

Chaque fois donc qu'une de ces voitures venait à franchir la porte cochère, Rosalie s'élançait hors de la maison; les garçons de ferme jetaient alors avec leurs bras vigoureux les gerbes à terre, et les voitures aussitôt après reprenaient leur chemin vers les champs; la jeune fille suivait tous ces mouvements de ses yeux brillants qui trahissaient autre chose encore que la simple curiosité.

Quiconque eût comparé en ce moment cette jeune fille debout, là devant nous, avec celle qui s'était naguère précipitée du siége trop dur pour elle du *carrosse* de Rebb Feivel, celui-là, assurément, aurait eu de la peine à croire que ce fût la même personne. Elle avait repris des forces à vue d'œil; ses joues brillaient du vif éclat de la santé. Ajoutez à cela que la jeune fille avait grandi; et du premier coup d'œil il était facile de juger qu'un changement complet avait dû s'opérer dans tout son être. Elle sentait en elle comme un souffle de liberté inconnue jusqu'alors; en un mot, elle avait elle-même conscience de son développement.

Ce changement qui se manifestait de jour en jour davantage, n'avait pas échappé aux habitants de la ferme. Il excita l'admiration des valets et des servantes et surtout celle du vieux paysan. Au grand étonnement de tout le monde, cet homme, d'ordinaire si indifférent, paraissait maintenant comme en proie au démon de la loquacité chaque fois qu'il venait à parler de la jeune étrangère. Il suivait les pas de Rosalie comme aurait fait un amoureux, et sa large et bonne face rayonnait de satisfaction quand il la voyait d'un pas agile traver-

ser la cour, le soir, ou entrer, le matin, dans la chambre avec ses grands yeux clairs. A cette heure, il avait d'ordinaire encore les saints phylactères sur la tête et sur les bras ; malgré cela, et bien qu'il lui fût défendu d'interrompre sa prière par toute parole profane, il ne put jamais réprimer cette exclamation : « Sois-moi la bienvenue, petite princesse! »

Du reste, Rosalie ne s'offensait plus le moins du monde de ce surnom, comme elle l'avait fait à son entrée dans cette maison ; au contraire, chaque fois qu'elle s'entendait appeler de la sorte, elle se confirmait dans l'idée qu'elle n'était pas seulement tolérée à la ferme mais qu'elle y était réellement la bienvenue. Parfois cependant le paysan eut des doutes, et il se demandait s'il avait bien le droit d'agir ainsi, et si ce n'était pas blesser la jeune fille que de l'appeler de ce nom. Un jour Rosalie se tenait au milieu de la cour occupée à donner à manger à tout un monde de jeunes poules et d'oies. Le paysan, après l'avoir longtemps regardée faire s'approcha tout à coup et à grands pas ; aussitôt les timides volatiles qui n'étaient que médiocrement familiarisés avec lui, s'enfuirent les uns d'un côté, les autres d'un autre.

— Au nom du ciel ! s'écria Rosalie, que faites-vous là, Rebb Feivel ?

— Je venais tout simplement, ma chère Rosalie, répondit celui-ci d'une voix singulièrement émue, je venais tout simplement te dire comment il se fait que je ne t'ai jamais donné d'autre nom que celui de « petite princesse ».

— Mais je ne vois pas de mal à cela, répondit Rosalie, qui ne put s'empêcher de sourire, bien

qu'on l'eût dérangée dans une de ses plus chères occupations. Là-dessus, elle se mit à rappeler les poules. Celles-ci s'empressèrent les unes après les autres de se ranger de nouveau autour d'elle.

— Tu as beau faire, reprit le vieux paysan, tu as beau te livrer à n'importe quelle occupation, tu seras toujours une princesse.

— Est-ce ma faute, si je suis maladroite, et si la dernière des servantes en sait plus long que moi ? répondit Rosalie sur un ton presque triste.

— Mais tu ne m'as pas compris, petite folle que tu es ; c'est précisément parce que tu sais t'y prendre si bien en toutes choses, comme si tu avais passé ta vie entière au village, que tu me fais l'effet d'une petite princesse.

— Croyez-vous ? dit Rosalie et son embarras la fit rougir.

— Écoute, ma chère Rosalie, poursuivit le paysan, de nouveau en proie, et aujourd'hui plus que jamais, au démon de la loquacité. Quand j'étais enfant, ma grand'mère (qu'elle repose en paix !) me racontait souvent les samedis, entre chien et loup, à ce moment où il n'est pas permis encore d'allumer de la lumière [1], maintes histoires dont je me souviens aussi bien que si c'était d'hier. Parmi ces histoires, il s'en trouvait quelquefois de terribles et qui faisaient dresser les cheveux sur la tête ; c'était au point que mon père dut une fois me menacer de me fouetter avec une immense verge parce que dans la même nuit la peur m'avait empêché de dormir. D'autres de ces histoires, au contraire, étaient

1. La loi de Moïse défend, comme on sait de toucher au feu le samedi. (*Note du traducteur.*)

charmantes et pleines de gaieté, si bien que rien qu'en y pensant, mon cœur se dilate encore aujourd'hui. Au nombre de ces dernières histoires se trouvait celle de la « Princesse aux trois pois. »

Ce n'est qu'à partir de ce moment que Rosalie devint vraiment attentive; elle cessa de donner à manger à ses sujets emplumés et attacha sur le vieux paysan ses grands yeux où brillait la curiosité.

— Or, continua Feivel, la petite princesse en question n'avait jamais voulu entendre parler mariage. On avait beau la prier, on avait beau la menacer, rien n'y faisait. Alors son père, qui était roi, se dit comme ça : « Attends, je vais te trouver ton affaire; « puisque tant est que tu dédaignes les plus beaux « princes, je ferai si bien que tu épouseras un peu « moins que cela, c'est-à-dire tout simplement un « paysan; ça m'est égal. » Sur cela il la renvoya de son palais, et elle partit. Elle s'était ensanglanté les pieds à force de marcher, car elle n'y était guère habituée. A la tombée de la nuit, elle s'arrêta, mourante de fatigue, devant une maison située au milieu d'une immense forêt. « Ouvrez-moi, cria-t-elle, ouvrez-moi, car je suis une princesse! — Ah! tu es une princesse, lui répondit une femme tout en lui ouvrant la porte; c'est bien, je saurai bientôt à quoi m'en tenir à ce sujet. » Sur cela, cette femme se mit à entasser l'un sur l'autre tous les lits de la maison pour en faire un seul lit qui touchait jusqu'au plafond; mais elle avait eu soin de placer tout d'abord, au fond du lit, trois pois; puis elle lui dit : « Maintenant, va te reposer. » Le lendemain, de très-bonne heure, elle entra dans la

chambre, et voilà que la princesse était assise sur son séant et pleurait amèrement. « Pourquoi pleures-tu ainsi? lui demanda la femme, qui était, du reste, elle-même une reine. — Comment ne pleurerais-je pas? répondit la princesse; toute une nuit durant j'étais couchée sur des pierres, et tout mon corps n'est qu'une plaie. » Juge un peu, elle avait pris les trois petits pois pour des pierres! Là-dessus, la femme lui dit : « Tu ne m'as pas trompée, je vois bien maintenant que tu es une véritable princesse. »

Rosalie partit d'un bruyant éclat de rire.

— Et moi aussi je suis une princesse de ce genre, n'est-ce pas, Rebb Feivel? s'écria-t-elle avec gaieté.

— Tu l'as été du moins, répondit Feivel sur un ton moitié sérieux. Ne t'es-tu pas précipitée hors de ma voiture pour courir à pied, parce que tu t'imaginais qu'on t'avait placée sur un sac de pommes de terre? Mais je te le jure encore aujourd'hui, ma chère Rosalie, tu étais assise sur un siége rempli du meilleur crin de cheval, absolument comme feu M. le curé, l'ancien propriétaire de la voiture, lequel, soit dit en passant, s'entendait en matière de bons siéges.

— Et à présent, dit Rosalie, je ne suis donc plus une princesse?

— Attends, je n'en ai pas encore fini avec mes histoire, dit le vieux paysan en souriant malignement. Crois-tu donc que notre princesse en fut quitte à si bon marché? Il avait été convenu entre le roi et la femme qui accueillit la princesse qu'on lui ferait garder les oies, nourrir les poules, traire les vaches; qu'on lui ferait rapporter des charges

d'herbes fraîchement fauchées; qu'on l'obligerait à tricoter, à faire la cuisine, en un mot, à remplir les fonctions de la dernière des servantes. Aussi, qu'arriva-t-il? La belle princesse qui avait couché sur les trois pois devint une superbe paysanne. »

A ces derniers mots, la jeune fille s'était soudain détournée; aussi Rebb Feivel ne put-il voir la rougeur dont son joli visage venait de se couvrir en ce moment.

— La princesse, continua le vieux paysan, devint amoureuse du fils de la vieille femme; il était berger et gardait les moutons, comme la princesse gardait les oies. Or, ma chère Rosalie, je te le demande, qu'arrive-t-il quand un jeune homme et une jeune fille se trouvent constamment ensemble? Elle qui avait refusé les plus beaux princes en vint à aimer un simple fils de paysan, qu'elle préférait à tous les autres. Ce n'est que dans la suite qu'on a su que lui aussi était un prince, et c'est ainsi que la princesse finit par se marier. »

Au moment où Feivel venait de prononcer ces dernières paroles, Iosef apparut sous la porte cochère, Iosef, le beau jeune homme à la taille élancée et aux yeux bruns, pleins d'intelligence. Au même instant, Rosalie jeta aux poules tout le reste des grains d'orge qu'elle avait tenus dans son tablier et s'enfuit en toute hâte dans la maison.

— Lui as-tu dit quelque chose qui aura pu l'offenser, père? demanda Iosef, dont le visage se couvrit d'une rougeur foncée comme celle de la colère qu'on cherche à réprimer.

— Moi? répondit Feivel en riant; je me suis tout simplement borné à lui raconter l'histoire de la

princesse aux trois pois, et comme quoi cette princesse se trouva heureuse à la fin des fins de trouver un paysan pour mari.

— Tu lui as raconté cela, père? s'écria Iosef en s'approchant de très-près du paysan pour n'être pas entendu. Et comment veux-tu, après cela, qu'elle ne prenne pas ses cliques et ses claques?

En ce moment la figure du paysan revêtit une singulière expression de finesse et d'intelligence; ses traits rayonnaient et on les eût dits illuminés par un feu intérieur. Rarement Iosef lui-même avait surpris chez son père une semblable expression de physionomie; car le vieux paysan était passablement cuirassé à l'endroit des émotions.

— Crois-tu donc, mon cher garçon, dit-il en appuyant sur chaque mot et en clignant en même temps de l'œil gauche, crois-tu donc que ton sergent ait eu à lui seul le monopole de l'esprit et que tout le reste de l'univers soit composé d'imbéciles? Écoute bien ceci, mon cher garçon : ton père, Rebb Feivel le paysan, n'est pas si bête qu'il en a l'air. Qu'on essaye voir de lui en faire accroire!

Sur cela, il détala en riant aux éclats, tandis que notre soldat demeura là comme cloué, suivant son père du regard. Il se glissa ensuite dans le jardin, bien qu'il eût affaire dans la maison.

Le voici, ce courageux jeune homme, debout devant le même cerisier sous lequel, il y a quelques semaines, il donna lecture à sa mère de la lettre que vous savez. D'où vient que son visage est défait et qu'il regarde d'un air rêveur ces touffes de gazon? A quoi pense-t-il donc? Il se dit peut-être qu'à l'époque où il a lu à sa mère la missive de la riche Han-

nelé, cet arbre-là était dans toute sa floraison, et qu'à présent on n'y trouverait plus de quoi satisfaire la faim d'un moineau. Fallait-il que fleurs et fruits disparussent si vite! Était-ce là le sujet des réflexions du fils de nos paysans? Peut-être oui, peut-être non. Soudain un oiseau se mit à chanter sur la cime de l'arbre. Il arrive souvent que telle ou telle voix de la nature extérieure vint révéler et trahir certains sentiments jusque-là mystérieusement cachés, et qui, en ce moment, se mettent à chanter et à raisonner dans notre âme. Iosef paraissait éprouver quelque chose de ce genre. Il écoutait le chant de l'oiseau comme s'il l'eût entendu pour la première fois de sa vie. Il ne voyait pas l'oiseau, il est vrai; il n'entendait que son ramage, qui sortait du milieu des feuilles, et ce ramage lui allait au cœur. Tout à coup le chant vint à cesser; l'oiseau s'envola avec un bruit léger et alla percher sur un arbre voisin. Iosef pouvait maintenant le voir parfaitement; il attendit que la petite bête recommençât son chant. Mais l'oiseau semblait prendre plaisir à tromper l'attente d'Iosef; il ne chanta plus, il prit son essor, s'élançant bien au delà de la haie du jardin.

Iosef suivit le fuyard avec un regard plein de tristesse. Mais tout à coup il semblait que quelqu'un fût venu rappeler à lui-même ce jeune homme aux traits si singulièrement bouleversés; et l'on vit sortir comme du fond de son âme et se dessiner sur son visage, en quelque sorte, la résolution d'en finir avec cette faiblesse d'un instant; et à ce manque d'énergie de tout à l'heure venait de succéder la plus inébranlable détermination. Sans tarder davantage,

et comme pour réparer cet instant d'oisiveté perdu à des rêveries, il quitta le jardin.

Il se trouvait dans la cour tout un monceau de troncs d'arbres destinés à la toiture d'une grange qu'on allait bâtir. Iosef avait-il bien conscience de son action quand saisissant des deux mains et soulevant ensuite une de ces souches, il la lança bien au loin dans la cour? Que signifiait ce tour de force? Sa mère Gitel, qui se trouvait en ce moment dans la cuisine, l'avait aperçu à travers la fenêtre donnant sur la cour. Cet acte de folie apparente de son fils ne lui avait pas échappé.

— Qu'est-ce que cela veut dire, Iosef? as-tu perdu la raison?

Il regarda autour de lui. Son visage était couvert d'une rougeur foncée. Était-ce l'effet du tour de force, ou celui de l'agitation de son âme?

— Je voulais seulement voir, ma mère, si j'avais encore un peu de force, répondit-il, et d'un coup de pied vigoureux il fit rouler la souche à sa place première.

On dit ordinairement que les yeux d'une mère sont capables de lire dans l'âme de son enfant et de s'y reconnaître alors que tout autre œil n'y trouverait que mystères et ténèbres. Cette fois, cependant, l'axiome se trouva n'être pas vrai, pour ce qui concernait Gitel, du moins. C'est que, depuis l'arrivée de Rosalie, elle n'avait eu d'yeux que pour cette jeune fille; je parle des yeux du corps comme de ceux de l'âme; elle avait pour le moindre mouvement de cette jeune plante à elle confiée toute l'attention d'un jardinier. La joie que lui avait causée cette enfant adoptive, le bonheur qu'elle éprouvait à

penser que Rosalie allait retrouver dans sa maison la santé du corps et celle de l'âme, tout cela lui avait fait négliger bien des choses concernant son propre fils : ainsi, elle ne s'était pas enquise du motif de sa tristesse, elle ne s'était pas demandé ce que signifiaient chez Iosef cet air morne et même cette aigreur qu'on n'avait pas jusqu'ici remarqués en lui.

La paysanne continuait à se tromper en pensant qu'Iosef était mécontent parce qu'on avait accueilli la jeune fille dans la maison. Gitel n'avait pas encore oublié la résistance qu'Iosef avait opposée à cette occasion, ni les paroles plus que sévères que dans sa colère il avait fait entendre à sa propre mère. Ce n'est pas que Gitel ne fût complétement indifférente à tout ce que, sous ce rapport, Rebb Feivel ou son fils pouvaient penser de la fille d'Hannelé. Leur colère même, à ce sujet, ne la touchait que médiocrement. Les natures vigoureuses, comme celle de notre Gitel, ne se laissent entraver en rien quand il s'agit de l'objet de leur prédilection ; et à cause de cela aussi, elles ne s'aperçoivent plus de rien de ce qui se passe à leurs côtés une fois qu'elles ont fait entrer un être chéri dans la sphère de leur activité. Il y a mieux ; elles ne veulent plus s'apercevoir de rien. Gitel savait bien avec quel succès elle avait dirigé la vie de Rosalie, et que l'énergie dont elle avait fait preuve envers la jeune fille était cause en grande partie de la régénération de Rosalie. Ajoutez à cela que la paysanne n'avait pas eu le bonheur de posséder de fille ; or, maintenant elle en avait une qu'elle tenait moitié du hasard, moitié du bonheur. Comment donc n'aurait-elle pas aimé avec tout l'égoïsme jaloux

d'une mère cette enfant, œuvre, après tout, de sa volonté toute-puissante et qu'elle avait vue renaître à la vie au milieu des douleurs de l'inquiétude?

La lettre de Rosalie à sa mère a fait d'ailleurs mieux voir que tout ce que nous pourrions raconter à ce sujet, en remontant bien haut, quel souffle avait touché la jeune fille, quelle sérénité d'esprit s'était emparée d'elle. Gitel, mieux qu'un maître quelconque, aurait eu le droit d'être fière du succès de son système d'éducation ; elle avait obtenu de son élève ce que les maîtres, en général, ne songent pas même à obtenir. Elle avait arraché Rosalie à l'oisive activité où la retenait M. Julius Arnsteiner ; elle l'avait soustraite à l'atmosphère malsaine de romans très-imparfaitement compris, pour l'initier aux soins du ménage ; et, ce que la riche boutiquière avait négligé d'apprendre à sa fille, Gitel le lui apprit en réparant cette lacune dans l'intervalle de quelques semaines. Elle conduisit Rosalie dans la cuisine, lui révéla tous les détails intimes d'une métairie ; elle ne lui laissa rien ignorer ; et, comme d'autres se plaisent à parer les enfants de rubans et de coraux pour les faire briller et resplendir au loin, au retour d'un père chéri, de même Gitel orna la fille de son amie de toutes les connaissances nécessaires au ménage, pour la renvoyer un jour à sa mère, éduquée et guérie ! Et il faut le dire, jamais soins donnés ne portèrent avec eux-mêmes une plus belle récompense. « Bonté divine ! s'écriait-elle souvent dans l'ardeur de sa reconnaissance envers Dieu, chaque fois qu'elle voyait la jeune fille gagner de plus en plus en santé, en activité et en intelli-

gence ; bonté divine ! est-il possible qu'un simple livre ait amené tous ces précieux résultats ! Si je ne le lui avait pas arraché, que serait-elle devenue ? »

A de pareilles questions il n'y avait rien à répondre, bonne Gitel ! Seulement si vous aviez pu lire la lettre de Rosalie à sa mère, vous auriez acquis la conviction que la moitié de la gloire, à propos du succès obtenu dans l'éducation de Rosalie, revenait de droit à un puissant auxiliaire sur lequel vous n'aviez pas compté.

Nous tromperions-nous, si nous appelions cet auxiliaire du nom d'*Iosef ?*

IX

A LA CASERNE!

Les récoltes étaient rentrées. Les estimations approximatives qu'on avait faites du rapport de l'année, pendant que les récoltes étaient encore sur pied, se trouvaient maintenant de beaucoup dépassées par les résultats. Ces résultats étaient les blés nouveaux qu'on apprêtait pour le prochain marché hebdomadaire. Dans quelle branche de l'activité humaine les bénéfices réalisés sont-ils aussi purs que là où ils sortent directement des mains de la nature? Celle-ci ne se fait pas prier, et elle ne marchande pas, car elle est calme et sans passion. La maison de Rebb Feivel avait maintenant je ne sais quel air

de silencieuse prospérité qui lui allait fort bien. Dieu venait de nouveau, pour une année entière, et sauf imprévu, de pourvoir la maison du paysan d'éléments de bonheur durables. Aussi bien la bénédiction du ciel se trouve-t-elle plutôt dans une grange bien remplie des fruits dorés des champs que dans des sacs d'argent entassés les uns sur les autres, ou dans des bahuts bien garnis. Quant à nous, nous trouvons plus d'agrément et d'harmonie dans le bruit régulier du fléau battant le grain sur l'aire que dans celui de n'importe quel lingot d'or ou d'argent.

C'était un samedi, dans l'après-midi. On touchait à la fin de l'été. Gitel la paysanne et Iosef étaient assis devant la maison sur un banc de bois; c'était le lieu de réunion habituel à la famille, en ce jour de repos absolu. Tandis que l'animation la plus active régnait tout autour dans le village, ils goûtaient les douceurs d'une oisiveté contemplative. Ils parlaient de choses et d'autres. Soudain ils virent sortir du cabaret du village, situé tout près de la ferme, quelques jeunes gens; ils étaient coiffés du bonnet de police et portaient des pantalons bleus. C'étaient des militaires en congé. La plupart d'entre eux étaient des fils de paysans à qui on avait donné la permission d'aider leurs parents pour les travaux de la moisson et ils allaient rejoindre de nouveau leurs régiments respectifs.

— Où peuvent-ils aller maintenant? demanda Gitel avec indifférence.

Pour toute réponse, Iosef se borna à ôter son propre bonnet de police qu'il portait toujours depuis qu'il était en congé, et il se mit à l'agiter devant les

camarades qui passaient; ceux-ci remarquèrent le salut qui leur était fait, et ils y répondirent bruyamment.

— Qu'est-ce que cela veut dire, Iosef? » s'écria la paysanne.

L'*ex*-caporal des armées impériales se mit à agiter plus fort encore son bonnet de police, et il ne cessa de saluer de la sorte que lorsque les soldats en congé eurent disparu au détour d'une rue. Ils avaient entonné un chant qui se perdait peu à peu, à mesure qu'ils s'éloignaient davantage. Alors seulement Iosef se retourna du côté de sa mère. Mais, à la grande frayeur de Gitel, les traits de Iosef se trouvaient tellement altérés qu'un œil encore moins exercé que celui de notre paysanne s'en serait aperçu. L'ancien soldat avait des larmes dans les yeux.

— Qu'as-tu, mon cher Iosef? s'écria Gitel du ton le plus tendre de son cœur de mère; que se passe-t-il en toi?

— Rien, ma mère, répondit le soldat qui cherchait à se maîtriser; rien, ajouta-t-il en enfonçant son bonnet sur sa tête avec une certaine violence; et en même temps il se détourna de manière que sa mère ne pût le regarder que de côté.

— Eh bien, je ne te crois pas, Iosef! dit Gitel en insistant encore davantage; tu viens de mentir pour la première fois de ta vie; car on n'a pas ainsi des larmes dans les yeux pour rien.

— Eh bien, oui! dit Iosef après une pause, et d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme; en voyant passer là mes anciens camarades, je me suis dit ceci : Ceux-là sont heureux; que ne puis-je m'en aller avec eux!

— Iosef! s'écria la paysanne; et de sa main vigoureuse elle fit tourner l'ex-soldat de son côté, de manière à le placer face à face avec elle. Encore une fois, que se passe-t-il en toi? Voyons, parleras-tu?

— Je te l'ai dit, ma mère.

— Ainsi, tu voudrais retourner dans ta caserne? s'écria la paysanne avec l'expression du plus profond étonnement.

— Et pourquoi pas, ma mère? répliqua le soldat en tenant les yeux baissés. Mon ancien sergent a bien fait trois congés; et je n'en ai fait qu'un. Celui-là mourra soldat. Il y a bien des gens qui ne quittent plus la veste impériale une fois qu'ils l'ont endossée.

La paysanne chercha à trouver une expression à sa stupéfaction. Ce qu'elle venait d'apprendre était chose si effrayante pour elle que nous ne nous étonnerons pas si cette femme, d'ordinaire si prompte à la parole, resta court tout à coup.

— Ainsi, tu préfères ton ancien sergent à ton père et à ta mère? s'écria-t-elle après une longue pause et d'une voix entrecoupée; et tu aimes mieux la caserne que notre maison bénie! Voilà ce que me réservait mon fils unique!

Elle ne put continuer; sa voix ne rendait plus de sons.

— Je t'en prie, ma mère, ne va pas augmenter mon chagrin, répondit le soldat sans lever les yeux et en se passant la main sur la figure. Je n'ai pas dit autre chose, si ce n'est que j'enviais le sort de mes camarades.

— Plus souvent qu'on te reprendra avec deux doigts de moins à la main! fit Gitel; et sa voix et

son geste dénotaient un singulier mélange de joie et d'inquiétude.

— On me prendra toujours pour le train, répondit le soldat.

— Iosef, il se passe quelque chose d'extraordinaire en toi, fit Gitel ; seulement tu ne veux pas le dire à ta mère. Voyons ! y a-t-il quelque chose qui te contrarie chez nous ? aurais-tu le désir de prendre femme ? Tu le sais bien, il y a ici de quoi te nourrir toi et de plus une autre famille encore. Ainsi, ne te gêne pas ; est-ce que tu crois donc que nous y trouverions à redire si tu choisissais une jeune fille selon tes goûts ?

— Je ne pense pas à cela, répondit brièvement le soldat.

— En ce cas, tu as quelque autre contrariété domestique, répliqua la paysanne. Bonté divine ! mais qu'est-ce que cela pourrait donc être ? N'es-tu pas l'homme le plus heureux de la terre ? est-ce qu'on ne fait pas ici tes quatre volontés ? Et tu crois que ces jeunes gens qui s'en retournent à leur caserne sont plus heureux que toi ?

Iosef ne répondit pas ; son visage était couvert de rougeur.

— J'y suis, s'écria tout à coup Gitel après quelques instants de réflexion et entraînée par le mouvement de ses pensées : tu n'as pas voulu, dès le commencement, que je prisse dans notre maison la fille d'Hannelé Ehrenfeld ; et ta colère à ce sujet dure toujours encore. Je ne te ferai aucune question à ce sujet ; je te dis seulement ceci : Si le séjour de Rosalie à la ferme te contrarie, tu n'as qu'à le dire, et en ce cas, j'écrirai à l'instant même à sa mère qui

s'empressera de la reprendre. Voyons! faut-il la renvoyer?

— C'est alors seulement que je m'engagerai pour de bon dans le train, dit le soldat d'une voix à peine intelligible.

L'agitation où se trouvait la paysanne à la suite de cet entretien fut cause qu'elle n'entendit pas ces paroles sur le sens desquelles il n'y avait pourtant pas à se méprendre.

— Tu ne dis cela que pour ne pas me faire de la peine, reprit Gitel chez qui les inquiétudes de la mère avaient repris complétement le dessus; tu sais bien que cette jeune fille me tient au cœur et que je n'aime pas à m'en séparer; mais crois-en ta mère, si tu n'aimes pas que Rosalie prolonge son séjour chez nous, j'écrirai dès demain à Hannelé Ehrenfeld; elle ne m'en voudra pas, et j'aurai bien vite trouvé un prétexte quelconque; je ne peux pas laisser partir mon propre fils et garder une étrangère à sa place.

Le soldat tenait ses yeux profondément attachés à terre; sa bouche, prête à la révolte, faisait des efforts pour ne pas laisser échapper un secret qui pourtant devait bientôt éclater.

— N'insiste pas davantage, ma mère, dit-il d'un air sombre; je ne puis pas te le dire. Il faut qu'un soldat sache endurer et se taire; et le meilleur serait, après tout, si je m'en allais avec mes camarades.

En ce moment la paysanne ressentit une de ces colères qu'on ne voit éclater que quand elles sortent du fond d'un cœur profondément blessé.

— Eh bien, va donc! s'écria-t-elle et ses lèvres

tremblaient d'émotion, va retourner auprès de ton sergent, puisqu'il te tient plus au cœur que ton père et ta mère ; engage-toi dans la cavalerie ou dans le train, comme tu voudras ; je ne te donnerai pas une larme à ton départ. Voilà une heure que je le prêche, et il reste muet comme un poisson ! Te crois-tu donc encore soldat et en présence de ton sergent qui te défend de bouger? Je suis ta mère, Iosef, et par conséquent j'ai plus de droit sur toi que ton sergent ; voilà. Et maintenant, si tu veux partir, je ne te retiens plus.

Quelque extraordinaires que fussent ces reproches, ainsi que le ton sur lequel ils furent adressés, Iosef les supporta sans relever la tête. Il se détourna sans répliquer un seul mot et se dirigea à pas lents vers la maison.

La paysanne demeura seule, en proie encore à la colère et réfléchissant à la singulière conduite de son fils. La colère bourdonna encore longtemps dans son âme comme eût fait un essaim de guêpes irritées. Quant à ses réflexions, elles changèrent bientôt de nature; elles s'adoucirent, et la sollicitude maternelle reprit peu à peu le dessus. Qu'est-ce qui pouvait avoir opéré en si peu de temps un tel changement dans son fils? Serait-ce la haine qu'il nourrissait contre la fille d'Hannelé Ehrenfeld? Mais en quoi donc l'avait-elle offensé? Il fallait pourtant qu'il en fût ainsi; et maintenant seulement elle se rappela que ce changement de Iosef remontait au jour même où Rosalie était entrée dans la maison. Dieu seul savait les motifs de la prévention de Iosef contre la jeune fille ; mais pour le moment, il n'y avait pas à hésiter : ou il fallait consentir au nouvel

enrôlement de Iosef ou se résigner à voir la jeune fille abandonner la maison.

En faisant ces réflexions, Gitel pleurait à chaudes larmes. Quoi ! elle devait éloigner d'elle un être pour lequel elle avait conçu une si vive affection! Rien qu'en y pensant, il lui semblait déjà voir disparaître de la maison, en même temps que Rosalie, je ne sais quelle étoile douce et bienfaisante qui ne laisserait après elle que tristesse et ténèbres. Maintenant seulement elle sentait qu'elle était véritablement la mère de cette enfant ; et elle éprouvait ce qu'éprouve une mère qui est à la veille de voir sa fille la quitter pour un lointain pays. Mais pouvait-elle choisir? Il fallait que Rosalie sortît de la maison.

Elle resta longtemps absorbée dans ces réflexions, quand se présenta devant elle, et tout à fait à l'improviste, celle même qui avait porté une si rude atteinte à la tranquillité de cette maison ; nous voulons dire Rosalie. Gitel, quelque temps auparavant, l'avait envoyée porter un morceau de pain blanc de sabbat à l'enfant malade d'une paysanne pour lui donner des forces. Gitel, en l'apercevant, ressentit une vive émotion. Puis, en sa qualité de femme de tête, telle que nous avons appris à la connaître, elle résolut de faire connaître à l'instant même sa détermination à Rosalie :

— Eh bien, ma chère Rosalie, cria-t-elle à la jeune fille encore éloignée de quelques pas du banc où était assise Gitel, qu'a dit l'enfant?

— Il s'en est bien régalé, répondit Rosalie, et d'un bond elle s'était rapprochée de la paysanne. Vous avez pleuré, chère Gitel, s'écria-t-elle aussitôt avec frayeur ; que s'est-il donc passé?

— Qu'est-ce que cela peut te faire, mon enfant ? dit la paysanne en séchant ses larmes. Que tu le saches ou que tu ne le saches pas, cela ne t'avancera en rien. Il se passe maintes choses dans chaque maison qui font le désespoir des mères ; ta mère en aura fait l'expérience comme moi. Parlons plutôt d'autre chose. Quand écriras-tu à ta mère ?

— Mais j'attends moi-même une lettre d'elle.

— Écris-lui tout de même, dit Gitel avec une certaine fermeté ; quand une mère vous écrit, il faut lui répondre deux ou trois fois.

— Je ne vous comprends pas, chère Gitel, dit Rosalie en secouant la tête ; tout à l'heure vous avez pleuré et maintenant vous me dites d'écrire à ma mère ; est-ce que par hasard vous ne seriez pas contente de moi ?

— Je t'en supplie, Rosalie, fit la paysanne avec de nouvelles larmes dans les yeux, ménage-moi ; j'ai le cœur assez gros comme cela. Car enfin veux-tu à toute force que je te le dise ? il faut écrire à ta mère.

— Et pourquoi ? pourquoi ?

— Je ne peux pas te le cacher plus longtemps ; oui, il faut que tu le saches. Je doute que nous puissions rester ensemble plus longtemps. Mon fils Iosef veut de nouveau s'enrôler comme soldat... et toi, il faut que tu retournes auprès de ta mère.

— Il veut s'enrôler de nouveau ? s'écria la jeune fille, plus effrayée que surprise.

— Que faire ? dit la paysanne dont le cœur se trouvait singulièrement soulagé par ce premier aveu ; une fois qu'un jeune homme comme mon fils s'est mis une idée dans sa tête de fer, du diable si rien

est capable de l'en faire sortir. Il se croit toujours encore à la caserne avec son sergent. Bref, il veut s'en aller de nouveau, s'en aller avec ses deux doigts de moins! Je crains très-fort, tel que je le connais, qu'il ne soit difficile de le faire renoncer à son idée si tu ne me rends le signalé service... de t'en retourner chez toi.

— Je dois m'en retourner? dit Rosalie avec un calme apparent.

— Ma chère Rosalie, s'écria la paysanne succombant à la douleur, laisse-moi te parler, il faut que je te dise tout. Mon fils Iosef a conçu pour toi une haine dont je suis innocente. Dès le premier jour où il s'est agi de te prendre avec nous, il s'y est opposé. « A quoi bon, m'a-t-il dit, accueillir une princesse de ce genre? elle nous méprisera, elle qui n'a aucune idée de la vie du paysan. Lis sa lettre et celle de sa mère et juges-en; ce sont des gens qui n'aiment pas avoir affaire aux vaches et aux pommes de terre. » Je ne l'ai point écouté, ma chère Rosalie, et j'en remercie Dieu qui trône dans le septième ciel. Il est vrai de dire qu'en arrivant tu étais une vraie princesse; tu avais été gâtée de maintes manières; mais à partir du moment où je t'ai arraché ton livre, tu es devenue une tout autre personne. Tu sais te faire à tout, et l'on ne trouverait certainement pas dans toute la Bohême une seconde Rosalie. Non-seulement tu as changé ta propre nature, mais encore tu m'as été utile dans la maison, comme une véritable fille de paysan. Je sais tout cela et j'ai vu tout cela; mon Iosef seul est aveugle à ton endroit. Tu auras beau faire, il croit toujours que tu nous méprises, parce que tu es la fille d'Hannelé Ehren-

feld et nous, des paysans sans éducation; et comme il voit que tu me tiens au cœur, ainsi qu'à mon Feivel, — car celui-là aussi a complétement changé à ton égard, — il s'entête de plus en plus et te déclare la guerre. A part cela, je dois le reconnaître, moi, sa mère, à part cela, cet enfant est sage, raisonnable et bon; il n'est ni buveur ni joueur et il ne dépense pas un liard inutilement. Ce n'est que lorsqu'il s'agit de toi qu'il lui vient de mauvaises idées dans la tête et c'est là que je ne le reconnais plus. Puis-je laisser mon unique fils tâter encore une fois du pain de munition et coucher sur les planches d'une caserne? dois-je permettre que, pendant les nuits d'hiver, il soit de faction je ne sais où et qu'il gèle, ce dont Dieu le préserve? je le demande à toi-même, ma chère Rosalie, à toi qui as appris tant de choses et lu tant de livres. Ne vaut-il donc pas mieux que tu t'en retournes auprès de ta mère et que mon Feivel et moi nous gardions notre fils?

— Vous exagérez peut-être, chère Gitel, dit la jeune fille après une pause ; et un singulier sourire vint effleurer son aimable visage.

— Ne vas-tu pas m'apprendre, mon enfant, à me rendre compte des idées de Iosef à ton endroit? En le voyant venir à cent pas de distance, je pourrais dire tout de suite s'il est bien ou mal disposé envers telle ou telle personne. Je te le répète, ma chère Rsalie, c'est à cause de toi qu'il veut quitter la maison, c'est à cause de toi qu'il veut retourner auprès de son sergent.

— A cause de moi? répéta lentement la jeune fille.

Et elle demeura là pendant quelques minutes

réfléchissant avec toutes les forces de son intelligence à ce qu'elle venait d'apprendre à l'instant même. De joyeux rayons de feu se jouaient sur son visage; ce n'étaient pas les rayons d'un soleil couchant, mais des rayons ardents, tels qu'ils sortent de notre cœur au moment où il se résout à quelque grande action.

Tout à coup elle quitta le banc.

— Je n'écrirai pas à ma mère, dit-elle avec chaleur; quant à Iosef, il ne s'enrôlera pas, croyez-moi, chère Gitel.

Cette étonnante assurance décontenança la paysanne; elle ne put prononcer une seule parole; et elle se borna à regarder fixement le visage de Rosalie, que couvrait une légère rougeur.

— Croyez-moi, répéta-t-elle, la princesse se chargera de lui parler.

— Ah! ma chère Rosalie, que tu me rendrais heureuse si tu obtenais cela de lui; Dieu m'en est témoin, soupira Gitel.

Rosalie ne prononça plus une parole; elle tenait les yeux baissés; seulement un sourire continuait à illuminer son visage. Qu'est-ce que cela signifiait?

X

UNE CONVERSATION BIEN AVANT DANS LA NUIT

La nuit qui suivit cette soirée si féconde en émotions ne devait pas se passer sans donner lieu à un

autre événement bien plus significatif encore pour Gitel. Contrairement, en effet, à toutes ses habitudes, Rebb Feivel s'éveilla au milieu de la nuit. Car, ainsi que le disait Gitel elle-même, il ne lui était arrivé qu'une fois, depuis trente ans qu'ils étaient mariés, d'interrompre ainsi exceptionnellement son sommeil, à peu près *comme un sac de pommes de terre qui, après avoir été longtemps fermé et ficelé, viendrait à s'ouvrir tout à coup.* Cette exception eut lieu à l'époque où il fit sa *grande* maladie.

— Gitel! s'écria-t-il d'abord tout bas, puis de plus en plus haut, Gitel! es-tu là, et peut-on te dire quelques mots?

— Dieu du ciel! serais-tu malade, répondit la paysanne assoupie; et elle se dressa sur son séant. Il n'y avait qu'un instant qu'elle venait de s'endormir d'un léger sommeil, après être restée longtemps en proie à son chagrin et à ses soucis.

— Moi? je ne suis pas malade, répliqua le paysan d'une voix claire; c'est notre Iosef qui est malade, et c'est là ce qui me tourmente.

— T'a-t-il dit aussi qu'il voulait de nouveau s'enrôler?

Cette révélation ne parut pas le moins du monde étonner le paysan. Puis, après un assez long silence, il partit soudain d'un bruyant éclat de rire.

— Ah! il veut de nouveau s'enrôler! fit Feivel dans l'intervalle; eh bien! tu verras, il finira par oublier son sergent.

— Tu ne l'y forceras pas, j'espère, observa sèchement Gitel; il n'est plus assez petit garçon pour cela.

— S'il ne veut pas être heureux volontairement, répondit gaiement Feivel, on l'y forcera.

— Explique-toi plus clairement, Feivel, dit Gitel.

— Je lui ai destiné une princesse pour femme, répliqua Feivel dont la voix chuchotait.

— Tu as sans doute fait un rêve, Feivel, dit la paysanne ; et maintenant que tu es réveillé, tu crois rêver encore. Tu ne sais pas ce que tu dis.

— Quand je parle d'une princesse, reprit Feivel, j'ai en vue la petite princesse que nous avons chez nous.

La paysanne ne poussa pas le moindre cri de surprise à cette singulière révélation sortie de la bouche de son mari; mais elle se borna à prendre une allumette et elle alluma la bougie.

— Il faut que je te voie à la lumière, Feivel, dit-elle, et elle souleva la bougie pour en éclairer la figure du paysan.

Et elle aperçut la bonne tête de Feivel qui, coiffé d'un bonnet de nuit gigantesque, riait en regardant sa femme.

— Je parle sérieusement, Gitel, très-sérieusement, dit-il d'un ton gai; est-ce que par hasard la petite princesse ne serait pas assez bonne pour notre fils?

— Tu t'appelles Feivel le paysan, s'écria Gitel, mais on devrait t'appeler Feivel le fou; dors-tu ou bien veilles-tu ou bien te moques-tu de moi?

— Tu peux éteindre la lumière, dit le paysan en s'étirant, je vois dans l'obscurité et je sais ce que je sais.

— Et que sais-tu? demanda Gitel avec impatience.

— Que la petite princesse serait une femme parfaite pour notre Iosef, dit Feivel.

— Dis-moi donc, Feivel, reprit la paysanne après

une longue pause qui lui avait permis de réunir toutes ses pensées, dis-moi donc quelle mouche t'a piqué? Sais-tu seulement ce que tu dis? Sans parler de l'aversion profonde que Iosef a pour elle, oublies-tu qui elle est et qui il est? oublies-tu que nous, nous sommes de simples paysans et qu'elle, elle est la fille d'Hannelé Ehrenfeld?

— Mais la princesse qui figure dans l'histoire de ma grand'mère se trouva, elle aussi, très-heureuse, à la fin, d'épouser un paysan. Il est vrai que ce paysan était lui-même un prince, continua Feivel sans se laisser troubler en rien par les apostrophes et les exclamations de Gitel; mais notre Iosef n'est-il pas, lui aussi, un prince? c'est notre prince à nous.

— Ce n'est donc pas assez que tu sois fou, il faut encore que tu plaisantes ! fit la paysanne.

— Écoute-moi, Gitel, dit tout à coup le vieux paysan d'un ton auquel elle n'était pas habituée, car ce ton était sérieux, presque suppliant; crois-tu donc que je me permettrais de plaisanter sur des choses aussi graves ou que je voudrais me moquer de toi? Je sais bien qu'une femme d'esprit comprend tout, la plaisanterie aussi bien que les choses sérieuses ; mais une fois qu'il s'agit de pourvoir au bonheur de leurs enfants, toutes les femmes se ressemblent ; je veux dire que toutes alors perdent la tête.

Au plus grand étonnement de la paysanne, le paysan continua à parler sur le même ton. Son discours était un long panégyrique de la petite princesse. Il n'aurait jamais cru, non jamais, quand même le premier rabbin du monde le lui eût assuré qu'une jeune fille aussi délicate et aussi gâtée pour

rait jamais devenir ce qu'était devenue Rosalie. Il fallait voir avec quel goût elle s'acquittait de toute chose. En buvant, elle ne laissait jamais tomber une goutte à côté d'elle; en mangeant, elle ne tachait jamais la nappe; et ce n'est pas elle qui tremperait ses doigts dans la sauce. Elle faisait tout avec grâce et adresse. Il l'avait plus d'une fois contemplée en silence, sans avoir jamais surpris rien de choquant chez elle. Il sentait son âme s'épanouir rien qu'en apercevant son joli visage. Cette idée seule que cette enfant pourrait quitter la maison, sans qu'elle lui fût plus rien dans l'avenir, cette idée seule lui faisait saigner le cœur. Il s'était donc demandé une bonne fois s'il n'y aurait pas moyen de retenir Rosalie au village pour toute la vie. Cette enfant, après tout, était d'un âge qui autorisait de semblables réflexions ; elle était faite pour Iosef; on ne pouvait pas rêver d'union mieux assortie. Bref, il fallait que la petite princesse restât dans la maison ; advienne que pourra.

Ces dernières paroles surtout, le paysan les prononça avec une résolution si formelle que Gitel, au premier moment, en fut tout intimidée. Et quel est d'ailleurs le cœur de mère qui ne se laisserait pas entraîner par un pareil discours, dût ce discours aboutir à un rêve?

— Mais dis-moi donc, Feivel, observa-t-elle après une pause, sérieusement, crois-tu qu'Hannelé Ehrenfeld voudra donner sa fille à de simples paysans? Elle aura une dot immense.

— Oh ! les femmes ! les femmes ! s'écria le paysan d'un ton presque colère et qui montrait à quelle singulière excitation tout son être était en proie;

elles ne peuvent pas se fourrer cette idée dans la tête, à savoir que, de nos jours, un paysan est quatre fois plus estimé que tous ces boutiquiers assis, là-bas, sous les arcades et qui se volent réciproquement leurs clients. Sais-tu que moi, Feivel le paysan, je ne changerais avec aucune Hennelé Ehrenfeld du monde ? Avec ma maison et mes champs, sur lesquels je ne dois plus un rouge liard, je vaux plus que tous les habitants du Ghetto, quelle que puisse être leur fortune. Leurs débiteurs, à eux, sont disséminés dans le monde entier, absolument comme les pois qu'on viendrait à répandre en tous les sens en ouvrant le sac qui les contient. Mais moi, je tiens tous mes débiteurs sous la main. Mes débiteurs, à moi, ce sont mes terres, mes prés, mes vaches et mes bœufs ; et pour m'en faire payer exactement, au jour de l'échéance, je n'ai pas besoin d'avocats ; mes mains seules y suffisent. Je n'ai pour créancier que Dieu le Tout-Puissant ; il me prête tantôt plus, tantôt moins, mais toujours assez cependant pour que je puisse en vivre et en faire vivre ma famille. Laisse-les tous se moquer de toi à leur aise le jour où, une fois par an et pour célébrer l'anniversaire d'un de tes parents à la synagogue, tu t'en vas à la ville avec un bonnet à l'ancienne mode ; laisse-les rire et railler ; tu n'en es pas moins Gitel la paysanne pour cela et la femme de Feivel le paysan ; ce qui équivaut, selon moi, à ceci : « Vous ne savez pas ? Gitel la comtesse est ici. » D'où vient, en effet, qu'on parle d'un comte avec tant de respect ? C'est parce qu'on se dit : « Il a tant et tant de revenus ; il possède prés et champs, vaches et brebis, faisans et lièvres, et ses ancêtres ont possédé les

mêmes biens. » Tiens, Gitel, il me semble que c'est là mon histoire en petit. Mon père, mon grand-père et peut-être aussi leurs aïeux étaient des paysans et tous ont habité cette maison. Pourquoi, je te prie, y sont-ils restés ? pourquoi n'ont-ils pas été s'asseoir dans une boutique pour y servir des clients ? parce que c'eût été contre leur honneur. Et cependant ils n'étaient que les fermiers de cette maison et de ces champs. Et moi qui possède tout cela en toute propriété et qui m'appelle à bon droit Feivel le paysan, je devrais m'inquiéter de savoir si Hannelé Ehrenfeld consentira, oui ou non, à donner sa fille à mon fils ! Si la petite princesse ne me plaisait pas d'une manière aussi extraordinaire, crois-tu donc que j'en ouvrirais seulement la bouche pour causer de la chose avec Hannelé ? J'aimerais mieux me faire couper la main. Mais les choses étant comme elles sont, je crois que ce mariage serait pour Hannelé comme pour nous, un honneur en même temps qu'une bonne fortune. Donc, ma chère Gitel, laissons les choses aller leur train, et à la grâce de Dieu ! Tu connais maintenant mes projets, et fais-moi, je t'en supplie, le plaisir de ne pas m'en détourner. J'ai mûrement réfléchi à tout cela et l'idée d'avoir la petite princesse pour bru me sourit énormément.

Ce long discours fit une telle impression sur l'imagination de la paysanne, qu'elle resta pendant un assez long temps comme muette et uniquement occupée à raisonner ses propres sentiments. Toutes ses pensées étaient en émoi et se croisaient en tous sens. Gitel, d'ordinaire prompte à la réplique, ne pouvait trouver, en ce moment, un seul argument victorieux

à opposer à la harangue de son mari. D'un côté, elle était soutenue par le sentiment de fierté que Feivel venait de faire naître en elle au sujet de leur position sociale ; d'un autre côté, l'espoir que Feivel pourrait mener peut-être ses projets à bonne fin lui causa un plaisir infini.

— Ce serait vraiment trop beau, oui, trop beau, dit-elle toute joyeuse, si je pouvais garder Rosalie avec moi et si Iosef renonçait à se faire soldat.

— Il se fera soldat tout comme je songe, moi, à mon âge, à me faire sergent, observa Rebb Feivel.

— C'est que tu ne le connais pas ; il a une tête à lui, se hâta de répondre la paysanne; et sais-tu d'ailleurs si leur désir à tous les deux est de s'appartenir ? Peut-être ne se plaisent-ils pas !

— Me crois-tu donc aveugle et penses-tu que je ne me sois pas aperçu de ce qui se passe de côté et d'autre ? Je parierais ma tête que notre jeune homme nourrit envers la petite princesse de tout autres sentiments que tu ne crois. Tu ne les as jamais vus ensemble dans les champs ; tu n'as pas pu les observer au moment où ils se parlaient. Mais moi, je les ai vus et je n'ai rien perdu de tout ce que je voyais. Je te le répète, Gitel, il y aura moyen de leur faire entendre raison à tous deux.

En prononçant ces mots, le paysan avait repris son attitude habituelle. Gitel avait beau le prier de lui raconter ce qu'il avait vu, il persista à répondre qu'il n'avait pas le droit de rien révéler à ce sujet. Au fond, c'était le sommeil qui l'empêchait d'en dire davantage.

— Bonne nuit, Gitel, dit-il tout à coup et il éteignit la lumière. M'est avis que tu as vu clair assez

longtemps comme ça; il faut se reposer pour demain.

Lorsque quelques minutes après Gitel lui adressa une nouvelle question, la question resta sans réponse. Il dormait déjà.

Quant à Gitel, elle ne se rendormit plus. Il serait vraiment difficile de décrire ce qui se passait en ce moment dans son âme. Cette perspective que la conversation de son mari venait de lui faire entrevoir d'une manière si imprévue pour elle, s'évanouissait maintenant devant l'impossibilité d'un pareil succès. En cette circonstance Hannelé Ehrenfeld lui apparaissait comme la mère d'une véritable princesse, tandis qu'elle ne voyait en elle-même qu'une pauvre paysanne sans éducation et abandonnée de tout le monde.

XI

SUR LA PLANCHE DU MOULIN

Le dimanche qui succéda à ce samedi si agité s'écoula calme et tranquille, sans que le moindre trouble vînt à se produire dans la maison entre ces quatre personnes qui se trouvaient comme sous les coups d'un sort. Le vieux paysan continuait son train de vie absolument comme si aucun secret n'existait entre lui et sa femme et comme si rien ne s'était passé. Seulement, dans l'après-midi du même

jour, quand Rosalie se trouvait de nouveau debout au milieu de son monde emplumé, il traversa la cour et se plaça à côté d'elle. Il n'était pas précisément venu là dans le seul bût de voir si les poules goûtaient avec plaisir les grains de blé que leur jetait Rosalie. Il ne cherchait qu'un prétexte pour parler à la jeune fille le plus souvent possible; c'était devenu un besoin pour le paysan.

Après avoir regardé longtemps manger les volatiles, il dit soudain en désignant du doigt une poule blanche qui semblait se plaire particulièrement dans le voisinage de Rosalie :

— Ah çà, Rosalie, tu vas perdre sous peu cette poule blanche.

— Comment cela?

— Mardi prochain, le petit Rebb Wolf, le sacrificateur[1], viendra à la ferme; il s'emparera de la poule blanche et la....

— Je ne le permettrai pas, Rebb Feivel, répondit-elle avec vivacité.

— Pourquoi?

— Cette poule est ma poule favorite et c'est moi qui l'ai élevée.

— Petite folle, répondit le paysan en riant, crois-tu donc que je souffrirais qu'on t'enlève n'importe quel objet qui peut t'être cher? Je ne m'oppose pas, quant à moi, à ce que la poule blanche vive cent ans comme mon arrière-grand'mère, qui est morte âgée de cent dix ans.

1. Dans le rite juif, c'est le *hasen* (sacrificateur) qui tue les volailles comme les quadrupèdes, en leur coupant, selon le rite, les vaisseaux et la trachée-artère.

(*Note du traducteur*).

En ce même jour, Gitel en agit d'une tout autre façon avec Rosalie Elle l'évitait de son mieux et elle, la femme à la conscience si pure, baissait les yeux chaque fois qu'elle se rencontrait avec la jeune fille.

Une pensée singulière s'était fait jour en elle, et cette pensée vint l'assaillir de grand matin. « Le jour où Hannelé Ehrenfeld, se dit-elle, aura connaissance de tout cela, comment l'aborderai-je ? n'aurai-je pas l'air d'une voleuse à ses yeux ? Hannelé me confie sa fille sans penser à mal ; et quand vient le moment de la lui rendre, je veux la garder par la seule raison qu'elle me plaît. Qu'aurai-je à lui répondre lorsqu'elle me dira que j'ai eu une arrière-pensée en me chargeant de sa fille, que je ne l'ai accueillie chez moi que parce que j'ai un fils en âge de se marier, et que la dot de Rosalie me séduit ? »

Depuis qu'elle avait été mise au courant des vues de son mari, elle se regardait comme sa complice et elle se trouvait coupable d'avoir participé à une sorte de piége, non-seulement contre la *petite princesse* mais contre son propre fils. De quel front se présenterait-elle devant ce dernier quand serait venu le moment décisif?

Fort heureusement, Iosef avait été envoyé, ce jour-là, par son père dans un village voisin où il y avait une génisse à vendre.

Il ne revint que tard et sans avoir conclu. « Il n'y avait pas eu moyen de faire affaire, » dit-il brièvement et avec humeur. Sur cela, il souhaita le bonsoir à tout le monde et alla se coucher. Il avait besoin de se reposer pour être prêt à aller le lendemain au marché hebdomadaire, ajouta-t-il en manière d'excuse.

Dès la pointe du jour, Iosef se mit en devoir de conduire une voiture chargée de blé nouveau au marché. La nuit luttait encore avec le jour qui s'éveillait et le crépuscule planait encore sur le village. Déjà un des valets de ferme avait ouvert la porte cochère et Iosef était sur le point de s'élancer sur la voiture, lorsqu'il entendit derrière lui une délicate voix de femme. Cette voix sortait de la chambre de Rosalie qui donnait sur la cour. Il jeta un coup d'œil sur la fenêtre et il aperçut la petite princesse déjà tout habillée.

— Bonjour, Iosef, lui cria-t-elle.

— Comment une princesse peut-elle se lever sitôt? ne put s'empêcher de lui répondre Iosef sur un ton plaisant; et il s'élança sur la voiture.

— Il y a longtemps que je ne suis plus une princesse, dit Rose; et il était fort heureux pour elle qu'on en fût encore au crépuscule; car elle rougit en prononçant ces mots.

— Mais pourquoi donc vous êtes-vous levée de si bonne heure, mademoiselle Rosalie? répliqua Iosef sans regarder du côté de la fenêtre.

— Je n'ai pas pu dormir, dit Rose.

Disons en passant que Iosef en parlant à Rosa Ehrenfeld ne l'appelait jamais autrement que *mademoiselle*.

— Et pourquoi pas? demanda Iosef sans autre détour.

— C'est que toute la nuit durant la vache noire, au front taché de blanc, a beuglé dans l'écurie d'une façon si lamentable que je n'ai pu fermer l'œil. Qu'a-t-elle donc? est-elle malade?

— Non. Mais vendredi dernier le boucher est

venu à l'écurie pour voir son veau ; et c'est là ce qui la tourmente ; elle craint peut-être de se le voir enlever. Depuis ce jour, elle est tout agitée.

— Croyez-vous vraiment qu'il en soit ainsi ?

— Une bête de ce genre-là, toute différence gardée, souffre tout comme les hommes, dit Iosef. Seulement la bête ne peut exprimer sa douleur que sur un seul ton, tandis que les hommes peuvent manifester leurs tourments de différentes manières. La vache sait très-bien que le boucher reviendra une seconde fois, qu'il mettra une corde au cou de son petit et l'emmènera loin de la mère au milieu des aboiements de son chien. Voilà pourquoi elle est si triste.

— Je vous remercie, Iosef, dit la jeune fille après quelques instants de silence.

— De quoi? fit Iosef en jetant un regard étonné du côté de la fenêtre.

— De m'avoir appris là une très-belle chose, répliqua promptement Rosalie.

— Je ne me pique pas de rien enseigner aux autres, dit l'ancien soldat avec quelque peu de rudesse.

— A savoir que les bêtes, elles aussi, ont conscience des chagrins qu'on leur cause. Quelle douleur ne doit pas éprouver à plus forte raison un être humain, une mère, par exemple, lorsqu'on lui enlève son enfant ?

— Qui donc voudrait enlever un enfant à sa mère ?

— Ne peut-il pas se faire que l'enfant s'en aille spontanément, contrairement à la volonté de sa mère, répliqua Rosalie sur un ton accentué.

— Adieu, mademoiselle Rosalie, dit Iosef en saisissant les guides. Je cours risque d'arriver trop tard au marché. Adieu !

Rosalie oublia de répondre à cet adieu.

Iosef se tourna encore une fois du côté de la fenêtre, tout en retenant d'une main ferme les chevaux qui s'impatientaient.

— J'oubliais, dit-il; si je rencontre au marché des habitants de votre ville et qu'ils me demandent de vos nouvelles, que faut-il leur répondre ?

La réponse de Rosalie se fit attendre pendant quelques minutes ; puis elle répliqua avec promptitude :

— Dites-leur que je me porte bien et que je reviendrai bientôt.

— C'est bien, dit Iosef. Grâce aux piaffements de ses chevaux, on ne put entendre ce qu'il y avait de mal assuré dans sa voix. Sur cela, il adressa à ses bêtes l'appellation accoutumée. Elles donnèrent un coup de collier vigoureux et il avait franchi la porte cochère avant que Rosalie eût pu trouver une nouvelle réponse.

C'est une bien belle chose qu'une forêt au magnifique feuillage où l'on entre après une longue maladie. Tout nous y plaît, jusqu'au moindre ver grimpant gaiement sur quelque tronc d'arbre. Non moins beau est en général le réveil de tout ce qui a vie dans le domaine de la nature; mais ce qui est bien plus beau encore que tout cela, c'est le cœur d'une jeune fille flottant entre la passion et la timidité, prête à commander à ses lèvres de parler et qui pourtant n'ose les forcer à s'ouvrir. Avec quel charmant mystère un tel cœur se révèle ! Une forêt ne passe que lentement des premiers boutons à une

complète magnificence de feuillage. Il y souffle maint terrible ouragan qui ne demanderait pas mieux que de refouler le printemps naissant sous les liens d'un hiver à peine disparu ; et plus d'un rameau qui avait déjà ouvert les yeux à la lumière est obligé de les refermer. Dans un aimable cœur de jeune fille, au contraire, se trouvent confondus à la fois et le bouton et la fleur et le fruit ; et une fois qu'il a parlé, aucune force de la terre ne pourrait le réduire à garder le silence.

Qui donc pourra s'étonner maintenant de voir Rosa Ehrenfeld sortir de la maison assez tard dans la soirée et descendre la rue du village du côté de la route que doit prendre Iosef en revenant du marché?

La nuit était chaude et la lune brillait dans tout son éclat quand Rosalie arriva près de la planche conduisant de l'autre côté du ruisseau qui faisait aller le moulin. Que les choses avaient changé depuis le jour où, sur cette même planche, elle rencontra Iosef pour la première fois! Alors elle avait eu peur et, dans sa mutinerie enfantine, elle s'était élancée hors de la voiture et avait signalé sa première entrée dans la maison par une conduite ridicule. Rien qu'en s'en souvenant, elle sentit la honte lui brûler les joues. N'y avait-il pas à cela encore d'autres motifs? Oui, sans doute; d'autres images, d'autres souvenirs encore lui traversaient l'âme. Qui pourrait lire ce qui se trouvait gravé là?

La plupart des paysans qui, comme Iosef, s'étaient rendus au marché, en étaient déjà peu à peu revenus. La route était redevenue vide et silencieuse; elle était recouverte de sa couleur ordinaire d'été,

Digitized by Google

c'est-à-dire qu'il y brillait au loin une blanche poussière. Sur cette blanche surface on vit se dessiner lentement un point noir qui prenait des proportions de plus en plus grandes jusqu'à ce qu'il eut pris la forme d'une voiture attelée de deux chevaux. La voiture approchait toujours. Rosalie se cramponnait à la balustrade de la planche; elle croyait avoir reconnu l'attelage de Iosef.

En ce moment même, le meunier venait d'enrayer la plus grande roue; on n'entendait plus le moindre bruit et la masse d'eau s'écoulait tranquille. Cette circonstance augmenta davantage encore le silence qui régnait tout alentour; et maintenant seulement on pouvait clairement distinguer le roulement de la voiture qui s'approchait lentement. Elle n'avait plus qu'à tourner le moulin et aussitôt après, elle allait devenir visible.... Elle venait de s'arrêter devant la planche.

— Mon Dieu! cria une voix du haut de la voiture, n'est-ce pas là mademoiselle Rosalie?

C'était Iosef qui venait de reconnaître la jeune fille à la clarté de la lune.

— Oui, c'est moi, dit Rosalie; et elle quitta la balustrade.

D'une main vigoureuse Iosef arrêta les chevaux et sauta à bas de la voiture.

Il rencontra Rosalie au milieu même de la planche.

Il recula néanmoins de surprise et il sembla à peine en croire ses yeux quand il reconnut Rosalie.

— Au nom du ciel! s'écria-t-il, comment se fait-il que vous soyez ici, la nuit, mademoiselle Rosalie?

— Je n'ai pas peur.

— Mais en pleine nuit!

— J'attendais quelqu'un qui devait passer par ici.

— Et qui donc?

— Il est déjà arrivé.

— Au nom du ciel! s'écria Iosef d'un ton qui sortait du fond de sa poitrine, c'est donc moi que vous attendiez?

Rosalie se retourna tout à coup, se cachant les yeux des deux mains.

— J'ai voulu vous demander, chuchota-t-elle à moitié honteuse, s'il est vrai que vous voulez retourner au régiment pour rejoindre votre sergent, et s'il est vrai aussi que c'est à cause de moi que vous voulez quitter la maison de vos parents? et puis aussi... s'il n'y aurait aucun moyen de vous faire renoncer à votre projet?

— Qui donc vous a dit cela? s'écria le jeune soldat avec passion.

— Quelqu'un qui vous aime bien, votre mère, dit la jeune fille.

— En ce cas, dit Iosef, c'est vrai, car ma mère ne ment jamais.

— Il est donc vrai que c'est à cause de moi que vous voulez abandonner la maison paternelle?... dites, est-ce bien à cause de moi?

Iosef ne répondit rien à cette question.

Rosalie se retourna alors peu à peu jusqu'à ce qu'elle se trouva de nouveau placée en face de lui.

— En ce cas, il ne me reste pas autre chose à faire que de m'en aller aussi, dit-elle.

— Vous en aller! où?

— A la maison, chez ma mère.

— Dieu du ciel! s'écria Iosef avec impétuosité,

pourquoi faut-il que vous vous appeliez Ehrenfeld ?

— Comment dois-je donc m'appeler ?

— Que sais-je ! mais ce nom me fait l'effet d'un large fossé. A moins d'avoirs les ailes d'une hirondelle, il est impossible de le franchir.

Il se fit un silence de quelques minutes dans ces deux jeunes cœurs. Ce fut encore Rosalie qui reprit la première la parole :

— Est-ce donc ma faute, si je m'appelle ainsi ?

— Le nom à lui seul n'est rien, répondit Iosef avec un peu plus de calme ; mais ce nom contient trop de choses ; voilà pourquoi j'ai voulu m'écarter de votre chemin.

Ces paroles de Iosef firent naître sur la figure de Rosalie je ne sais quoi de singulièrement fripon.

— Mon nom est parfait, dit-elle ; c'est celui que portait feu mon père ; et ni ma mère ni moi nous n'en avons honte. Mais vous autres, vous m'avez donné un sobriquet ; je suis une princesse pour vous et vous vous êtes mis en tête que j'en suis une réellement. Quant à moi... je ne veux pas être une princesse.

— Au nom du ciel ! Rosalie, s'écria Iosef, cela est-il possible? Mais les étoiles tomberaient plutôt du ciel.

— Les étoiles ne peuvent pas tomber sur la terre, dit Rosalie avec malice ; car Dieu les a mises dans le ciel pour qu'elles y restent. Mais que de princesse on devienne paysanne... ceci ne s'est pas seulement vu dans l'histoire de votre père et qu'il tient de sa grand'mère... mais cela peut très-bien arriver dans le cours ordinaire de la vie.

— Ai-je bien compris, Rosalie ? se récria Iosef

inondé de joie et dont les yeux voyaient clair maintenant.

— Iosef!

Un cri de joie retentit dans l'air; et ce cri de joie dominait le bruit même de la roue du moulin qui venait d'être remis en mouvement. Faut-il s'en étonner? Le conte relatif à la princesse n'était-il pas devenu une charmante réalité? La nuit si discrète en sut bien plus long encore au sujet de ces deux cœurs qui s'étaient rencontrés sur le chemin si glissant de la vie pour ne plus jamais se perdre.

XII

RETOUR A LA MAISON

Tout près du moulin se trouvait un tilleul surmonté d'un crucifix. C'est de ce côté que tous deux, bras dessus, bras dessous, se dirigèrent instinctivement. Ils avaient eu comme le pressentiment que ce large toit de feuillage était plus favorable pour abriter une conversation que cette planche découverte sous laquelle le ruisseau du moulin, encore agité par la roue, venait se briser et se dissiper bruyamment en une humide poussière.

Il y a une chose qui me frappe, ma chère Rosalie, dit tout d'abord Iosef avec une émotion mal dissimulée.

— Quoi donc? demanda Rosalie.

Digitized by Google

— Le jour où tu vins dans notre village, ce fut précisément là-bas, sur cette planche, que je te rencontrai pour la première fois; car j'étais allé au-devant de toi ; aujourd'hui c'est toi qui es venue à ma rencontre et cela, à la même place.

— Ce jour-là, je m'étais précipitée à bas de la voiture de ton père pour courir à pied une bonne partie de la route, jusqu'au moment où je te trouvai devant moi, dit Rosalie en riant. Aujourd'hui c'était à ton tour à descendre de la voiture et à venir au-devant de moi. N'est-ce pas là quelque chose de plus frappant encore ?

— Mais alors, dit Iosef sur le même ton, tu étais une petite princesse, tandis qu'à l'heure qu'il est....

— Eh bien quoi ?

— Tu es la plus jolie et la plus parfaite paysanne qu'on ait jamais vue.

— Tais-toi, tais-toi ; j'en suis encore toute honteuse quand je pense à l'époque où je suis arrivée chez vous.

— Tu n'as pas besoin d'en être honteuse, répondit Iosef, — et ses paroles étaient sincères ; — et, d'ailleurs, dès cette époque-là, tu as fait voir que tu n'étais pas une véritable petite princesse.

— Comment cela ?

— N'avais-tu pas fait toute une demie lieue à pied? Une véritable princesse fait-elle cela ? »

Rosalie riait d'un air fripon.

— Autre chose encore, dit Iosef; crois-tu donc que tu nous aurais tant plu à tous et particulièrement à moi, si tu nous étais apparue d'une façon moins distinguée et moins aimable ?

— Ne cherche pas à m'en faire accroire à ce sujet, dit Rosalie, qui était redevenue soudain sérieuse; ne le cherche pas ; maintenant seulement je vois combien j'eus tort alors. Il a fallu que Dieu m'aimât bien pour m'avoir envoyée dans une maison comme la vôtre. Bien des gens à votre place m'auraient ou flattée et ménagée ou bien se seraient moqués de moi. Et de cette façon-là on m'eût rendue plus mauvaise encore que je n'étais. Sais-tu, après tout, ce qui a contribué à me gâter de la sorte? le voici : Mon pauvre père avait toujours été malade ; et ma mère n'avait presque pas eu le temps de s'occuper de moi. J'étais donc abandonnée à moi-même; je pouvais étudier ou ne pas étudier, tricoter et coudre ou bien ne rien faire; j'étais libre d'agir selon ma volonté et à ma fantaisie. J'avais un maître du nom de Julius Arnsteiner. Eh bien! vous ne savez pas ce qu'il me répétait sans cesse, s'il m'arrivait de faire une faute de grammaire ou de dictée? « Voulez-vous donc devenir un jour une paysanne, me disait-il alors, capable seulement de manger des pommes de terre et de savoir combien une vache peut rendre de baquets de lait ?

— Celui-là était ton maître? interrompit Iosef avec colère. Un beau maître, ma foi! L'autorité devrait défendre à cet homme-là de dire de pareilles choses à ses élèves. Comment voulez-vous qu'après cela les gens cherchent à acquérir quelque lopin de terre lorsqu'un instituteur se permet de leur faire de tels mensonges; car passe encore si c'était vrai! Regarde voir un peu ma mère; est-ce là, je te prie, une de ces paysannes comme les définit M. Julius Arnsteiner?

— C'est précisément ta mère, interrompit la jeune fille, qui m'a mise sur le vrai chemin ; et si je devais mourir, aujourd'hui encore ma dernière pensée serait celle-ci, à savoir que c'est ta mère qui m'a changée à mon avantage.

— Ma mère, en effet, mérite qu'on fasse son éloge, dit Iosef.

— Mais comment aurais-je pu changer chez moi ? continua la jeune fille qui ne voulait pas laisser ignorer à Iosef le moindre pli de son âme. Toute l'année je n'entendais que compter de l'argent et toute l'année aussi je n'entendais parler que de débiteurs insolvables ; ajoutons à cela que mon instituteur ne négligeait jamais de me faire remarquer qu'on n'apprenait à parler correctement, à écrire sous la dictée et à calculer, que pour ne pas devenir une paysanne. Comment, avec un tel système d'éducation, pouvais-je différer de milliers d'autres jeunes filles qui préfèrent suivre leur mari dans la misère que de le suivre à la campagne?

— Oh, les instituteurs ! les instituteurs ! dit Iosef en grinçant des dents. Que ne conduisent-ils plutôt chaque jour de printemps les enfants au milieu de la verdure des champs pour leur montrer comment pousse le grain, comment il se développe et comment enfin, l'été venu, il se change en pain qu'ils consomment ? Serait-ce donc là une chose si difficile? J'aurais bien vite, moi, fait revenir les habitants du Ghetto de leur haine contre les paysans, je vous en réponds !

— Et comment t'y prendrais-tu donc? dit Rosalie en riant.

— Je les forcerais tous, sans exception, à acheter

des champs, exclama-t-il sur un ton qui trahissait le caporal en congé.

— Ces choses-là ne se laissent pas forcer, interrompit Rosalie ; j'en suis un exemple.

— Chez toi ce n'était pas la même chose du tout ; tu étais malade.

— Malade ! Je ne sais vraiment pas s'il fallait donner le nom de maladie à mon état d'alors. Mais n'est-ce pas une chose prodigieuse que, bien que je ne fusse pas malade, le médecin ait eu néanmoins raison de m'envoyer au village ? Je lui ai résisté assez longtemps ; mais il a tenu bon. Au reste, veux-tu que je te dise quelque chose, Iosef? Je n'aurais déjà pas été si fâchée de m'en aller, si le jour même où je faisais ma malle je n'eusse reçu la visite de M. Julius Arnsteiner, mon maître. « Vous avez bien emballé tous les livres que je vous ai fait étudier ? me demanda-t-il. — Tous, monsieur l'instituteur, lui répondis-je, tous, à l'exception de celui qui traite de la règle des participes. — C'est précisément votre grammaire qu'il faut emporter avec vous, me dit-il ; et il faut la relire souvent ; car autrement comment distinguerez-vous, au village, la belle langue allemande du jargon des paysans ? » J'emballai donc aussi ma grammaire comme beaucoup d'autres livres dont le nombre pourtant ne parut pas suffisant encore à M. Julius Arnsteiner. Il avait demandé que je n'emportasse presque pas autre chose que des livres et du papier. Mais qu'il y a d'heureux hasards dans ce monde ! Au même instant survint le docteur Prager ; il voit les livres et se met à rire aux éclats. « A quoi bon tous ces livres ? — Je vais les emporter au village, docteur, lui répondis-

je. Le docteur jeta un regard très-sérieux sur moi d'abord et ensuite sur M. Arnsteiner; puis il ajouta d'un ton solennel : « Rose, si vous ne voulez aller au village que pour y lire, ça n'est pas la peine; il ne faut pas que vous emportiez un seul volume. » Le docteur nous imposait beaucoup à tous les deux; M. Arnsteiner le craignait encore plus que moi et nous nous gardâmes bien de lui désobéir. Mais une fois le docteur parti, je me hasardai néanmoins, rien que pour le braver et pour en agir à ma volonté, de cacher au fond de mon coffre un roman que M. Arnsteiner m'avait prêté. C'était précisément le livre que je mis à lire la première nuit de mon installation chez vous...; et je le lisais aussi il faut le dire dans l'intention de vous braver et d'en agir à ma volonté; car je voulais vous montrer que moi j'étais en état de lire et de comprendre des livres mais pas vous. C'est ce livre à la main que je voulais me défendre contre vous et vous tenir à distance. Mais sais-tu ce qui arriva? Ta mère survint alors et me l'arracha de force.

— J'ignorais cela complétement, répondit Iosef tout étonné.

— Ta mère n'a pas voulu me faire honte, dit Rosalie; car autrement elle eût été obligée de te raconter le ridicule et l'impertinence de ma conduite d'alors. D'abord je me mis à pleurer et à me lamenter et je me sentis si malheureuse que j'aurais voulu mourir! Une fois déjà j'avais ouvert la fenêtre pour me sauver au milieu de la nuit. Mais au moment où j'allais sortir par la fenêtre, j'entendis remuer et souffler au dehors un gros chien qui me fit reculer bien vite. Chose singulière! à partir de ce

moment, je devins plus calme ; je ne pleurai plus ; je commençai à réfléchir. Bref, dans cette nuit-là, j'avais vieilli de plusieurs années. Jusque-là, je n'avais été que l'écolière de M. Julius Arnsteiner ; à partir d'alors, il me semblait que je venais de lui échapper. Ta mère me dit : « Quoi ? la santé ou la maladie d'un homme pourrait dépendre d'un livre ? » Et vois-tu, Iosef, je crois que ce sont précisément ces paroles qui m'ont rendu la santé. Le lendemain, quand je reparus sous les yeux de ta mère, je n'étais plus la même. De cette époque date pour moi une existence nouvelle.

— Il y eut une existence nouvelle pour nous tous, pour toi, pour moi, pour mon père comme pour ma mère, reprit Iosef plein de joie. Ma petite princesse fera la plus jolie paysanne du monde.

Rosalie lui fit du doigt une menace pleine de friponnerie.

Te voici maintenant au septième ciel, fit-elle ; et dire qu'avant-hier samedi, l'envie t'a pris de tâter de nouveau du pain de munition et de te soumettre à la sagesse de ton sergent !

— Je vais t'expliquer tout cela, ajouta aussitôt Iosef. Je ne puis pas m'exprimer aussi gentiment que toi ; car je n'ai pas eu de Julius Arnsteiner pour maître. Écoute bien, Rosalie : j'ai en moi deux sortes d'orgueil : d'abord, je suis fier d'avoir servi dans les armées impériales où j'ai atteint le grade de caporal ; puis je suis fier d'être le fils d'un paysan. Me dénier ces deux points-là ou me railler à leur sujet, c'est s'exposer à toute ma fureur. Je n'ai pas appris grand'chose et j'ai cessé toute étude dès ma treizième année. Jusqu'à cet âge-là, je recevais deux ou

trois fois par semaine les leçons d'un maître qui se trouvait engagé chez le Randar[1] d'un village voisin. A l'âge de dix-sept ans, je suis entré dans la vie militaire et j'ai fait mon temps jusqu'à la dernière minute. Une fois que j'eus obtenu mon congé, je le mis dans ma poche et m'en retournai au village. Tu ne saurais t'imaginer combien j'avais le cœur gros en rentrant dans la ferme. Il faut que je te dise que pendant le temps que j'étais caporal, avait paru la loi qui nous permet d'acquérir des terres. Par conséquent, mon père acheta pour lui tous les champs dont il n'avait été jusqu'alors que le fermier. Deux jours ne s'étaient pas écoulés depuis mon retour, que déjà il me conduisit aux champs en me disant: « Vois-tu bien, tout cela nous appartient maintenant; il faut maintenant aussi faire prospérer les champs de manière à en réjouir Dieu et les hommes; c'est à partir d'à présent seulement que nous sommes paysans. » En entendant ces mots, je pensai pousser de vrais cris de douleur ; c'est alors surtout que je déplorai la perte de mes deux doigts. Comment ferai-je désormais, me demandai-je, pour toucher une charrue ou charger un sac de blé? Comment, par conséquent, me faire paysan? C'était un jour de sabbat. On avait déjà promené la charrue sur tous les champs voisins. L'idée me vint d'essayer si je pouvais encore conduire la charrue; et d'un bond je me lançai dans un champ fraîchement labouré où se trouvait juste une charrue attelée de deux chevaux. Allez! dis-je, aux chevaux, et de la main même où me manquaient deux doigts je sortis la charrue du sillon, la tournant et la retournant comme une

1. Voir pour le sens de ce mot la note de la page 146.

plume : « Iosef ! s'écria mon père, que fais-tu là, un jour de sabbat ! — Ne t'en inquiète pas, mon père, lui répondis-je ivre de joie, ne t'en inquiète pas, Dieu ne m'en voudra pas. » Et comme un enfant qui ne se lasse pas de manier et de regarder un joujou en tous les sens, je me mis de même à mener ma charrue en long et en large ; et les mottes à la couleur noirâtre semblaient toutes prendre la parole et me dire : « Enfoncez davantage encore, la terre aime cela ! » Et je ne sentis plus la moindre douleur à la main.

— Dieu en soit loué ! s'écria Rosalie avec un profond soupir ; et elle mit la main de Iosef dans la sienne.

— Je vais avoir fini, continua-t-il. A partir de ce moment, je travaillai comme un valet qui eût été attaché au service de mon père ; que dis-je ? je travaillai encore plus qu'un valet. Est-ce que les champs et les prés ne m'appartiennent pas à moi aussi ? Je conçus alors un amour extrême pour chaque brin d'herbe et pour chaque coin de la ferme ; et j'eusse volontiers perdu encore un doigt, rien que pour avoir le plaisir de châtier quiconque se serait permis de toucher à tout cela. Ce fut à cette époque, Rosalie, que tu arrivas à la maison.

— Arrête-toi là, dit la jeune fille, car je n'ai pas à gagner au récit que tu pourrais faire de ces temps où je te suis apparue comme une princesse. Je comprends maintenant ce que tu as dû éprouver en voyant s'installer à la ferme une étrangère de mon espèce.

— Je ne te le cacherai pas, mon impression fut pénible. Dès que j'eus pris connaissance de ta lettre, je

me pris à te haïr furieusement; et avant même que tu arrivasses. Mais je t'eus à peine aperçue là-bas sur la planche, que tout cela s'évanouit comme un souffle. Si cependant tu eusses continué à rester ce que tu étais, c'est-à-dire quelque peu gâtée et, pour le dire en un mot, une sorte de princesse, tu me serais peut-être devenue indifférente. Mais, grâce au ciel, tu es devenue tout autre et tu as montré de l'adresse et de l'aptitude en tout et pour tout. Te voir chaque jour dans tout ton charme, dans toute ta beauté, t'accompagner aux champs et dans les prés, être assis à côté de toi, t'expliquer, çà et là, la nature de tel ou tel arbre, le nom de tel ou tel oiseau voltigeant au loin....

— Tu étais un bon maître pour moi, interrompit Rosalie.

— Et cependant être forcé de se demander chaque jour et à chaque heure si ça fera une vraie et bonne paysanne? si elle ne jouait pas la comédie? si elle prenait tout cela au sérieux? vois-tu, Rosalie, c'est là ce qui faisait mon désespoir dès le premier moment, c'est là aussi ce qui a failli me faire retourner au régiment. Je ne savais pas si en tout cela tu étais sincère ou non, si tu ne te moquais pas de nous en secret, si nous ne te servions pas d'amusement, ou si réellement tu avais cessé d'être la petite princesse d'auparavant?

Les yeux de Rosalie se remplirent de larmes.

— C'est égal, Iosef, dit-elle, et il y avait dans sa voix comme un éclat de colère comprimée, tu n'as jamais été pour moi ce que j'ai été pour toi dès le le premier moment. Oser penser que j'étais pétrie de fausseté et de mensonge!

— Ne t'offense pas de ce que je viens de te dire, supplia Iosef; n'est-ce pas pour que nous nous parlions à cœur ouvert que Dieu nous a fait nous rencontrer ici? Personnellement, je ne te croyais pas fausse, mais je me disais souvent : une personne qui a lu et appris tant de choses ne devrait-elle pas savoir, après toutes ces études, comment on doit se comporter dans une maison étrangère et avec des étrangers? Je ne sais pas parler, moi, comme un livre, mais je me demandais toujours si c'était la véritable Rosalie qui en avait agi de la sorte ou bien cette autre Rosalie qui croyait en savoir plus long que nous tous, la Princesse en un mot?

Soudain Rosalie se tourna de côté de Iosef et moitié en pleurant, moitié en riant :

— Crois-moi sur parole, lui dit-elle, fais comme j'ai fait : n'ai-je pas aussi dès le premier instant reconnu Iosef en toi?

Rosalie! enfant au cœur d'or, fit-il en poussant un cri de joie; et il souleva la jeune fille comme une plume et la tint suspendue en l'air pendant quelques instants.

Rosalie donna la première le signal du départ; car la bonne Gitel, ignorant de quel côté elle s'était dirigée, devait être sans aucun doute dans une grande inquiétude. Ils s'acheminèrent par conséquent vers la planche du moulin près de laquelle les chevaux attendaient sans avoir donné le moindre signe d'impatience.

— Et maintenant, tu vas rentrer avec moi, dit Iosef ivre de joie; essaye voir maintenant, si tu l'oses, de m'échapper comme tu as échappé à mon père.

— Je vais voir d'abord sur quoi tu vas me

faire asseoir, répondit Rosalie sur le même ton.

Mais soudain Iosef s'écria :

— J'aurais presque oublié de te remettre ce dont on m'a chargé pour toi !

— Est-ce quelque chose de beau ?

— Un habitant du Ghetto que j'ai rencontré sur le marché hebdomadaire m'a remis un paquet ; et cet homme m'a prié de te dire que le paquet t'était envoyé par ton maître Arnsteiner.

— Qu'est-ce qu'il peut m'envoyer là ?

Iosef s'approcha de la voiture où il prit un petit paquet soigneusement enveloppé dans un papier blanc et pourvu de quantité de cachets imprimés sur cire rouge.

« A mademoiselle, mademoiselle Rosa Ehrenfeld, présentement au village de M.... » telle était la teneur de l'adresse écrite en superbes caractères latins et que Iosef se mit à lire en riant aux éclats.

Voyons un peu ce que M. Arnsteiner m'envoie là, fit Rosalie; et d'un seul mouvement elle débarrassa le paquet de tous ses cachets.

— Des livres! s'écrièrent-ils tous les deux à la fois.

— Et de plus, voici une lettre pour toi, dit Iosef en relevant de terre un papier qui y était tombé au moment où ce paquet avait été violemment ouvert; et il la remit à Rosalie.

— Faut-il la lire tout de suite? demanda Rosalie.

— Oui, je t'en prie, répondit Iosef; je suis curieux de savoir ce que peut t'écrire un M. Arnsteiner.

Rosalie déplia la lettre et se mit à lire ce qui suit à la clarté de la lune qui en ce moment inondait de sa lumière tous les objets d'alentour :

« Chère et honorée mademoiselle Rose

« Votre très-honorable mère m'a fait récemment part *in petto* que vous manifestiez pour ainsi dire l'intention formelle de négliger complétement pendant votre séjour au village où vous vous êtes retirée pour cause de santé, de négliger, dis-je, toutes les études que vous aviez faites jusqu'ici et dans lesquelles vous aviez déployé tant d'aptitude et de talent. Cette communication est devenue pour moi comme un fantôme qui ne me quitte plus un instant. Il vient me troubler, le jour comme la nuit, pendant que je suis occupé à donner mes leçons. Je ne puis pas tailler une plume à une de mes élèves (je persiste à dire que l'invention des plumes de fer a tué la belle écriture et c'est une des raisons pour lesquelles on pourrait justement appeler notre siècle un siècle de fer) sans que je me dise : « Quel air doit avoir à l'heure qu'il est l'écriture de Rosa Ehrenfeld? » D'autres fois, quand je suis en train d'expliquer à une écolière une des plus difficiles règles de proportion (laquelle règle, après tout, peut être considérée à juste titre comme un produit de la règle d'or encore appelée règle de trois par les Italiens), en ce moment même, mon cœur se fend souvent à cette seule idée qu'au même instant peut-être Rosa Ehrenfeld est en train de regarder charger un sac de pommes de terre, tandis qu'elle ignore comment on peut, sans recourir aux fractions, mener à bonne fin une règle d'intérêts ou de société. Mais c'est surtout quand j'arrive avec mes élèves à la si difficile règle des participes à laquelle

j'ai toujours tenu comme à la prunelle de mes yeux (je ne m'en cache pas, car cette règle méritait bien un tel amour), c'est alors que je serais tenté de verser des larmes de sang en pensant (combien je remercierais la déesse Espérance si je me trompais!) qu'au même moment Rosa Ehrenfeld est peut-être rivée à quelque baratte, tandis que ma jeune élève de treize ans, Sidonia Winterfeld, est occupée à résoudre les plus belles règles de participes. Quant à la grammaire française je ne veux pas même en parler, cela me fendrait le cœur. Lorsque tout récemment je commençais à étudier avec la fille aînée de Koppel Brandeïs le *Télémaque*, lequel, il vous en souvient *peut-être* encore (si je faisais imprimer cette lettre, je prierais le compositeur de souligner ce mot), commence en ces termes : « Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse, » je me mis à exclamer soudain : « Malheureux Arnsteiner! toi aussi tu ne peux te consoler du départ de Rosa Ehrenfeld. » Notez qu'Ulysse a obéi, après tout, à la voix d'une déesse qui lui reprochait sa honteuse oisiveté, tandis que vous, vous êtes exilée tout simplement d'après l'ordre d'un médecin, absolument comme s'il n'y avait pas de Julius Arnsteiner en ce monde! Vous savez que j'ai été toujours plein de respect pour le docteur; mais depuis qu'il a commis cette belle action, j'ai commencé à rabattre pas mal de mon admiration pour lui (car il est vraiment le seul homme de tout le Ghetto avec qui on puisse parler autre chose que laine et peau de lapin); et j'ai cessé depuis de voir en lui un homme extraordinaire. Nonobstant, et à cause de cela peut-être, très-chère et honorée mademoiselle Rose, je me suis

permis, moi Julius Arnsteiner, de traiter quelque peu sans façon les ordres du docteur que je suis prêt à regarder comme un oracle sous le rapport médical, mais non sous le rapport pédagogique. Par conséquent, j'ai pris la liberté de vous envoyer ci-joint deux livres de la plus haute importance : le premier est une grammaire allemande où j'ai marqué d'un signe particulier le chapitre qui traite de la règle des participes; l'autre est un exemplaire du *Télémaque*. Le susdit chapitre du premier de ces ouvrages est assurément le meilleur préservatif contre toutes les tentations de la vie de village (car on peut dire qu'il y a entre un homme instruit et un ignorant cette différence que le premier emploie la construction des participes et que l'autre n'emploie que les temps dits temps simples); et le second de ces livres offre, outre le sujet même qui est fort intéressant, un excellent exercice pour les *verbes réguliers* et *irréguliers*. Chère et très-honorée mademoiselle Rose, Schiller a dit dans une de ses ballades, *le Plongeur* :

« C'était le seul cœur sensible au milieu de tous ces masques. »

Ai-je besoin de m'expliquer davantage? Faut-il dire à quelle situation s'appliquent ces vers divins? Non, non! Si vous voulez me faire le plaisir de lire et de relire souvent les deux volumes ci-joints, ces vers, vous le verrez, au milieu des individus où les ordres du docteur vous ont reléguée, deviendront une vérité dans votre personne. Sinon, c'est Julius Arnsteiner qui le dit, vous méritez de devenir une paysanne.

Digitized by Google

« Votre ancien instituteur privé de son élève et par cela même digne de compassion,

» JULIUS ARNSTEINER.

« *Post-scriptum.* — Je tiens constamment la main à ce que mes élèves fassent le moins d'usage possible de ce genre d'appendice aux lettres dont l'habitude est si commune chez les personnes du sexe et pourtant je suis obligé cette fois d'y recourir moi-même. C'est pour vous dire encore que j'aurais voulu vous envoyer un troisième livre que l'on ne peut, à la vérité, apprécier et étudier avec friut qu'au village même : je veux parler des immortelles idylles de Gessner. Mais, à mon grand chagrin, le petit garçon de ma propriétaire a arraché récemment une vingtaine de pages de ce précieux volume pour les donner à sa mère qui avait tout juste besoin de papier pour allumer son four ; car elle était occupée (et non : elle fut occupée) à faire cuire son *barchès* (pain blanc du sabbat). Autre chose : pourquoi, dans votre lettre à votre très-honorée mère écrivez-vous toujours Iosef et non Josèphe? Est-ce là le fruit de l'orthographe que je vous ai enseignée?

« LE SUSDIT. »

Une pause de plusieurs minutes régna entre Iosef et Rosalie après qu'elle eut achevé la lecture de cette longue épître où son ancien maître venait de donner carrière à ses plaintes. Ils se regardèrent réciproquement ; car chacun d'eux en avait ressenti une impression différente. Puis tout à coup Rosalie partit d'un éclat de rire inextinguible et se mit à

sautiller, au grand étonnement de Iosef, sur la planche du moulin, en tenant la lettre en l'air.

— Que fais-tu là, Rosalie? lui dit-il d'un ton sérieux; cette lettre t'amuse donc bien? Il me semble pourtant, si j'en ai bien compris le sens, qu'il te dit quelques bonnes vérités; et puis... pourquoi lui refuser le plaisir de lire ses livres?

Ici Rosalie cessa soudain de rire.

— Iosef! fit-elle d'un ton de reproche.

— Mais il est dit dans cette lettre, répondit celui-ci, en regardant devant lui d'un air assez sombre, il est dit qu'un homme n'est rien s'il ne sait point l'arithmétique et la grammaire ou bien s'il n'est pas à même de comprendre un livre français.

— Après? demanda Rosalie en respirant profondément quand Iosef se fut arrêté.

— Tu pourrais bien te repentir un jour de n'avoir pas suivi les conseils de M. Julius Arnsteiner; n'éprouveras-tu donc pas de remords d'être restée au milieu de gens comme nous manquant d'*instruction*, comme dit ton maître; tandis que toi....

— Tu aurais pu continuer à lire livre sur livre... c'est là ce que tu veux dire, n'est-ce pas? fit Rosalie en riant et en lui plaçant la main sur la bouche. Tiens, vois le cas que je fais des livres, dit-elle en s'élançant vers la balustrade de la planche jetée sur le ruisseau.

Et un objet tomba bruyamment dans l'eau qui fuyait sous la planche.

— Voici la règle des participes! s'écria-t-elle; et elle se mit en devoir de ramener de nouveau son bras en arrière.

— Et ceci, c'est Calypso avec son monsieur

Ulysse ; je puis me passer de l'une et de l'autre.

Et le deuxième volume fut également enseveli dans les flots. On vit pendant quelque temps encore, à la clarté de la lune, les livres de M. Arnsteiner danser sur la surface de l'onde, puis ils disparurent.

— Rosalie, que fais-tu là? s'écria Iosef en lui tenant fortement la main.

— Sois donc tranquille, répondit-elle avec un doux sourire; ne t'inquiète pas de ces livres; je les ai changés contre quelque chose qui vaut bien mieux.

— Tu es une étrange fille, dit Iosef en se passant les mains sur les yeux; mais tu n'auras jamais à t'en repentir.

Iosef avait parfaitement compris le sens de l'acte auquel elle venait de se livrer.

— Et maintenant partons, dit Rosalie, il se fait tard.

Iosef conduisit sa Rosalie jusqu'à la voiture ou plutôt il l'y porta. Il l'y hissa d'une main vigoureuse, s'y élança à son tour et saisit ensuite les guides.

— Te trouves-tu bien assise, chère Rosalie? lui demanda-t-il, avant de mettre la voiture en mouvement.

— Je suis assise comme une véritable princesse.

— Veux-tu savoir sur quoi tu es assise? J'ai vendu tout mon blé au marché à l'exception d'un seul sac; eh bien, c'est sur ce sac que tu es assise.

— Fasse le ciel que nous soyons toujours assis sur du blé! répliqua Rosalie.

Et c'est ainsi qu'ils prirent le chemin du retour. Quel voyage c'était là! De tous les côtés régnaient le calme et le silence; les champs, les bois et le vil-

lage étaient enveloppés de la pâle clarté du crépuscule qui donnait à tous les objets environnants je ne sais quel aspect enchanteur. Au milieu de ces magnificences de la nature, ce jeune couple, s'en venant là, en voiture et ne parlant que du doux instant où, tout à l'heure, il informera les parents du bonheur qu'on avait retrouvé de part et d'autre!

La porte cochère était déjà grande ouverte avant même que Iosef fût arrivé devant la maison. Jeter les guides au valet de ferme qui l'attendait dans la cour, descendre Rosalie de la voiture et la déposer doucement, ne fut pour Iosef que l'affaire d'un instant. Et bras dessus, bras dessous, ils entrèrent dans la pièce où ils espéraient trouver les parents.

Iosef ouvrit violemment la porte et s'écria dès son entrée : « Mon cher père et ma chère mère, je vous amène là la fille sur laquelle vous comptez depuis si longtemps. Rosalie et moi, nous sommes tombés d'accord.

Rebb Feivel et Gitel étaient assis devant la table à la lueur d'une unique lumière.

— Rosalie! Rosalie! s'écria la paysanne; et elle essaya de se lever, mais elle en fut incapable; ses forces l'abandonnèrent et elle retomba sur son siége. Alors Rosalie se précipita sur elle et lui entoura le cou de ses bras en pleurant à chaudes larmes.

— Mère, mère, dit-elle, réponds-moi, es-tu contente de me voir devenir ta fille?

— Qu'est-ce que je t'ai dit, Gitel? s'écria de son côté le vieux paysan. Ne t'ai-je pas dit qu'ils étaient sans doute ensemble et qu'ils confondaient leurs cœurs? Sois la bienvenue, ma princesse! Dieu te

rendra tout le bien que tu nous fais en restant avec nous.

L'émotion lui coupa la voix, et il se mit à sangloter.

Rosalie se redressa dans les bras de Gitel et tendit la main au vieux paysan qui la serra vivement. Et souriant au milieu des larmes : « Elle était tout de même vraie, l'histoire de ta grand-mère; la princesse est devenue une paysanne.

— Mais on te traitera en princesse, dit Rebb Feivel.

De son côté, Gitel reprit le dessus :

— Enfants, mes enfants! s'écria-t-elle, je ne vous demande pas seulement comment tout cela s'est accompli; Dieu le Tout-Puissant a fait un miracle avec vous; je le vois bien et je le proclame; Dieu a tout disposé de façon que les choses prissent la tournure qu'elles ont dû prendre. Et quoique je ne voie pas trop en quoi votre bonne intelligence puisse aboutir à un résultat heureux, je ne m'en inquiète pas davantage et je ne veux en aucune façon me gâter la joie de cette heure bénie. Je m'en rapporte à Dieu qui règne dans le ciel et j'accepte à l'avance les décrets de sa volonté. Approche Iosef, et mets-toi là à côté de ma fille Rosalie; je vais vous donner la bénédiction.

Tout se tut dans la chambre, et la bénédiction de la vieille et bonne mère monta au ciel.

Il est tout naturel de penser que l'amour de Rosalie, une fois qu'il eut franchi l'étroite enceinte d'une métairie pour tomber dans le domaine de la publicité, dut rencontrer obstacle sur obstacle. Le

monde est-il fait pour comprendre tout ce qu'il y a de délicat et de mystérieux dans les mille et mille petits fils dont est tissu un amour de ce genre? Le monde y porte une main brutale; qu'il se déchire ou non... il s'en soucie médiocrement. Hannelé ne revint que peu à peu de l'étonnement que lui avait causé la nouvelle de cet événement avant même qu'elle eût reçu la première lettre officielle à ce sujet. Elle s'était même rendue en personne au village et elle avait obligé Rosalie à la suivre chez elle. Semblable à une lionne à qui on a enlevé son petit, elle avait violemment arraché la jeune fille de la maison des paysans. De l'ancienne amitié d'Hannelé et de Gitel, il ne fut plus question. On n'entendit que les plaintes de la mère offensée, de la riche veuve abreuvée de chagrin. De mémoire d'homme les gens de notre métairie n'avaient été la cause d'autant de larmes versées; jamais on n'avait prononcé contre eux d'aussi méchants propos.

Ni les railleries, ni les dédains, ni les exhortations tantôt doucereuses, tantôt violentes de sa mère, ne purent faire renoncer Rosalie au choix qu'elle avait fait dans toute la liberté de sa conscience. Seulement, au bout de six mois, Rosalie avait de nouveau aussi mauvaise mine qu'avant son départ pour le village; et cette fois Hannelé Ehrenfeld aurait pu dire, avec plus de vérité que jamais, que sa fille était malade parce qu'elle avait un *trop grand* cœur.

Pour faire revenir Hannelé à des sentiments plus doux, il ne fallait rien moins que l'autorité dont le docteur Proger jouissait à juste titre dans tout le Ghetto. Le docteur, en effet, en cette circonstance

suprême, avait rendu Hannelé responsable de tout ce qui pourrait arriver si elle persistait dans sa résolution.

— Eh bien donc! s'écria la veuve, qu'elle se fasse paysanne si cela peut lui être agréable.

Et, il faut le dire, Rosalie s'est faite paysanne dans le plus beau sens du mot.

Pendant une année entière, Hannelé ne vint pas voir sa fille unique qu'elle aimait pourtant beaucoup. Elle ne lui écrivit pas davantage et ne voulut pas qu'on lui adressât de lettres. Son esprit était encore en proie à trop d'agitation. Lui demandait-on des nouvelles de sa fille, elle se fâchait tout rouge ou bien elle répondait : « A l'heure qu'il est, sans doute, elle est occupée à planter des pommes de terre, » ou bien ceci : « Voudriez-vous, par hasard, lui acheter quelques livres de beurre? Je me charge de faire votre commission. »

Mais le jour où la première petite-fille vint à naître à la ferme, elle ne put résister davantage, d'un côté, aux exigences du monde, qui, après un fait depuis si longtemps accompli, commençait à se prononcer pour Rosalie; de l'autre, au désir si longtemps comprimé de voir son enfant. Elle se rendit donc au village.

A la vue du bien-être, de l'amour et du bonheur dont était entourée Rosalie, elle sentit son cœur s'épanouir de joie. Elle acquit la conviction que Rosalie avait suivi une voie qui l'avait conduite à une existence bénie de Dieu et des hommes. Et ce fut à partir de ce moment seulement qu'elle donna véritablement son consentement; mais cette fois en profonde connaissance de cause.

Quant à la petite fille, cette première fleur de l'arbre de notre famille de nouveau rajeunie, en souvenir de la bienheureuse entrée de sa chère Rosalie dans sa maison, le vieux paysan ne l'appelle pas autrement que sa *seconde petite princesse*.

Digitized by Google

LE MINE

L'être singulier qu'on appelle Bonheur se balance sur une vague fugitive. Tout le monde peut l'apercevoir, il passe sous les yeux de tout le monde et souvent à si peu de distance, que d'un souffle on pourrait le faire évanouir. Et pourtant il n'est donné qu'à un seul de le toucher. Il est une foule de livres dont les auteurs nous apprennent, à qui mieux mieux, l'art de tromper le petit poisson pour qu'il morde à l'hameçon, la manière dont il faut enlacer l'oiseau dans la forêt pour l'empêcher de s'échapper, celle de traquer la bête fauve pour qu'elle devienne la proie de l'homme, son malicieux ennemi ; mais personne ne saurait nous apprendre comment il faut s'y prendre pour barrer le passage à l'être singulier dont il a été question afin de le forcer à s'arrêter et à se laisser prendre. L'art de s'emparer du Bonheur n'existe pas encore. Des milliers d'hommes, debout sur le rivage, le voient de leurs propres yeux, étendent la main pour l'atteindre. Que d'efforts, que

d'agitations et de cris ! mais en vain. Ils ne sont pas assez avisés. D'autres, au contraire, reculent devant tant de peine. Concentrés en eux-mêmes, sans rien laisser apparaître au dehors, toujours sur leurs gardes et sans cesse préoccupés de la crainte d'être aperçus par des yeux indiscrets, ils marchent sur la pointe des pieds, jetant leurs regards de tous côtés et, grâce à toutes ces précautions, le Bonheur est à eux, bien avant que les autres n'y aient pu porter la main.

Si les hommes voulaient et osaient raconter comment chacun d'eux a su atteindre au Bonheur, l'un sans encombre, l'autre, couvert de blessures, on entendrait des récits bien extraordinaires. Mais alors il faudrait surtout laisser la parole à cet individu silencieux, toujours replié sur lui-même, cheminant doucement et sans faire de bruit, à qui personne n'oserait demander pourquoi, de temps à autre, ses yeux brillent d'un si vif éclat, pourquoi parfois un sourire si singulièrement joyeux vient s'épanouir sur ses lèvres : par cet individu, j'entends désigner le *Mine*.

I

Dans cette longue et passablement large rue qui, dans un certain ghetto de la Bohême, s'étend de *la place* au *fleuve*, et tout à fait à son extrémité inférieure, s'élève une vieille maison tout isolée. Elle

remonte à une de ces anciennes époques d'architecture où sans doute la police préposée aux constructions n'en était pas encore venue à favoriser, comme de nos jours, les maçons aux dépens des charpentiers. Cette maison, en effet, est entièrement construite en grosses poutres dont les interstices remplis, il est vrai, de mortier badigeonné en jaune, attestent seuls que là du moins la hache n'a pas régné exclusivement. Elle est masquée par trois noyers au vaste ombrage. Qui les a fait planter? Qui d'ailleurs a fait bâtir la maison elle-même? Question oiseuse, même pour les habitants de la rue. A ce sujet ils ne savaient qu'une chose : c'est que cette maison avait toujours été habitée par une *même espèce* d'hommes. C'était là toute son histoire. Tous ceux qui, de temps immémorial, en étaient sortis, depuis l'enfant qui prend plaisir au jeu de la toupie jusqu'au vieillard laissé debout, grâce à l'incroyable insouciance de l'ange de la mort, — car dans cette maison on vivait un temps infini, — tous ceux donc qui jamais y avaient demeuré et vécu, y compris même les femmes, passaient aux yeux des voisins pour des *Mines*. On sait que lorsque une fois on a enlacé une famille dans le réseau d'un sobriquet, il ne faudrait rien moins que la force gigantesque d'esprits célestes pour déchirer des mailles de cette nature. Un tel réseau s'étend et plane, invisible, sur toutes nos relations et situations sociales ; il enveloppe tous nos actes, s'attache à notre corps et à notre âme, entoure ceux qui arrivent comme ceux qui s'en vont, c'est-à-dire les nouveaux-nés ainsi que les mourants. A côté de ce réseau, le plus fort câble de navire n'est qu'une toile d'arai-

gnée. Or, c'est dans un filet de ce genre qu'on avait enserré la maison en question : elle s'appelait la maison des *Mines*.

Il serait difficile de dire tout ce que ce mot composé d'un si petit nombre de lettres renferme de sens. Les gens du Ghetto désignent surtout par ce nom un homme sans apparence et sans importance, ne faisant aucun embarras avec sa personne, un de ces hommes qui dans une rue où dix piétons pourraient marcher de front, vous cédera toujours le pavé pour ne point vous gêner ni vous toucher du coude. A cela, d'ailleurs, il n'y aurait rien à redire; car quel est celui d'entre nous qui ne se sente flatté de voir son prochain se regarder comme son inférieur? Mais ce que l'on reprochait surtout à cette maison, c'est que tous ses habitants fussent des *Mines*. Cette apparente tranquillité, cette absence de tout désir de paraître, cachait aux yeux du monde bien des intentions secrètes, bien des mystères. Avec de telles gens, il fallait être constamment sur ses gardes; on ne devait pas leur faire trop d'avances, attendu qu'il était difficile de savoir si cela finirait bien ou mal. Quelque transparente que soit dans le Ghetto la vie privée d'un chacun, quelque difficile qu'il soit de cacher ce qui y tombe inévitablement sous les yeux de tout le monde, il n'est pas moins vrai de dire que, sous ce rapport, ladite maison faisait exception. Wolf dit le *Mine*, avait-il de la fortune? Était-il heureux? Chez lui, pas le moindre bruit, pas le moindre mouvement qui pût faire supposer l'un ou l'autre. C'est que le Mine est d'une humeur toujours égale. Encore une fois, qui avait planté les trois noyers au vaste ombrage dont l'é-

Digitized by Google

paisse verdure cachait la maison? Celui-là même, vraisemblablement, qui avait fait bâtir la maison, et il avait dû être un Mine. Et pourquoi donc son fils et les fils de son fils laissèrent-ils ces arbres debout? Serait-ce parce qu'ils produisaient des fruits excellents? Mais on n'en consommait et on n'en vendait pas la dixième partie. Le fils de Rebb Koppel Friedmann, le fougueux petit David, aujourd'hui nanti du grade de *major* dans une ville située sur l'Ohio, d'après les dernières nouvelles venues d'Amérique, le fougueux petit David, disons-nous, les abattait périodiquement alors qu'elles étaient encore enfermées dans leur verte enveloppe. Ainsi donc on avait laissé ces arbres debout non pas pour jouir de leurs fruits mais tout simplement parce qu'on ne voulait pas qu'on vît ce qui se passait derrière; autrement le monde aurait pu savoir comment le Mine Wolf et sa famille vivaient entre leurs quatre murs.

Notre devoir d'historien nous oblige maintenant à dire quelques mots de cette silencieuse manière d'agir, particulièrement reprochée à nos Mines et qui rappelait celle des chats. C'était en effet une curieuse chose que ce silence qui présidait à tous leurs faits et gestes. Leur vie ressemblait en quelque sorte à des battants de porte roulant sur des gonds huilés. On pouvait prédire avec certitude le jour ou Rebb Wolf mettrait une redingote neuve et celui où sa femme Perl, plus taciturne encore que son mari, paraîtrait avec un bonnet neuf. Cela n'arrivait que le premier jour de Pâques et jamais à une autre époque. Encore ce luxe inaccoutumé disparaissait-il derrière celui qu'affichaient, le même jour,

tous les autres habitants du Ghetto; et de cette manière, il n'offusquait ni ne blessait personne.

On s'effaçait de même dans maintes autres circonstances. S'agissait-il, par exemple, d'élections pour nommer les chefs de la communauté juive? Rebb Wolf le Mine prenait alors l'attitude que la langue allemande de ces derniers temps a désignée par celle du mot *centre* et la langue du Ghetto par celle du mot *Mine;* c'est-à-dire qu'il ne tenait ni avec la droite, ni avec la gauche. Mais il était surtout heureux s'il n'avait pas à voter du tout.

Malgré cela, il se passa un certain jour un événement dont le souvenir vivra longtemps encore dans le Ghetto. Ce fut, dit-on, Rebb Koppel Friedmann, — celui-là même dont le fils, le fougueux petit David se trouve être maintenant *major* en Amérique sur les bords de l'Ohio, — qui déploya ce jour-là et en secret une si incroyable activité, qu'aux élections communales, il fit tomber la majorité des voix sur Wolf dit le Mine.

Ainsi donc un éclat inaccoutumé vint soudain à rejaillir sur la maison de bois qu'ombrageaient les trois noyers; éclat que d'ailleurs elle n'avait jamais rêvé. Quant à Koppel Friedmann il n'avait cherché à obtenir ce résultat que pour *s'amuser;* il avait été tout simplement curieux de savoir comment un Mine comme Wolf se conduirait dans ses nouvelles fonctions. Mais l'élection n'en était pas moins valide.

A en croire la rumeur publique, on aurait entendu, le même jour, retentir dans la maison du Mine, pendant assez longtemps, des cris de douleur tels qu'il ne s'en était jamais échappé de semblables.

Celui qui, en ce moment, eût jeté un coup d'œil attentif à travers les trois noyers, aurait pu voir l'ombre de Perl, d'ordinaire si calme, se dessiner et s'agiter, les mains jointes, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sur les murs de la salle d'habitation. De temps à autre aussi, la même personne aurait pu entendre des lamentations et des pleurs. Dans l'intervalle Rebb Wolf élevait une voix suppliante et s'efforçait, tout en se plaignant, de modérer ces lamentations. C'était la première fois que la maison du Mine faisait tant parler d'elle. Tout le monde avait cru entendre les cris larmoyants de Perl retentir à travers la rue. « Ainsi, se disait-on, Perl la femme de Rebb Wolf sait donc aussi ce que c'est que de pleurer! par conséquent son mari n'est pas un *Mine*, comme on l'a cru pendant si longtemps! » D'autres au contraire disaient : « N'aurait-on pas juré que dans la maison du Mine Wolf, on vivait comme au paradis, à savoir dans la sérénité d'esprit et la joie du cœur la plus parfaite! » Un petit nombre de personnes seulement crurent deviner le rapport qu'il y avait entre les larmes de Perl et... les élections communales. Mais, dès le lendemain, Rebb Wolf déclara qu'il lui était impossible d'accepter la dignité dont on venait de le revêtir; qu'il en était très-reconnaissant au public mais qu'il préférait payer l'amende encourue en pareil cas plutôt que de s'imposer un fardeau au-dessus ses forces.

— Voyez-vous le « Mine! » disait-on partout; c'est bien là le Mine!

Quelqu'un que cette histoire, comme beaucoup d'autres qui se sont passées dans le Ghetto, touche de près, se trouvait présent lorsque le soir de ce

même jour, après l'office divin, le fougueux petit David adressa la question que voici à un jeune homme d'un extérieur passablement niais.

— Dis-moi, Kobi, pourquoi donc ton père a-t-il refusé d'accepter les fonctions de *gabbé* (caissier de la communauté)?

— C'eût été une trop grande charge pour lui, répondit le jeune homme en clignant singulièrement des yeux. Pourquoi donc s'imposerait-il un fardeau dont personne ne lui saurait gré? Il en a bien assez *comme cela*.

Cette réponse déconcerta visiblement le fougueux petit David; mais il se remit bientôt et ajouta en riant :

— Veux-tu que je te dise pourquoi il n'a pas accepté? Tout simplement parce que ton père est un *mine*, que ta mère est un *mine* et que toi aussi tu en es un !

Le futur *major* américain avait raison; et c est précisément de ce jeune Mine que nous voulons entretenir le lecteur.

II

Kobi était un joli garçon, au teint basané, aux cheveux noirs, aux sourcils bien accentués. Sa taille, plutôt grande que petite, était carrée et robuste mais légèrement *courbée* par une trop longue habitude de se pencher en avant; en sorte qu'il passait

pour un peu petit; mais ce n'était que dans le Ghetto et en présence de ses habitants qu'il affectait cette attitude. Venait-il au contraire à franchir le seuil de la maison qu'on sait, il touchait presque au faîte couronné de feuillage de l'un des trois noyers placés devant. En général, on n'en faisait pas grand cas; la plupart des gens le regardaient comme niais et insignifiant. En parlant de lui on disait : « Belle tête! mais peu de cervelle. » Mais comme il y a toujours des hommes dont les yeux sont plus perçants que ceux des autres, le lecteur ne sera pas surpris de ce jugement que le père du fougueux petit David, Koppel Friedmann, avait porté de très-bonne heure sur Kobi. « Vous verrez, avait-il dit, que ce petit garçon-là sera le Mine Rebb Wolf tout craché; et un jour à venir il effacera comme Mine tous les autres ensemble ou bien je consens à passer pour un menteur. » Le fait est que lorsque Kobi eut atteint sa vingt-quatrième année, l'opinion du clairvoyant Ghetto était faite à son égard; elle était en tout conforme à la prophétie de Koppel Friedmann.

Kobi était entendu dans *les affaires* et haïssait l'oisiveté. Achetait-il quelque chose pour la maison? il faisait toujours ce qu'on appelle *un coup*. Néanmoins, ici aussi, les avis différaient : le Mine Rebb Wolf lui-même trouvait son fils trop taciturne; à ses yeux, il n'avait pas assez d'initiative, il ne lui semblait pas assez *barien*, comme on dit au Ghetto en parlant de certaines individualités entreprenantes n'ayant pour toute fortune que leur intelligence et capables néanmoins de conquérir un monde si leur destinée ne les eût fait naître dans un Ghetto. Plus d'une fois, dans certains moments de confidence

et d'épanchement, Rebb Wolf avait dit à sa femme Perl :

— T'a-t-il jamais paru songer à quelque grand projet? T'a-t-il jamais fait l'effet d'un jeune homme désireux, par exemple, de prendre femme et de se rendre à quelque entrevue matrimoniale? Dire qu'un aussi joli garçon, élancé comme un arbre et déjà âgé de vingt-quatre ans, se laisse devancer par de beaucoup plus jeunes et qui ne sont que des enfants à côté de lui!

— Laisse donc! laisse donc! répondait Perl avec humeur chaque fois que cette question lui était faite; ne voudrais-tu pas que, dès à présent déjà il se mît sur le dos des soucis de ménage? Laisse-le donc vivre à sa guise; il en sera toujours temps; celle qu'il doit épouser est sans doute née depuis longtemps.

— Manière de parler! répliquait alors Rebb Wolf avec un sourire; si j'avais raisonné de la sorte, t'aurais-je jamais épousée? Des milliers de prétendants m'auraient prévenu.

— Plaisante toujours, répondait Perl dont les joues se coloraient alors d'une pudique rougeur qui ne lui allait pas mal.

— Qui te dit que je plaisante? (et en prononçant ces mots la voix de Wolf était, contrairement à son habitude, devenue presque violente;) je te le répète, cet enfant n'arrivera à rien. Je comprends qu'on soit taciturne, qu'on ne fasse pas trop de bruit dans le monde; moi-même j'en agis de la sorte; mais il n'est pas moins vrai qu'il ne faut pas que l'homme soit par trop taciturne.

— Laisse-le donc faire! je ne veux pas qu'on dise

le moindre mal de mon Kobi ; tu verras bien que ce garçon ira plus loin que ne le croit le monde et que tu ne le crois toi-même. J'accorde qu'il est taciturne ; mais voyons : préférerais-tu le voir faire des embarras, jouer la forte tête et se donner pour ce qu'il n'est pas? Rappelle-toi ceci : notre enfant, quoiqu'il n'y paraisse pas à présent, notre enfant fera son chemin et bien au delà de tout ce que tu pourras imaginer.

— Il est trop taciturne, répétait toujours Rebb Wolf; quand vous ne faites pas le moindre bruit, le monde ne se doute pas de votre existence. Kobi n'aurait qu'à étendre la main et Gitel Hahn serait trop heureuse de lui donner sa fille avec deux mille florins; et, par-dessus le marché, elle l'associerait à son commerce.

— Et moi, je ne veux pas qu'il épouse la petite Fogelé aux cheveux roux! exclama Perl avec une sorte de dédain, elle d'ordinaire si peu portée à la moquerie. Jamais, que je sache, il ne s'est trouvé un cheveu rouge dans notre famille et je ne veux pas que Kobi en fasse l'essai à ses dépens. Non, non, j'aime trop mon enfant pour cela.

— Tu n'as qu'à lui fourrer ces idées-là dans la tête, observa Rebb Wolf avec humeur et tu verras qu'à la fin il sera bien heureux, en sa qualité de *vieux garçon*, si quelque vieille fille ou quelque veuve avec cinq enfants consent à l'épouser. Songe bien à ce que je te dis là.

C'est une singulière chose qu'un cœur de mère. S'agit-il de défendre un enfant contre un danger réel ou même contre la moindre médisance, ce cœur trouve en lui une force et un courage à braver la

mort et dont ne se sentent pas animés bien des héros sur un champ de bataille; si au contraire il ne fait que pressentir le danger, il devient craintif et presque lâche. Quand Perl vit l'avenir de son fils représenté sous les couleurs que l'on a vues, elle ne put se défendre d'un léger frisson; elle était plus effrayée qu'elle ne voulait le laisser voir.

— Ne dirait-on pas, s'écria-t-elle avec chaleur, en t'entendant parler de la sorte, qu'à la fin des fins il devra se voir réduit à battre la grosse caisse pour faire accourir autour de lui toutes les vieilles filles d'alentour?

— Encore une fois, il est trop taciturne.

C'est par ces mots que se terminait d'ordinaire ce conseil de famille qui, comme cela arrive toujours en pareil cas, ne faisait que confirmer davantage chacune des deux parties dans ses convictions.

Les conversations de ce genre arrivaient souvent à l'oreille de Kobi, soit qu'il les épiât, soit qu'il ne les épiât point. Elles ne contribuaient cependant pas à le rendre moins taciturne; car elles faisaient peu d'impression sur lui. Dans certaines maisons bien réglées on n'a pas de secret pour les enfants; on leur permet de donner leur avis et de dire leur mot autant que cela se peut; on leur permet aussi de manifester leurs sentiments et leurs émotions et de cette manière on apprend de très-bonne heure à saisir leurs qualités comme leurs défauts. De là aussi il arrive ordinairement que leur intelligence se développe tant qu'ils devinent longtemps à l'avance ce qui se passe dans l'âme de leurs parents alors même qu'ils n'ont pas été consultés. Il en fut ainsi de Kobi. Il devinait avec une rare finesse les sujets de

conversation de ses parents; seulement, il faisait toujours semblant de n'en rien savoir. C'était un fin matois que Kobi. Il savait bien que son père n'emploierait jamais la force à son égard, quand même la petite Fogelé aux cheveux roux aurait eu deux mille florins de plus en dot. Il était sûr d'ailleurs de l'appui de sa mère; il espérait bien qu'au plus fort de la mêlée, elle le couvrirait de son bouclier; et il n'est personne, à coup sûr, qui ne comprenne tout ce qu'une telle protection peut avoir d'efficace dans certains moments périlleux de la vie; elle a souvent décidé des plus grandes batailles.

Mais peut-être eût-il été embarrassé lui-même si on lui avait demandé pourquoi il s'opposait ainsi aux projets de ses parents. Qui peut se flatter de lire couramment dans l'âme d'un Mine? Depuis quelque temps, cependant, il y avait eu une sorte de trève d'armes dans la maison. Rebb Wolf laissa le *trop taciturne garçon* aller son chemin; et la rouge Fogelé avait perdu du terrain. Le calme était rentré dans cette demeure déjà si calme d'ordinaire.

Il vint néanmoins un moment où la secrète blessure de Rebb Wolf recommença à saigner. Le *Halamoëd* était revenu. On appelle ainsi ces riants quatre jours de demi-fête qui se présentent périodiquement deux fois par an, à la Pâque juive et aux Cabanes. Le Halamoëd, quand il descend dans les rues du Ghetto, apporte avec lui la joie, les plaisirs, les brillantes espérances. Il vient donner l'éveil à des milliers de cœurs jeunes et vieux : cœurs de mères, cœurs de jeunes gens et de jeunes filles. On attend son arrivée, on le voit venir avec une anxiété pleine

d'espoir. A-t-il enfin fait son entrée? On dirait alors d'un prince survenu à l'improviste, invisible et *incognito* à qui on cherche à faire honneur en couvrant d'habits de fête les salles d'habitation, les fenêtres et en s'en couvrant soi-même. Quel est l'heureux mortel chez qui il descendra? Sous quelle forme va-t-il apparaître? Combien de mères, combien de timides jeunes filles voudraient le savoir à l'avance! Mais comme il ne leur est pas donné de le savoir, elles s'en consolent en passant maintes fois leur *trousseau* en revue. Aussi bien, d'un instant à l'autre, la porte peut s'ouvrir. Il est venu le moment des *entrevues matrimoniales*.

Ce jour-là et de très-grand matin, Rebb Wolf, un œil fixé sur son fils, tandis qu'il tenait l'autre soigneusement fermé lui dit sans autre préambule :

— Et toi, mon cher Kobi, ne vas-tu pas faire quelque excursion? Sais-tu quel jour c'est aujourd'hui?

— Pourquoi ne le saurais-je pas? repartit-il avec un léger sourire. C'est aujourd'hui Halamoëd.

— Et puis? dit Rebb Wolf sans rien ajouter davantage.

Cette si insidieuse question, qui ressemblait à un trait acéré dirigé contre Kobi, ne le déconcerta nullement. Il répondit avec un calme parfait :

— Et puis quoi?

— Les auberges, observa malicieusement Rebb Wolf, sont aujourd'hui remplies de voitures; tout à l'heure on ne trouvera plus à s'y loger.

— Vraiment? fit Kobi d'un air étonné.

— Aujourd'hui même, de très-grand matin et bien avant l'office divin j'en ai vu passer trois ou

quatre, continua Rebb Wolf sans se laisser décontenancer par le feint étonnement de Kobi.

— C'est que ceux qui les ont louées auront sans doute quelque affaire en train, repartit sèchement Kobi.

— Mais toi, malheureusement, tu n'en as aucune en train, soupira enfin Rebb Wolf; j'aurais beau prêcher à me dessécher le gosier que tu ne bougerais pas du village, comme si on t'y avait cloué. Le monde entier va et vient pour choisir femme; toi seul, tu demeures tranquille. Qui t'empêche de louer une voiture, de mettre tes habits neufs et de dire au cocher : « Conduis-moi dans tel ou tel endroit pour qu'à mon tour je fasse mon choix?

— Mais où donc veux-tu que je me fasse conduire? demanda Kobi avec candeur.

Cette question finit par exaspérer Rebb Wolf. D'une voix retentissante et telle qu'on ne l'avait entendu que très-rarement dans cette silencieuse maison, il s'écria :

— Va! va! fais toujours semblant comme si tu ne savais pas que *deux et deux font quatre;* ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire; crois-tu par hasard que ton père ne sait pas que tu l'entends fort bien? As-tu la prétention de me faire la leçon? A d'autres, mon garçon!

— Si je te comprends bien, fit Kobi avec calme, je dois aller faire un choix.

— Et pourquoi donc attendre encore? s'écria Rebb Wolf avec chaleur; pourquoi ne point te mettre en route? l'univers entier est en mouvement. Tous ceux qui ont des yeux pour voir et des pieds pour marcher sont en train aujourd'hui de jeter leur

dévolu. Combien mettras-tu encore de temps à réfléchir?

Cette violente apostrophe déconcerta quelque peu Kobi. Pendant quelques instants même on aurait pu croire qu'il en avait été effrayé. Il se remit bien vite; puis, avec un sourire moitié ironique :

— Réfléchir ! dit-il, mais il y a longtemps que c'est fait.

— C'est fait, s'écria vivement Rebb Wolf. Eh bien ! tu le vois, Perl ; Dieu sait à qui il aura donné son cœur !

— Oui, c'est fait, mon cher père ; il y a longtemps que j'ai disposé de mon cœur ; il n'y a qu'une chose qui m'étonne, c'est que tu ne t'en sois pas encore aperçu.

— En faveur de qui ? oui, en faveur de qui ? demanda Rebb Wolf, devenu presque violent ; et il fit quelques pas vers son fils ; voyons ! le diras-tu ? Il y a longtemps que je m'en suis douté ; le moment de faire un aveu est enfin venu.

Perl gardait le silence ; tout interdite, elle épiait son fils. Qui pourrait dire ou même savoir avec certitude à quel rude combat était en proie maintenant le cœur de cette mère ? Qu'est-ce qui la dominait en ce moment ? Était-ce une curiosité toute féminine ou bien cette douloureuse pensée que son enfant avait pu si longtemps vivre à ses côtés avec un secret dans l'âme ? A son tour Kobi regardait ses parents avec les yeux d'un Mine ; et, après les avoir rassasiés en contemplant d'un côté l'emportement de son père et de l'autre l'impatiente curiosité de sa mère, il ajouta d'un air fripon :

— Vous me demandez en faveur de qui j'ai dis-

posé de mon cœur? Mais tout simplement en faveur de mon père et de ma mère.

Il serait difficile de dire quel effet cette habile manœuvre de Kobi produisit sur ses parents. Semblable à un violent coup de vent, elle venait de rasséréner le ciel domestique tout à l'heure chargé de tant de nuages ; en un instant il était redevenu pur et azuré.

— Que Dieu te protége, mon cher enfant! s'écria Perl, les larmes aux yeux; mais, dis-moi, est-il permis de se jouer ainsi de ses parents?

— Et quant à moi, je te le répète pour la millième fois, il est trop taciturne, dit Rebb Wolf avec un sourire imperceptible. Et pour ne point paraître aussi décontenancé qu'il l'était réellement, il se hâta de sortir.

Quand le père se fut éloigné, Perl dit à son fils :

— Cette fois-ci, cher enfant, c'est toi qui as eu raison. Mais je te le demande : ton père n'a-t-il pas raison à son tour? Pourquoi ne pas lui donner la satisfaction que tu sais en te rendant à quelque entrevue matrimoniale?

— Mais, chère mère, dit Kobi d'un ton, cette fois, très-sérieux, comment peux-tu me demander d'aller faire visite à une jeune fille, quelle qu'elle puisse être d'ailleurs, du moment qu'on doit me l'exposer comme on expose un sac de laine? ce sac aura été disposé à l'avance de telle façon que la bonne et fine laine se trouve en haut, tandis que le bas du même sac n'en renfermera que de la sale et de la mauvaise. Dans la partie supérieure brillera je ne sais quel *petit éclat doré* et dans le fond, il n'y aura que poussière et malpropreté. En pareil cas, que dirais-

tu de ton fils? Combien de fois ne m'as-tu pas raconté toi-même que mon père t'a épousée sans avoir été jamais parader chez toi mais sur ta bonne mine seule. En êtes-vous moins heureux pour cela? l'un de vous a-t-il eu à s'en plaindre?

C'est maintenant seulement que l'étonnement de Perl était à son comble; elle n'avait jamais surpris chez Kobi une si profonde sagesse. Cette sagesse sortait de sa bouche comme un fleuve d'or; elle aurait pu l'écouter des heures et des journées entières tant le son de ses paroles était enchanteur pour elle, tant il la pénétrait! Où donc ce garçon-là avait-il puisé toute cette sagesse? A l'entendre, ne croirait-on pas avoir affaire au premier grand rabbin de l'univers?

— Si nous vivons heureux, ton père et moi! s'écria-t-elle avec une sorte d'enthousiasme; soit dit à tout enfant d'Israël, la vie que nous menons, ton père et moi, pourrait faire envie à des princes; et vois-tu, Kobi, tout cela s'est fait sans visite matrimoniale; ton père n'avait pas su si, pour tout avoir, je possédais seulement six mouchoirs. Ton père a fait ma connaissance et moi la sienne sans le moindre cérémonial. C'était un samedi, vers le soir, au moment où je revenais de chez mon arrière-grand'mère Milké, âgée alors de cent dix ans et malade; — tu ne l'a pas connue, toi; — ton père m'avait guettée près de la cave de Süskind Trauer. Bon Dieu! comme je m'étais effrayée! — « Ne t'effrayes pas ainsi, chère Perl, me dit-il, et ne fais pas de bruit; le monde n'a pas besoin de savoir ce qui se passe entre toi et moi. Je ne demande qu'une chose : que tu me dises si tu veux de moi. » — Et vois-tu, Kobi, je

lui ai dit que oui ; et, Dieu en soit loué dans le septième ciel ! nous avons conclu ensemble, le tout sans visite apprêtée. Mais combien les mœurs ont changé de nos jours ! Oui, mon cher enfant, je te donne parfaitement raison : pas d'entrevue matrimoniale !

— Je ne voudrais pas jurer, chère mère, que je ne ferai jamais de visite matrimoniale ; cela, non : mais ce qu'il y a de certain, c'est que je ne me laisserai jamais dépêcher vers un sac de laine. Du jour où je poursuivrai un but de ce genre je tâcherai d'être moi-même mon propre *schadchin* (agent matrimonial) ; ça sera autant de gagné. Est-ce que j'ai besoin d'un intermédiaire ?

Perl, le cœur inondé de joie, donna son assentiment aux projets de son fils. Dans son for intérieur elle dut s'avouer que son esprit était inférieur à celui de son enfant ; et pourtant quel orgueil désintéressé et quelle douce satisfaction dans cet aveu !

Rebb Wolf était rentré pour le dîner de meilleure heure qu'il n'avait l'habitude de le faire. Dès son entrée dans la maison, Kobi et sa mère remarquèrent que sa physionomie avait revêtu une expression toute particulière. Grâce à une longue habitude et à l'intimité de la vie de famille, on savait, dans la maison des Mines, lire dans cette langue à part bien mieux que beaucoup d'autres ne savent lire dans des livres bel et bien imprimés. Mais ni la mère ni le fils ne pressèrent Rebb Wolf d'aucune question. Ils savaient par expérience qu'en pareil cas sa pensée finirait bien par se faire jour.

A table, Rebb Wolf demeura longtemps absorbé.

Puis, tout à coup : — Voulez-vous, mes enfants, que je vous dise d'où je viens ?

— Dis-le, si tu le juges à propos ; car, autrement, on ne t'y forcera pas.

— Je viens tout droit de chez le Président de notre communauté ; vous allez ouvrir de grands yeux quand je vous aurai dit ce qu'il me veut.

— Aurait-on de nouveau la pensée de te revêtir de quelque dignité? Voudrait-on encore faire de toi quelque chose comme un *gabbé* (caissier) ? s'écria Perl avec une frayeur réelle.

Rebb Wolf riait aux éclats.

— Quant à cela, répliqua-t-il gaiement, tu peux être tranquille; je refuserai quand même on me nommerait bourgmestre. Il s'agit de tout autre chose et je vais abréger votre impatience : je dois aller à une entrevue matrimoniale à la place de son fils.

— Toi ! observa Perl avec un sourire d'incrédulité ; comment peut-il songer à toi pour cela ?

Un singulier changement s'était opéré en ce moment dans la physionomie de Kobi ; il était tout oreilles et la curiosité avait comme allongé ses traits.

— Que faire? dit Rebb Wolf en haussant les épaules ; il ne veut pas entendre parler d'un autre que de moi.

Rebb Wolf, qui n'appartenait pas précisément à la classe des orateurs les plus laconiques, commença alors à raconter comme quoi il s'était rencontré avec le Président sur la *place*. Celui-ci lui avait pris le bras sans qu'il eût pu s'expliquer d'où lui venait l'honneur insigne de se promener ainsi par la rue

avec cet orgueilleux personnage qui, à une demi-lieue de distance, faisait sonner ses écus dans sa poche. Peu à peu, le Président avait ouvert la bouche pour arriver au fait ; d'abord on aurait pu croire que quelque arête lui était restée dans la gorge tant il avait bégayé, remué et toussé. Enfin il s'était expliqué : « — Wolf, avait enfin dit le Président, je ne veux pas te laisser plus longtemps dans l'incertitude : je suis en train de chercher un parti pour mon fils et j'ai besoin de toi pour un coup de main.

— De toi ! exclama de nouveau Perl avec une nouvelle surprise.

— Lui aussi, continua Rebb Wolf, avait fait la même question et avec la même surprise mais sans que cela l'eût avancé en rien. Le Président se déboutonnant de plus en plus, lui avait dit sous le sceau du secret, — quant à lui, Wolf, il n'avait pas de secret pour sa femme et son enfant, — qu'à six lieues de chez eux vivait une jeune fille qui était ce qu'on pouvait appeler un *parti :* elle conviendrait à merveille à son fils. Quant à de la fortune, il y en avait plus qu'il n'en était besoin ; il en était de même du physique et de la bonne renommée de la demoiselle. Mais le plus important était ceci : On ne regarderait pas à l'argent pour elle ; ce que l'on voulait avant tout, c'était un homme qui eût une valeur personnelle. Quant à Rebb Wolf, il avait demandé, tout stupéfait, en quel endroit se cachait cette merveille divine, réunissant tout à la fois beauté, fortune, bonne renommée et pour laquelle on ne regardait pas à l'argent ; où par conséquent et quand on pouvait voir et aborder des gens de cette

sorte? Ce ne fut qu'après avoir attendu assez longtemps qu'il reçut les explications nécessaires. La jeune fille en question avait pour père Rebb Iosel Süz, ce riche Randar [1], dont on disait qu'il était si riche que lui-même ne savait pas au juste le chiffre de sa fortune. Cette fortune d'ailleurs s'étalait chez lui sous la forme de monceaux de blés. De quelque côté qu'on portât les regards on ne voyait dans sa ferme qu'abondance et biens. Que c'était là une de ces maisons devenues de plus en plus rares où il y avait de quoi récolter dans l'avenir. La jeune fille en question étant enfant unique, n'avait point de frères ; en sorte qu'après la mort de son père elle ferait un de ces héritages qu'on voudrait voir faire à tout enfant d'Israël. On pourrait parcourir la moitié de la Bohême avant de rencontrer un second Rebb Iosel et une jeune fille qui ressemblât à la sienne.

— Mais encore une fois, demanda Perl avec une curiosité qui allait croissant, en quoi peux-tu lui être utile pour tout ceci?

Elle allait comprendre à l'instant même, répondit Rebb Wolf. Il avait fait la même demande au Président et la réponse s'était passablement fait attendre. A la fin, il lui avait dit en confidence qu'autant il serait heureux et désirable pour son fils que ce parti fût mené à bonne fin, autant il était difficile d'y arriver. Ce n'était pas du côté du Président, comme bien il le pensait, que venaient les obstacles mais ils consistaient dans la difficulté même de l'*entrevue*. A en croire la renommée, le père de la jeune

1. On appelle ainsi, en Bohême, les Juifs qui ont pris à ferme, pour les exploiter, les terres de quelque grand seigneur avec droit de débiter des spiritueux et de tenir cabaret.

fille, le Randar Rebb Iosel, gardait son enfant comme un lion garde son petit et il ne voulait la donner à personne. C'était d'ailleurs un homme de la plus terrible espèce. Quelle que fût sa fortune, il était encore plus sauvage et plus grossier qu'il n'était riche. Ses manières étaient celles des paysans avec lesquels il vivait depuis le commencement jusqu'à la fin de l'année. Déjà des milliers de jeunes gens aussi beaux que riches, étaient venus à la ferme pour voir la jeune fille sans que jamais aucun d'eux eût pu réussir. Mais le Randar avait ceci de particulier : il ne refusait pas les prétendants, comme cela se pratique dans les maisons où il y a du savoir-vivre. Là, en effet, on congédie les gens poliment et avec des paroles délicates pour ne point s'en faire des ennemis. Le Randar, au contraire, après leur avoir fait essuyer toutes sortes d'avanies, les chassait honteusement de sa ferme. Il circulait à ce propos une foule d'anecdotes. Plus d'un aurait eu à subir de sanglants affronts. Quelques-uns d'entre eux, rien que pour avoir osé se rendre chez le Randar dans le but de voir et de se laisser voir auraient été, si l'on en croit le bruit public, pris *au collet* par le maître de la maison qui les aurait remis sur le chemin de manière à leur ôter toute envie de le reprendre une seconde fois.

— Dieu du ciel ! s'écria Perl, est-ce là un homme ou un loup ?

— Aux yeux du monde, répondit Rebb Wolf, il passe encore plutôt pour un ours.

— Je suis toujours encore à me demander, observa Perl, après quelques moments de silence, comment et en quoi tu peux lui être utile en tout ceci ?

Tout allait s'expliquer, continua Rebb Wolf. Le Président voudrait bien se rendre à la ferme ; mais il n'en avait pas le courage et son fils encore moins que lui, son fils qui était un jeune homme instruit et bien élevé. Que dirait en effet le monde si le bruit venait à se répandre que le fils du Président aurait été mis honteusement à la porte d'une maison ? Était-il prudent de courir une telle chance ? Voilà pourquoi le Président avait fini par se demander s'il ne serait pas plus sage de faire préparer les voies par quelque homme d'esprit ? Celui-ci se rendrait auprès du Randar pour lui faire comprendre, en termes insinuants, quel bonheur ce serait pour sa fille si elle entrait dans la famille du Président ; bref, l'ambassadeur en question aplanirait le terrain de telle sorte que son fils n'aurait plus qu'à venir pour terminer l'affaire. A son sens, pas un homme au monde ne pourrait mieux le servir en ceci par son esprit et sa finesse que lui, Rebb Wolf. Que du moment qu'il voulait prendre en main l'affaire, le Président serait aussi sûr du succès que si déjà on avait *cassé la tasse* [1]. Il lui offrait pour cela quatre cents florins argent comptant.

— Je connais donc enfin le dessein du Président, dit Perl, quand son mari eut fini son récit ; cela n'a pas été sans peine ; et toi, que lui as-tu répondu ?

— Je lui ai répondu que je réfléchirais à la chose ; mais cette réponse ne l'a pas satisfait ; du moment que je voulais me charger de l'affaire, je devais m'en

1. Chez les Juifs de la campagne, et cela de nos jours encore, on casse une tasse à la cérémonie des fiançailles. Voir, à ce sujet, nos *Scènes de la vie juive en Alsace*, p. 185. (*Note du traducteur.*)

charger immédiatement. Il n'y avait pas moyen d'ajourner ; Halamoëd était là et pouvait-on savoir si quelque autre ne prendrait pas les devants et ne serait pas plus heureux que ses devanciers ? « Bon ! dis-je au Président quand j'eus de nouveau réfléchi à sa proposition ; du moment qu'il demeure convenu qu'il y aura quatre cents florins pour moi, je veux me charger de l'affaire ; mais, voulez-vous que je vous dise mieux encore ? J'ai, comme vous savez, un fils qui n'est pas précisément un imbécile. Je ne suis rien, moi, à côté de lui. Si nous l'envoyions en mon lieu et place ? Qu'en pensez-vous ? » Le Président se mit à rire : « C'est une idée ; me dit-il aussitôt ! c'est très-bien imaginé, ma foi ! Car il est certain que ton Kobi est encore un plus grand Mine que toi. Donc, si tu le veux, envoies-y ton fils ; il est comme fait exprès pour cette mission. » Là-dessus nous nous sommes séparés. Maintenant, mon cher Kobi, je te le demande, cela te va-t-il, oui ou non ?

Le dénoûment de cet interminable récit était par trop inattendu pour ne point produire sur Perl un effet véritablement étourdissant. Cet effet était moins visible chez Kobi. Celui-ci était assis là, immobile, tantôt jouant avec son couteau, tantôt suspendu aux lèvres de son père. Au moment où Rebb Wolf vint enfin le sommer de se prononcer, ses joues se couvrirent d'une rougeur soudaine. A le voir ainsi, on aurait pu croire qu'on venait de le surprendre en quelque chose.

— J'espère bien que tu ne voudras pas envoyer notre enfant auprès de cet ours ? s'écria Perl qui s'était quelque peu remise.

— Il ne le mangera pas, je t'en réponds, observa Rebb Wolf avec gaieté. Après tout, pour quatre cents florins on peut bien consentir à se laisser entamer quelque peu.

— Quant à moi, jamais je ne consentirai, fit Perl d'un ton résolu, à ce que mon fils aille se jeter dans la gueule de ce loup. Jamais!

— Tout à l'heure tu traitais le Randar d'ours; voici maintenant que tu le traites de loup. Combien d'autres métamorphoses ne vas-tu pas lui faire subir?

— Non! envoyer son propre enfant chez un tel sauvage! répéta Perl avec une sorte d'amertume, Perl d'ordinaire si douce; non, cela ne s'est jamais vu? Et si cet ours ou cette bête fauve quelconque venait à lui casser une jambe ou un bras, ton Président serait-il assez riche pour l'en dédommager?

— Quant à ça, s'écria soudain et tout spontanément Kobi, avec le sourire malicieux qui lui était habituel, quant à ça, chère mère, tu peux être tranquille. On ne se laisse pas estropier comme cela sans mot dire. Et pourquoi donc, après tout, renoncer à une entreprise de ce genre quand il y a quatre cents florins à gagner? On s'expose souvent à pis que cela et pour gagner bien moins. Si la chose aboutit, on se fait un ami du Président pardessus le marché, et il peut venir tel moment où son amitié nous serait précieuse.

Ces paroles de Kobi furent suivies d'un silence de quelques minutes.

— Ainsi donc tu serais prêt à y aller? mon cher Kobi; sais-tu bien ce que tu entreprends là? s'écria Perl en levant des yeux pleins d'étonnement sur son fils.

UNION CHRETIENNE NAPLES EGLISE FRANÇAISE

— Mais pourquoi donc pas, chère mère? répondit-il sèchement. Pourquoi négligerais-je une si belle affaire? On ne gagne pas tous les jours une somme aussi ronde.

— Eh bien! je ne dirai plus rien, ajouta Perl, après une assez longue pause; tu sauras ce que tu as à faire mieux que moi. Du moment où tu as résolu d'y aller je ne dois rien objecter.

Perl avait une si haute idée de la tête de son enfant qu'à partir du moment où celui-ci venait d'exprimer si fermement sa résolution elle demeura comme interdite.

— C'est bien là Kobi! dit Rebb Wolf. Quand il s'agit de remplacer les autres, il est prêt à se rendre aux entrevues matrimoniales et je ne doute pas qu'il ne mène la chose à bonne fin. Si, au contraire, il s'agit d'y aller pour son propre compte, il n'en fait rien et ne sort pas de sa taciturnité! J'aurais pu prédire tout cela.

Perl ne hasarda pas la moindre objection. Elle se contenta d'assister à la délibération du père et du fils tenant conseil entre eux pour savoir quel serait le moyen le plus sûr d'aborder l'*ours* en question. Elle se garda bien de donner le moindre avis. Mais ce qu'elle entendait autour d'elle, suffisait à occuper son âme tout entière. C'était une chose curieuse que d'entendre Rebb Wolf faisant la leçon à son fils et lui indiquant à l'avance le plan qu'il devait suivre pour arriver au Randar. Ses instructions sur la manière dont il fallait entreprendre une mission aussi délicate n'auraient pas été sans profit pour un auditoire de diplomates. Dans cet entretien Rebb Wolf justifia amplement sa réputation de Mine in-

telligent et rusé par excellence. Perl elle-même n'avait jamais entendu couler de la bouche de son mari ce torrent de sagesse. Elle était dans l'admiration. Nous regrettons bien ici d'avoir à jeter un voile sur ce plan de campagne élaboré au milieu de mystérieux chuchotements; mais nous y sommes forcé par cela même qu'il doit rester secret. Nous pouvons, du moins, affirmer que si le monde en avait eu connaissance il eût été pleinement de l'avis de Perl qui ne pouvait s'empêcher de les interrompre de temps à autre par cette exclamation admirative : « Ah! je comprends; du moment où l'on va s'y prendre de la sorte, disait-elle, il faudra bien que Kobi réussisse. Après tout, n'est-il pas notre fils? »

Ce fut donc avec le plus grand calme qu'on acheva de convenir du plan d'attaque. Il n'y a qu'une chose que nous puissions révéler dès à présent. Le même jour encore, Rebb Wolf arrêta une voiture pour le lendemain. Mais cette voiture devait attendre Kobi en dehors du village. Pas n'était besoin que l'on sût de quel côté il allait se diriger, un jour de Halamoëd. Aussitôt après, Rebb Wolf se rendit chez le Président pour lui annoncer que Kobi avait accepté la mission. Quand les deux hommes eurent quitté la maison, Perl ne put défendre son cœur de mère d'un sentiment d'inquiétude et de terreur. Aussi longtemps que son fils avait été là, elle s'était sentie rassurée par ses paroles comme par ses regards : « Dieu du ciel, soupirait-elle du plus profond de son âme, pourvu qu'il ne lui fasse pas de mal! il est notre enfant unique. Pourquoi y ai-je consenti? »

Le lendemain, de très-bonne heure, et avant même que ses parents fussent levés, Kobi était prêt à se mettre en route; il avait même déjà terminé sa prière et serrait en ce moment ses *tefillines* [1]. Quand Perl fut sortie de la chambre à coucher et qu'elle eut aperçu son fils, elle ne pouvait presque pas revenir de son étonnement. Jamais son fils ne lui avait paru si beau. C'est que Kobi avait revêtu ses habits de fête et sa mère croyait voir quelque prince devant elle. Maintenant seulement elle comprenait quel gentil garçon elle avait là. Il était debout devant elle avec sa taille élancée et déliée; on l'eût dit comme fondu d'un seul jet. A cette vue, elle sentit renaître ses forces et son courage. La moitié de la nuit, elle l'avait passée sans dormir; pendant l'autre moitié, elle n'avait fait que des rêves atroces. Il lui avait semblé voir constamment un *ours* à figure humaine. C'était à en frémir! Tantôt elle avait cru voir son fils Kobi boitant d'un pied, tantôt marchant droit comme un cierge sur ses deux jambes bien affermies; en revanche, il était devenu soudain manchot. Nul doute, il avait perdu un bras dans sa lutte avec le monstre.

Rebb Wolf, de son côté, était d'avis que Kobi avait aussi grand air que s'il était *duc ou pair*.

— Ceci encore le peint bien, dit-il à sa femme. Il ne se serait certes pas fait plus beau s'il allait à une entrevue pour son propre compte; non, il aurait

1. Lanières de cuir qu'on roule autour du bras gauche et autour du cou quand on fait la prière du matin. Ces lanières contiennent dans un petit creux une oraison sacrée. Les Juifs réalisent ainsi ce précepte : « Tu lieras mes paroles sur tes mains et elles te seront un signe entre tes yeux. (*Deutéronome*, VI, 8.) » (*Note du traducteur.*)

dans tout cela un intérêt personnel qu'il ne pourrait pas avoir meilleure mine.

Kobi ne répliqua rien. L'étonnement de sa mère comme les reproches de son père ne parurent pas faire d'impression sur lui. Il demanda seulement qu'on se hâtât de servir le déjeuner; autrement et si on ne se dépêchait, il courait risque d'être vu par les habitants de la rue qui allaient se rendre à la synagogue.

Le déjeuner pris, Kobi se leva aussitôt. Perl était en proie à une agitation extraordinaire : elle se faisait violence pour ne pas rendre le cœur gros à son enfant; mais ses traits, tout bouleversés, trahissaient précisément le secret de sa pensée.

— T'acquitteras-tu bien de ta mission? demanda encore Rebb Wolf qui, malgré toute la confiance qu'il avait dans l'adresse de son fils, semblait craindre néanmoins de lui avoir imposé une tâche trop rude.

— Je pense que oui, fit Kobi d'un ton sec.

Perl voulait à toute force faire la conduite à son fils jusqu'au bout du village. Rebb Wolf eut toutes les peines du monde à l'en détourner ; elle n'avait qu'à le faire, lui fit-il observer, si elle voulait absolument que tout le monde devinât les projets de Kobi.

— Je ne te demande plus qu'une chose, dit-elle d'une voix suppliante, quand on se trouvait déjà sous la porte de la maison : promets-moi, Kobi, de ne pas pousser les choses trop loin une fois que tu auras vu qu'il n'y a pas moyen d'en venir à bout. Ne va pas lui chercher querelle, ne l'irrite pas, si tu t'aperçois qu'il veut s'en prendre à toi. Voyons! me le promets-tu?

— Je te le promets, mère, dit Kobi en souriant.

Là-dessus il prit congé de ses parents. Sa mère, après l'avoir embrassé, lui posa la main sur la tête et le bénit :

— Cela ne pourra toujours pas te nuire, lui dit-elle.

Kobi toucha de la main la *mezousa* [1] fixée aux poteaux de la porte et aussitôt après il partit. Il se trouvait déjà sous les noyers quand il se retourna de nouveau. Ses lèvres remuaient. On eût dit qu'il voulait parler.

— As-tu oublié quelque chose? lui dit Perl.

— Non, non, répondit-il avec un sourire significatif qui fit une singulière impression sur sa mère... Il en sera temps encore quand je serai revenu.

Perl suivit son fils des yeux jusqu'à ce qu'elle l'eût perdu de vue. Elle rentra ensuite toute chagrine.

— Dieu du ciel! soupira-t-elle à part elle-même, protége-le et veille sur lui. J'ai peut-être eu tort de le laisser partir. Cet enfant unique que Dieu nous a donné et que nous devrions aimer comme la prunelle de nos yeux, le laisser s'en aller de la sorte sans même savoir au juste où il va? Pourquoi donc y ai-je consenti? Mais, hélas! nous autres malheureuses femmes que sommes-nous devant la volonté de fer d'un mari? Moins que rien. L'envoyer auprès d'un tigre, d'un éléphant de cette espèce! Exposer

1. Étuf en fer blanc fixé aux portes chez les Juifs orthodoxes et renfermant, écrite sur parchemin, la prière la plus importante pour les fidèles et qui commence par ces mots : *Écoute Israël, l'Éternel, notre Dieu, est un Dieu un*, etc. (*Note du traducteur.*)

de la sorte son sang et sa chair! Pourvu qu'il ne lui fasse pas de mal!

— Petite folle que tu es! dit en la consolant Rebb Wolf, il n'arrivera rien du tout à notre garçon; non, quand même il monterait sur la tour la plus élevée; c'est moi qui te le dis.

III

Arrivé hors du village, Kobi trouva la voiture qui l'attendait, comme cela avait été convenu. Il y monta avec précipitation et partit sans délai. L'épaisse toile qui couvrait la voiture le dérobait aux regards des passants, de même qu'elle dérobait à tout œil investigateur l'agitation intérieure de ses ardentes pensées et qui se traduisait tantôt par un sourire caché, tantôt par la contraction de ses lèvres. Comment ferons-nous donc pour deviner ses pensées? Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de ne pas nous perdre en conjectures et de suivre celui que le Président vient de déléguer à la place de son fils, de le suivre en nous glissant derrière lui et en nous attachant à ses pas comme l'ombre s'attache au corps.

A peine en route, Kobi résolut de modifier quelque peu le plan d'attaque tel que son père le lui avait indiqué. Semblable en ceci à quelque vaillant capitaine qui tout en restant fidèle pour l'ensemble des opérations aux ordres de son général, tiendrait néanmoins à faire quelque chose par lui-même.

Son père Wolf lui avait recommandé de se rendre directement à la ferme du Randar; ou du moins, sans précisément le lui dire, il avait entendu que la chose se fît ainsi. Cependant, après y avoir mûrement réfléchi, Kobi jugea prudent d'attaquer l'ennemi plutôt de *flanc* que de *front*. Au lieu d'aller droit à lui, il préférait recourir à des détours; car, après tout, il ne connaissait son ennemi que très-médiocrement. D'après le portrait qu'en avait tracé son père, Kobi ne pouvait s'en faire qu'une idée vague; mais, du moment qu'il s'agissait de l'attaquer vivement et sans retard, il était bon de connaître son côté fort et son côté faible et de savoir si c'était par le flanc droit ou par le flanc gauche, en d'autres termes, si c'était par la tête ou par le cœur qu'il fallait le frapper.

— Je ne puis pas me figurer, se dit Kobi en tenant conseil avec lui-même, qu'un monstre ne soit accessible par aucun côté. J'ai toujours entendu dire que chacun à son *côté faible* par où il prête à l'attaque, partant à la victoire. Pourquoi le Randar n'aurait-il pas aussi son côté faible ?

Kobi, on le voit, n'aurait pas fait précisément un mauvais général : il entendait assez bien les règles de l'art de la guerre. Aussitôt qu'il fut d'accord avec lui-même, son siége était fait.

Kobi conclut avec raison qu'autant les jugements et les renseignements sur le Randar devaient être peu ou point exacts quand ils partaient de loin, autant, au contraire, ils deviendraient positifs et précis à mesure qu'on approcherait de la ferme où il demeurait. Il fit donc dételer dans le premier village qu'il trouva sur sa route ; et, après avoir laissé sa

voiture et ses chevaux à l'auberge, il se rendit à pied dans le Ghetto. Il n'y était pas inconnu ; mais il ne perdit point de temps en cheminant à travers les rues. Sans daigner répondre aux questions qui lui étaient faites, il ne se laissa pourtant pas entraîner à de longues conversations : il était impatient de franchir le seuil d'une certaine maison où il était sûr d'obtenir les éclaircissements qu'il désirait. Il y entra donc. Kobi avait choisi cette maison de préférence à toute autre parce qu'elle était de celles où l'on pouvait se renseigner sur les choses les plus diverses, sur la valeur d'un sac de laine aussi bien que sur la réputation des gens qui demeuraient à dix lieues à la ronde.

Ce fut un cri de surprise quand on le vit dans une si brillante toilette, une vraie toilette de fête, lui qui n'avait jamais paru en cet endroit que revêtu de ses vêtements d'*affaires*.

— Soyez le bienvenu ! entendait-il dire de tous côtés. *Monsieur a sans doute quelque projet... ?*

— Avec votre permission, répondit Kobi, je dirai : oui.

— On s'est donc enfin décidé ? continua-t-on de cet air particulièrement guilleret qu'on prend volontiers en pareille occurrence ; et où perche-t-elle ? Peut-on le savoir ?

— Pourquoi pas ? fit Kobi : elle perche dans tel et tel endroit.

Il nomma une commune voisine mais se garda bien de dire soit le nom, soit la profession de la prétendue famille chez qui il devait descendre. On pense bien qu'il n'avait pas envie de faire mention de la ferme du Randar.

Kobi, heureusement, avait affaire à des gens qui ne voulaient pas passer pour indiscrets ; ils n'insistèrent pas davantage et se contentèrent de la réponse qui leur fut faite.

Après avoir ainsi assuré ses derrières, Kobi, par une manœuvre habile, sut faire rouler la conversation sur le Randar sans qu'aucun des assistants se doutât le moins du monde que Kobi eût une arrière-pensée. Il avait, disait-il, à proposer une affaire au Randar non pas précisément en son nom mais au nom d'un tiers qui l'en avait chargé. On devait comprendre combien, en pareille circonstance, on se sentait soulagé du moment que l'on avait des renseignements un peu explicites sur le compte de celui à qui l'on allait avoir affaire. Il priait donc qu'on voulût bien lui faire part de tout ce que l'on savait à cet égard. Et il en exprima à l'avance ses remercîments et sa reconnaissance.

Dieu du ciel! Kobi en entendit de belles! Il croyait avoir mis la main dans quelque nid de guêpes tant les mauvais renseignements vinrent, par milliers et sans que rien pût en arrêter l'essor, bourdonner autour de ses oreilles. « C'était là un homme, disait-on, avec lequel il fallait se tenir sur ses gardes, car il était capable, rien que pour deux liards, de s'emporter jusqu'à la rage et de vous casser bras et jambes. En de tels moments tout lui était égal, qu'on fût riche ou pauvre, juif ou chrétien ; une fois qu'il s'était mis *à l'œuvre*, son adversaire n'avait qu'à recommander son âme à Dieu. Pour détourner Kobi de son projet, on cita par exemple quelques faits véritablement effrayants et d'où il ressortait qu'on devait se garder de se commettre avec lui en

quoi que ce fût. A celui-ci, qui l'avait surfait de deux liards en lui vendant un sac d'avoine, il avait défendu pour toujours sa maison ; cet autre, qui était venu dans l'intention de faire la cour à sa fille, s'était vu honteusement chassé par lui pour avoir oublié de baiser la *mezousa* en entrant; enfin, il serait allé jusqu'à lâcher ses chiens contre un troisième, parce qu'il n'avait pas su dire comme il le fallait et sans faute la *prière d'usage* après le repas. On devait cependant rendre cette justice au Randar : si on parvenait à le surprendre dans un moment de bonne humeur et qu'on fût assez adroit pour savoir le manier, il était très-facile de frayer avec lui. Alors il redevenait homme comme tout le monde et l'on pouvait en faire ce que l'on voulait. »

Ces renseignements avaient passablement satisfait Kobi. Il n'en avait pas espéré autant. Il trouva bientôt un prétexte pour prendre congé. Il renouvela ses remercîments à l'assistance mais non pas cependant d'un ton ému qui aurait pu donner à croire qu'on venait de lui rendre un grand service; et là-dessus, il sortit. Il remonta en voiture pour continuer son chemin. Néanmoins, quand il fut arrivé dans le second village il fit encore dételer. Là, demeurait un pauvre colporteur à qui souvent, en passant, Kobi avait coutume d'acheter quelque chose, beaucoup moins par besoin que par pitié. Le colporteur voyait bien du pays et Kobi pensa, à bon droit qu'ici aussi il obtiendrait de précieux renseignements. Mêmes souhaits de bienvenue, mêmes cris de surprise et mêmes questions au sujet de l'endroit où l'on se rendait. Kobi y répondit, en

quelques mots, comme il l'avait déjà fait auparavant. Il ne nia pas qu'il eût *un projet ;* et il sut encore si habilement mener son homme que notre colporteur, sans se douter de rien, se vit soudain transporté au beau milieu de la ferme du Randar ; et voici qu'il commença à en jaser et gloser comme si on l'avait payé tout exprès pour cela.

« Le Randar! entendait dire Kobi, mais c'était le plus grossier personnage de la terre! sans qu'on l'en priât, il avait l'habitude de dire aux gens des vérités qu'on n'aimait guère à entendre ; il ne faisait de façon avec personne et ne se souciait ni de Dieu, ni du monde. On ne voulait pas dire par là, bien entendu, qu'on ne vivait pas à la ferme d'une manière *orthodoxe ;* bien au contraire, on ne trouverait pas dans toute la Bohême, à cent lieues à la ronde, de maison juive plus pieuse que celle du Randar; mais il n'était pas moins vrai que le maître de cette maison était un grossier et un *mal élevé* comme il y en avait peu. Il fallait surtout se garder de le mettre en colère. Il lui était arrivé à lui-même, à lui colporteur, d'avoir eu un jour maille à partir avec le Randar et il s'en souviendrait toute sa vie. Il s'était trouvé qu'un paysan lui avait offert une partie de laine à un prix très-réduit. L'affaire était bonne mais il n'avait pas l'argent nécessaire pour l'acheter. Le colporteur se rappela donc qu'il demeurait dans le voisinage de Rebb Iosel Süs — c'était le nom du Randar. — Cinquante ou soixante florins, se dit-il, ne seraient pas une grosse somme pour le Randar! Il résolut donc de s'adresser à lui pour la lui emprunter. Mais il lui fit un accueil tel qu'il n'en souhaiterait pas de pareil à ses plus grands ennemis. Il lui avait

promis de lui rapporter son argent avant trois jours; il avait pris avec le Randar le ton le plus modeste et le plus humble. Mais celui-ci ne le laissa pas même achever; c'était un tapage et des cris à n'en plus finir; on aurait pu penser qu'il se serait cru requis de se dessaisir en faveur du colporteur de toute sa fortune de Randar.

— Juif! s'était-il écrié, crois-tu par hasard que je n'ai de l'argent que pour te le donner et que mon argent ne doit servir qu'à faire vivre les mendiants? Crois-tu que je ne sais pas ce que c'est que ta promesse de me le rendre sous trois jours? Oui, oui! dans trois jours, c'est-à-dire jamais!

« Le colporteur avait passé là un quart d'heure qui devait lui être compté un jour en expiation de tous ses péchés, et il avait tremblé de tous ses membres. Sur ces entrefaites, était survenue la fille du Randar, sa fille dont il faisait le plus grand cas; et soudain il était devenu tout autre. Avait-il eu honte devant sa fille? ou bien Dieu avait-il changé son humeur? le colporteur ne le savait; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le Randar alla droit à son secrétaire, l'ouvrit et sans ajouter un mot, il lui compta l'argent. Bien mieux, il finit par le retenir à dîner. Encore une fois, il se souviendrait de ce jour-là, même à son lit de mort. »

Tel fut le récit du colporteur. Ces renseignements satisfirent également Kobi et il en remercia cordialement son homme. A bien peser les choses, ces derniers éclaircissements étaient en pleine contradiction avec ceux qu'il avait obtenus dans le premier village. Tout sauvage et tout grossier qu'il fût, le Randar avait donc son *côté faible*, sa fille!

Kobi s'arrêta même dans un troisième village, le dernier qui précédât la ferme du Randar. Il tenait à s'avancer à pas sûrs. C'est ici, après tout, qu'on devait le mieux connaître le Randar, se dit-il encore à part lui; ici on devait le voir souvent puisque c'est dans ce village qu'il avait à se rendre, à coup sûr, le samedi et les jours de fête pour assister aux offices dans la synagogue. Dans cette troisième communauté, dont les habitants, pour des motifs qu'il est inutile d'exposer ici, étaient surnommés les *moqueurs*, Kobi ne tarda pas à mettre la main sur des gens qui le mirent tout de suite au fait. Après avoir subi le même assaut de questions auxquelles il répondit de son mieux, Kobi recourut à sa tactique habituelle pour arriver à son but. Ici encore, — et ce n'était pas chose aisée, car les *moqueurs* avaient le nez fin, — Kobi demeura maître du champ de bataille.

— Quoi ! lui dit-on, avec un air de pitié, vous allez trouver ce *paysan* pour faire une *affaire* avec lui ! Mais ce n'est pas là un homme comme un autre; il n'a ni manières, ni usage. C'est un *rustre* qui ne sait vivre qu'avec ses semblables; il ne sait frayer qu'avec les paysans. La société d'un homme comme il faut l'embarrasse. C'est sa fille qu'il faut plaindre ! celle-là mériterait mieux que de passer son existence avec les paysans et les paysannes. Il serait à souhaiter qu'elle fût pourvue convenablement et vécût loin de cette maison. Mais, ah bien oui ! le rustre ne cherchera qu'à la donner à quelque paysan dont tout le mérite consistera à savoir jouer le *Franzefus* [1] avec

1. Un jeu allemand, fort en honneur chez les Juifs des Ghettos. (*Note du traducteur.*)

lui et à pouvoir estimer le poids d'un bœuf à une livre près.

Kobi savait maintenant parfaitement ce qu'il devait penser et des critiques et des éloges qui jusqu'ici étaient parvenus à son oreille au sujet du Randar. Que de traits variés et que de nuances diverses répandus dans cette individualité! *ours* et *monstre* d'après la peinture qu'en avait faite son père; *manant*, au dire des autres, et dont cependant on pouvait faire la *partie!* Tout cela, pris ensemble, fit une telle impression sur Kobi que pendant un instant il en ressentit comme un vertige; il s'en trouvait plus confondu qu'éclairé. Il avait entendu dire tant et tant de choses sur le compte de ce seul et même personnage — et encore n'en avons-nous rapporté que la centième partie à peine, — que parfois il lui semblait qu'il ne savait encore rien du tout au sujet du Randar. Pourquoi ne le dirions-nous pas? il fut tout à coup comme envahi par je ne sais quel sentiment de terreur; et alors son entreprise lui apparaissait sous des proportions fabuleuses. Il y voyait un acte d'audace que peut-être il ne pourrait jamais réaliser, même en rassemblant toutes ses forces.

Heureusement il ne demeura pas trop longtemps sous le coup de cette appréhension. Il y avait en lui quelque chose qu'on ne pouvait longtemps comprimer, car cela se redressait semblable à un ressort: nous voulons parler de son courage de jeune homme. Il fut bientôt remis de cet étourdissement; et au moment où il quittait la commune des *moqueurs*, son cœur était déjà soulagé. Quand il vint en effet à se demander ce que dirait son père, dans le cas

où il reculerait, son père, qui le regardait comme beaucoup plus entendu que lui-même, — cette pensée seule dissipa, comme aurait fait quelque orage bienfaisant, tous les mauvais symptômes de son découragement.

Le jour venait de tomber lorsque Kobi arriva au village où demeurait le Randar. De loin déjà, il avait reconnu sa maison à sa large façade qui s'étalait dans la rue. C'était un palais comparativement aux autres maisons de paysans. Les maisons des Randar se distinguent d'ailleurs toujours par un air de grandeur. Kobi fut de nouveau en proie à une frayeur qui faisait battre son cœur. Ne se trouvait-il pas en face de l'*ennemi?* Il ordonna à son cocher de longer tout doucement la maison et de sauter à bas de son siége aussitôt qu'il serait arrivé devant la porte cochère, pour dételer immédiatement après. Cet ordre fut ponctuellement exécuté. La voiture avança lentement et soudain elle s'arrêta devant la maison du Randar.

IV

On vit aussitôt sortir de la ferme un homme à la taille carrée qui sentait son Randar à une lieue. Cet homme avait une véritable tête de lion. Des sourcils pleins d'audace et de couleur grisonnante pendaient d'un air menaçant au-dessus de ses yeux ; et des favoris de la même couleur encadraient sa figure os-

seuse. A le voir ainsi, on ne pouvait s'empêcher de penser à Samson. Nul doute que le héros de la Bible n'eût eu cet aspect-là si on ne l'avait privé trop tôt de ses cheveux. Notre homme était, en outre, en manches de chemise et il venait de jeter sur son épaule un mouchoir bleu; ce qui le faisait paraître plus grand et plus terrible encore.

Kobi d'un bond s'élança de la voiture. L'ennemi était devant lui.

— Bonsoir, Rebb Iosel, dit-il d'une voix forte mais modeste; je suis bien ici chez Rebb Iosel Süz n'est-ce pas?

— Bonsoir, fit notre homme en rendant le salut; mais ce bonsoir sortit de sa bouche avec un son si fort et si caverneux que Kobi recula de deux pas. Qu'y a-t-il pour ton service, mon garçon?

Cette question fit sur Kobi une singulière impression; il en demeura tout saisi. Il ne s'était pas attendu qu'on le *tutoyerait* ni qu'on le qualifierait du mot : *mon garçon.* Mais il se sentit aussitôt envahi par une de ces pensées qui souvent, dans un péril extrême, s'emparent de notre âme pour arrêter en nous un élan inconsidéré.

Par une intuition aussi rapide que l'éclair il comprit que pour tenir tête à un tel homme il fallait procéder avec assurance, fermeté et aplomb; qu'il fallait traiter avec lui d'égal à égal, l'affronter courageusement et bien se garder de lui laisser croire qu'on le craignait.

— J'aurais à vous proposer une affaire, Rebb Iosel, dit Kobi d'une voix ferme, si toutefois cela peut vous convenir.

— Je ne fais pas d'affaires un jour de Halamoëd,

répondit brièvement notre homme mais d'un ton accentué. Tu n'as qu'à repasser après les fêtes, mon garçon.

— Je doute que je puisse attendre d'ici là, dit Kobi d'un ton plein de franchise. J'appartiens à la catégorie de ceux qui n'aiment pas ajourner les choses ; je préfère un seul *je tiens* à deux *tu l'auras*.

— C'est donc aussi ta maxime à toi, mon garçon? s'écria le Randar, et sa voix retentissait comme les sons d'une trompette.

Kobi demeura sous le coup d'une frayeur réelle. Venait-il de dire chose qui aurait déplu au Randar! ou bien cette voix de tonnerre avait-elle exprimé quelque assentiment? Cependant, il ne se laissa pas décontenancer, et continuant sur le même ton :

— Oui, c'est là ma maxime, dit-il avec fermeté mais sans fanfaronnade ; et j'ai toujours remarqué qu'on s'en trouvait bien.

Le Randar ne répondit rien. En revanche, on vit sortir de dessous ses épais sourcils un regard si scrutateur et si intimidant qu'il aurait fait baisser les yeux à tout autre. Mais Kobi le soutint, bien qu'il se sentît inondé en même temps d'une sueur froide.

— Si c'est là aussi ta maxime, mon garçon, il n'y a pas de raison pour ne point parler d'affaires, dit le Randar après avoir examiné Kobi de l'œil ; et il ne semblait pas que cet examen lui eût été défavorable, car la voix de notre homme n'était plus à beaucoup près aussi rauque. Elle retentissait au contraire comme si on y avait mis de l'huile. Kobi croyait avoir remarqué de son côté qu'une sorte de sourire avait illuminé les traits si rudes du Randar pendant qu'il avait prononcé ces paroles. Tout cela lui rendit

Digitized by Google

son courage et il sentit son sang se réchauffer dans ses veines.

— Dételle, cria-t-il au cocher qui, tout en attendant cet ordre, s'était déjà à moitié acquitté de sa besogne.

— A quoi bon? fit le Randar mais sans la moindre rudesse; notre affaire ne durera pas bien longtemps, j'imagine! elle ne sera pas si importante.

— Savoir! Rebb Iosel, répondit Kobi. Quand on veut traiter les choses sérieusement, il faut prendre son temps. Je fais donc dételer, d'autant plus que les chevaux sont fatigués, ayant déjà fait six lieues aujourd'hui.

Un nouveau coup d'œil sortit de dessous les sourcils du Randar, coup d'œil qui embrassa Kobi dans tout son être. Cet homme qui avait la force d'un ours trouvait peut-être étrange qu'un *petit garçon* de ce genre se permît de lui parler de la sorte.

— Soit! dit-il à la fin; mais dépêche-toi d'entrer.

Pour Kobi, c'était là un très-bon signe. Du moins, il l'interpréta ainsi. Néanmoins il ne se hâta pas de répondre tout de suite à l'invitation du Randar, ce que tout autre aurait fait avec empressement. Il ne bougea pas.

— Eh bien! pourquoi ne viens-tu pas? s'écria le Randar d'un ton rude et grossier. Faut-il te le dire deux fois?

— Je ne ferai pas un pas, Rebb Iosel, dit Kobi avec beaucoup de fermeté; non, quand il y aurait des millions à gagner. On ne m'a pas fait dans votre maison l'accueil que tout israélite doit faire à un autre israélite.

— Qu'entends-tu par là, mon garçon? demanda le Randar de toute la force de sa voix effrayante. Est-ce que par hasard je ne serais pas un bon israélite?

— Je vous demande pardon, Rebb Iosel, et il ne faut pas m'en vouloir, répondit Kobi sans avoir l'air d'être le moins du monde effrayé; je suis habitué, en entrant dans une maison juive, à ce qu'on me donne le *solem-aleckem*. (Salut d'usage, qui veut dire : Que la paix soit avec vous.)

En ce moment, il sortit de la vaste poitrine du Randar quelque chose qu'on aurait pu comparer au grondement lointain du tonnerre. Il se passa un assez long temps avant que la chose en question pût jaillir des profondeurs de ce corps gigantesque pour déborder ensuite de sa bouche sous forme d'un éclat de rire.

— Penses-tu donc, mon garçon, s'écria-t-il, que j'aie cru un seul instant que cela te fût indifférent? tiens donc, je te donne mon Solem-Aleckem.

Là-dessus il fit quelques pas au-devant de Kobi et lui tendit sa main de géant.

— *Aleckem-solem,* (que la paix soit également avec vous), répondit gaiement Kobi, et il laissa tomber sa main dans celle qu'on lui offrait.

Quelle poignée de main que c'était là! Aux yeux de bien des gens il fallait être un rustre comme le Randar pour serrer ainsi la main d'un autre; mais cette poignée de main était pour Kobi d'un prix inestimable. Il dut convenir, à part lui-même, qu'il avait tout fait pour la mériter. Pour rien au monde, il n'aurait voulu que les choses se fussent passées autrement qu'elles ne se passèrent.

— Et maintenant arrive, lui dit le Randar en le précédant dans la maison.

Kobi, en vérité, ne se fit pas répéter la chose. Il suivit l'homme à la taille de géant. Celui-ci lui fit traverser une antichambre garnie de haut en bas de sacs de blé. Bientôt ils arrivèrent aux chambres d'habitation. Kobi, avant d'entrer, avait cherché des yeux la place où brillait à travers sa petite vitrine la *Mezousa* fixée aux poteaux de la porte. Il la toucha de sa main qu'il porta ensuite dévotement à la bouche. Le regard du Randar s'était encore attaché sur Kobi; et ce dernier sentait reposer sur lui ces yeux menaçants; mais cette fois, ils ne le brûlaient plus; cette fois aussi ils ne lui glaçaient plus le sang; ils étaient devenus presque doux.

La première pièce qu'il traversa avec le Randar était une salle servant d'auberge. Il remarqua, à côté de paysans attablés devant leurs verres, toute une bande de mendiants juifs qui arrivaient chaque soir des quatre coins de l'univers dans la cour de la ferme. Il y avait là des hommes, des femmes et des enfants. C'étaient des figures véritablement effrayantes, succombant sous la crasse de la misère et la boue des grands chemins. Elles se trouvaient réunies pour passer la nuit à la ferme. Kobi, loin de s'en éloigner, s'avança vers ces hommes pour les gratifier chacun d'un cordial Solem-Aleckem. Et il fit tout cela avec cette amabilité qui entraîne les cœurs : pour lui ces mendiants ne semblaient être que des frères déshérités.

Rebb Iosel contempla cette scène avec une sorte d'étonnement. Il n'avait sans doute jamais vu un jeune homme de si bonnes manières se comporter

de la sorte avec tout un peuple de mendiants. Et les traits si rudes de son visage revêtirent, à cette vue, une singulière expression de profonde observation.

Quand on fut arrivé dans la salle d'habitation le Randar dit à Kobi :

— Maintenant, mon garçon, assieds-toi et parlons de notre affaire. Voyons ! y a-t-il quelque chose à gagner ?

— Cela dépend de la manière dont vous l'entendrez. Il faut que nous y trouvions tous les deux notre avantage; autrement ça ne serait pas une affaire.

En prononçant ces dernières paroles, Kobi ne se sentait plus le courage dont il avait fait preuve jusqu'à présent. Le Randar avait demandé à traiter immédiatement l'affaire en question; et cela ne parut pas de bon augure à Kobi.

— Tu n'as pas tort, dit à son tour le Randar en riant; pour toute affaire il faut être deux : il faut un homme qui veut gagner quelque chose et un autre qui consente à ce que le premier gagne sur lui.

— Mais s'il s'agissait de faire gagner tous les deux ? répliqua Kobi avec un peu plus de courage.

— Je ne comprends plus ; c'est trop fort pour moi, dit le Randar avec grossièreté. Il faut être clair avec moi, mon garçon.

— Vous ne m'en voudrez pas, Rebb Iosel, dit Kobi avec modestie, si je ne vous donne pas d'autres explications à ce sujet aujourd'hui. Mais demain, aussitôt que nous aurons terminé notre affaire, je vous dirai ce que j'entends par là.

Le Randar parut comprendre ce subterfuge et il coupa court à la question qu'on venait de soulever.

— Il est trop tard pour parler aujourd'hui encore de notre affaire, observa-t-il immédiatement; mais si tu le veux, mon garçon, tu pourras passer la nuit ici. Ni toi, ni ton cocher vous ne manquerez de rien. Quant aux chevaux, je les ferai conduire à l'écurie.

— J'accepte avec reconnaissance, dit Kobi résolûment; je crois, moi aussi, qu'il vaudra mieux attendre à demain pour parler de notre affaire. La nuit porte conseil pour toutes choses.

Son cœur battait de nouveau plus librement; maintenant donc il avait à la fois le droit et l'autorisation de rester; et, sans que l'ennemi eût fait la moindre résistance, il avait pris pleine possession du terrain. « Cet ennemi pourra-t-il maintenant me chasser d'ici? » se demanda-t-il.

— As-tu faim, mon garçon? lui demanda de nouveau le Randar.

— J'ai fait un long chemin aujourd'hui et je n'ai pas voulu aller à l'auberge dans les villages par où j'ai passé, répondit Kobi qui avait bien ses motifs pour parler de la sorte.

— Et pourquoi cela? interrogea de nouveau le Randar avec sa voix terrible; et en même temps sortit de dessous ses sourcils un nouveau regard scrutateur. Pourquoi cela? est-ce que par hasard tu ne trouves pas la cuisine des auberges juives assez bonne? ou as-tu peut-être l'habitude d'une cuisine d'un autre genre?

Kobi savait très-bien ce que le Randar entendait par cuisine *d'un autre genre* [1].

1. Le Randar entend évidemment par là une cuisine non *orthodoxe* et qui n'est pas conforme au rite juif. (*Note du traducteur.*)

— Je n'aime ni la cuisine des auberges, ni la cuisine d'un autre genre, dit-il avec une grande franchise dans le ton et dans le geste; ce que j'aime le mieux, c'est mon dîner de ménage. Rien ne le vaut; et puis, il faut le dire aussi, cela revient moins cher.

Cette réponse ne déplut sans doute pas au Randar; et sa voix passa de nouveau des notes les plus basses de la grossièreté aux notes un peu plus hautes de sa rudesse habituelle.

— Il y aura ici de quoi te rassasier, mon garçon, et j'espère que tu trouveras le souper à ton goût; car c'est ma fille qui fait la cuisine.

Autant Kobi s'était cru jusqu'ici maître du champ de bataille, autant, à la seule mention que fit le Randar de sa fille, il perdit presque tous les avantages acquis précédemment; perplexité assez naturelle d'ailleurs et que confirme l'histoire militaire de tous les temps. Les plus grands généraux de tous les siècles ont dû passer par là.

— Votre fille, Rebb Iosel, fait la cuisine! exclama-t-il avec étourderie et d'un ton dont l'impétuosité contrastait trop avec celui qu'il avait su garder jusqu'à présent pour ne point paraître étrange.

— Qu'est-ce qui te prend là, mon garçon? demanda le Randar. Est-ce donc une chose si extraordinaire qu'une jeune fille fasse la cuisine?

Kobi avait repris son assurance ordinaire. Un instant seulement il s'était oublié pour se laisser entraîner dans la mêlée un peu plus avant que ne le voulait la prudence.

— Extraordinaire? non, répondit-il avec calme; puisque cela se conçoit fort bien; mais néanmoins

cela me surprend. Savez-vous, Rebb Iosel, comment s'y prennent aujourd'hui les jeunes filles de nos villages, à l'endroit de la cuisine? Un mois avant le mariage elles font venir de Prague un gros livre de cuisine; ensuite leurs mères leur font voir une ou deux fois le feu et les marmites;... après quoi elles se donnent pour de parfaites cuisinières. Et si le fiancé arrive, il peut être sûr de les trouver l'écumoire à la main et la figure barbouillée de suie. Eh bien, je vous le demande, après cela, nos sages n'ont-ils pas eu raison de permettre au mari de divorcer dans le cas où sa femme lui aurait servi un potage brûlé?

— Vraiment, nos sages ont dit cela? exclama le Randar en riant tellement aux éclats qu'il fit osciller le grand fauteuil sur lequel il était assis.

— Cela est écrit en toutes lettres dans le Talmud, affirma Kobi.

Le Randar se mit à rire plus bruyamment encore.

— Voyez donc quels hommes que c'étaient que nos anciens! A cette époque déjà, on n'aimait pas les potages brûlés; voilà pourquoi ils ont pris leurs mesures en conséquence. Et bien! mon garçon, ce n'est pas ma fille qui te servirait jamais un potage brûlé, je t'en réponds.

— *Me* servirait! se demanda Kobi à part lui-même. Que veut-il dire par là? Mais il n'eut pas le temps de se laisser aller à ses conjectures.

— Tu vas en juger à l'instant même, dit le Randar. Mirl! s'écria-t-il de sa voix de tonnerre; viens cà, Mirl!

La porte s'ouvrit aussitôt et l'on vit apparaître sur le seuil une jeune fille, belle et svelte. Sa figure

était agréablement colorée par le feu de la braise. Jamais Kobi n'avait rien vu de plus gracieux. Tout son sang afflua de son cœur à sa tête; son visage avait dû également se couvrir de rougeur; car il sentait ses yeux qui brûlaient. Il ne s'était pas attendu à un tel spectacle!

— Mirl! dit le Randar, apprête-nous quelque chose; nous avons faim. Ce garçon-là est notre hôte et passera la nuit ici. Mais tâche de te faire honneur à toi-même, car ce garçon-là arrive d'un village où les jeunes filles, quand elles veulent préparer un bon plat, ont l'habitude de faire venir de Prague même un livre de cuisine. Attention donc! car il sera habitué à une meilleure cuisine qu'à celle de nous autres paysans.

— Bien! mon cher père, répondit Mirl d'une voix charmante qui retentit jusque dans le cœur de Kobi. Le souper sera bientôt prêt; tu sais que j'augmente toujours un peu les portions.

Là-dessus elle sortit. En s'éloignant elle jeta sur Kobi un coup d'œil fugitif. Avait-elle deviné qui il était? ce qu'il voulait?

Lorsque la jeune fille eut disparu, il y eut entre ces deux hommes un moment de silence plein de dangers. Kobi aurait été incapable d'articuler en ce moment le moindre mot, tant son cœur battait fort, tant son sang se soulevait par torrents. Tous les démons de la jeunesse venaient de s'emparer de lui; ces démons d'une force irrésistible qui se plaisent à établir joyeusement leur domination dans l'espace compris entre quatre yeux. Une fois qu'ils ont porté la main sur un objet ils le soulèvent jusqu'aux nues ou le précipitent dans d'insondables abîmes.

— Comment te plaît ma fille? qu'en dis-tu? demanda soudain le Randar.

Cette question acheva de confondre Kobi. Il fit tous ses efforts pour ne pas perdre contenance; mais il lui fut impossible d'effacer la rougeur qui lui couvrait le front.

— Que voulez-vous que je vous dise, monsieur le Randar? fit-il en bégayant. Quand je vous dirais qu'elle est la plus jolie et la plus aimable jeune fille que j'aie jamais vue, me croiriez-vous? Ou bien est-il convenable que je vous le dise?

— Mais parle donc sans détour, dit le Randar d'une voix forte. Mieux que personne je sais ce qu'elle vaut.

— Je pense, dit Kobi d'une voix pleine d'une sincère émotion et en tremblant de tous ses membres, je pense que celui qui l'aura pour femme pourra se dire visiblement protégé du ciel.

Le mot était prononcé; il avait triomphé de tout artifice et de toute hypocrisie; semblable à un torrent des montagnes grossi par l'orage, il était sorti en mugissant de la bouche de Kobi, passant, comme pour les submerger, par-dessus tout un amas de précautions et de mesures de prudence. Il était trop tard pour se repentir. Kobi le sentit au même instant. Dieu sait quels ravages devait causer le sauvage torrent des montagnes... Malgré cela, Kobi n'aurait pas voulu que le mot n'eût pas été prononcé. Il leva un regard craintif sur le Randar pour lire sur ses traits l'effet de cette parole. A sa grande surprise, il y remarqua un changement extraordinaire. Les muscles de ce visage qui semblaient avoir été forgés avec un marteau de forge, étaient

illuminés maintenant par je ne sais quel sourire de satisfaction qui leur donnait une vraie expression de douceur. On eût dit que le soleil y faisait briller ses rayons.

— Mon garçon, dit le Randar d'un ton qu'il s'efforçait, mais en vain, de rendre indifférent, tu as raison, aussi vrai que je m'appelle Iosel Süz. Celui qui l'aura en mariage pourra se vanter d'avoir une *femme*. Je n'en dis pas davantage ; il ne me convient pas de faire un trop grand éloge de mon enfant ; je n'ajoute plus que ceci : depuis que ma femme est morte je ne me suis jamais aperçu un seul instant qu'elle me manquât. Ma fille égaye tous les coins de la maison ; elle communique la vie à tout ce qui l'entoure. J'ai souvent regretté qu'elle n'ait pas été un garçon ; en ce cas du moins j'aurais eu quelqu'un à qui laisser cette ferme. Mais c'est égal ; elle m'est plus chère que cinquante garçons à la fois ; elle remplit à elle seule tout mon cœur et ne me cause que joie et satisfaction ; et, s'il est un être au monde à qui je doive quelque reconnaissance, c'est à elle seule. Que Dieu me la conserve donc !

Mais le Randar, comme s'il s'était trop humilié en laissant voir que sa robuste nature n'était pas insensible aux tendresses de l'amour paternel, demanda aussitôt après à Kobi avec son ton ordinaire : — A quel prix se vend l'avoine chez vous autres ?

Kobi ne trouva pas tout de suite une réponse à cette question, tant les paroles de cet homme si rude qu'on lui avait dépeint dans les villages voisins comme un *ours*, un *loup* et un *monstre*, l'avaient ému. Il dut se demander si sa mère craindrait encore de l'envoyer

auprès du Randar, après qu'elle l'aurait entendu parler comme il venait de le faire. Il était grand temps néanmoins que le Randar coupât court à cette conversation par une question passablement prosaïque.

— Eh bien, mon garçon, demanda-t-il de nouveau, à quel prix se vend l'avoine chez vous autres ?

— A quatre florins treize kreutzers, monsieur le Randar, s'empressa de répondre Kobi.

— Pas plus?

— Au dernier marché hebdomadaire on pouvait en avoir autant qu'on voulait à ce prix-là.

— Est-ce que tu te connais en avoine, mon garçon, demanda le Randar presque étonné.

— Ce n'est pas là précisément ce dont je m'occupe; néanmoins comme on ne peut pas savoir ce qui peut vous passer par les mains il est bon qu'on soit un peu au courant de tout. On évite ainsi la chance de faire de mauvais coups; et ceux-là ne sont pas dans mes goûts.

— Tu me fais l'effet de te connaître en bien des choses, mon garçon, dit le Randar après une pause et avec un sourire fin et significatif dont les *moqueurs* n'auraient jamais cru capable un *rustre* comme lui.

Quant à Kobi, depuis le moment où il avait prononcé le mot fatal, il sentait en lui des légions entières de démons qui demandaient à grands cris à être délivrés.

Il éprouvait une sorte d'impatience et de fatigue à rester là à causer tranquillement du prix de l'avoine avec le Randar, lorsqu'il ignorait encore si celle-là même pour qui il avait entrepris son voyage consentirait à ce qu'il restât, à ce qu'il osât?

Jusqu'ici le Mine s'y était pris à merveille pour nous cacher, voire même pour se cacher à lui-même les secrets desseins à l'aide desquels il comptait faire réussir la mission dont on l'avait chargé.

Il comprit que le moment était venu où ses hardis projets devaient ou échouer dans le ridicule d'un honteux insuccès ou aboutir à une heureuse victoire. « Un père, se dit-il avec la rapidité de l'éclair, un père qui fait si grand cas de sa fille, ne voudra certainement pas lui imposer sa volonté à lui pour règle souveraine dans le choix qu'elle aura à faire et d'où dépendra tout son avenir. Il est impossible qu'en ceci il ne consulte pas sa fille et n'écoute pas son avis. Mais si sa fille refusait!... »

Il frissonnait en ce moment. En portant la main à son front, il le sentit glacé. Qu'avait-il fait? quel jeu téméraire jouait-il là? Eh quoi! lui, le fils de Rebb Wolf le Mine osait porter ses vues sur la fille du riche Randar?

Mais ces mêmes démons qui l'avaient guidé jusqu'ici, ces intrépides démons se mirent à chasser de l'âme du Mine, aussitôt qu'elle en avait été envahie, leurs ennemis personnels, je veux dire la crainte inquiète et le timide découragement. Le Mine comprit qu'il fallait qu'il portât sa tête au-dessus des flots. L'enjeu était trop considérable pour qu'il ne préférât pas persévérer plutôt que d'y renoncer honteusement.

Mais si elle refusait?...

Il fallait que ce point fût éclairci; il fallait que la chose fût décidée encore avant le souper. Sous prétexte d'aller voir après son cocher, il sortit. La flamme qui inondait le corridor de sa lu-

mière le guida jusque dans la cuisine. Un coup-d'œil jeté à la dérobée lui avait donné la certitude qu'il y trouverait celle qu'il cherchait. Il y entra d'un pas rapide et marcha droit à la jeune fille effrayée.

— Excuse-moi, dit-il, en précipitant ses paroles mais avec une émotion vraie, excuse-moi si je t'importune. Regarde-moi et dis-moi s'il m'est permis de rester et de m'ouvrir à ton père. Ou bien faut-il que je parte? si je dois partir, dis-le moi tout de suite; je ne veux pas vivre deux minutes de plus sans savoir si je dois être heureux pour la vie ou malheureux sans retour.

Ainsi parla Kobi. Il avait chuchoté plutôt qu'articulé ses paroles; et pendant qu'il s'exprimait de la sorte, tout son être était comme échauffé par le feu d'une de ces affections profondes qui font plus d'effet sur les cœurs que les serments les plus passionnés. Cette aimable jeune fille devait le ressentir en ce moment. Dans sa confusion qui la rendait plus jolie encore, elle laissait errer ses regards çà et là jusqu'à ce qu'ils se fixèrent sur ce jeune homme qui venait de lui parler comme personne ne l'avait encore fait.

— Si je t'ai offensée, continua Kobi sur le même ton, dis-le-moi et je pars aussitôt; mais je ne crois pas qu'une jeune fille puisse se trouver offensée si un homme la recherche en mariage. Dis-le-moi, m'est-il permis de rester?

— Moi je ne puis rien dire; il faut que mon père y consente, bégaya Mirl; et elle se hasarda de regarder le jeune homme en face.

— Tu le vois bien, ton père lui-même m'a dit de

rester; mais à quoi cela me sert-il si toi-même tu n'y veux consentir?

— Mon père a été tant de fois trompé, dit Mirl avec embarras, que je crois...

— Que je le tromperai aussi, acheva Kobi; non, Mirl, tu ne crois pas cela de moi; au nom de mon père et de ma mère qui me sont bien chers, ne le crois pas. Je sais toute la place que tu tiens dans le cœur de ton père; eh, bien! crois-tu que si je n'avais pas l'intime conviction qu'à nous deux nous pourrons le rendre plus heureux encore, crois-tu que je me permettrais de te parler ainsi?

A ces mots Mirl se redressa; des larmes brillaient dans ses yeux. Puis d'une voix émue : « Peut-on avoir réellement confiance en toi?

— Je ne fais pas de serment, dit Kobi, mais crois en mes paroles.

— En ce cas tu peux rester, dit-elle d'une voix presque imperceptible.

Deux mains se cherchèrent et se rencontrèrent involontairement et elles eurent de la peine à se quitter. Kobi néanmoins déroba la sienne le premier...

En rentrant dans la salle il y trouva le Randar, la tête inclinée et dans l'attitude d'un homme qui réfléchit profondément. Il se redressa :

— Eh bien! demanda-t-il, ton cocher a-t-il tout ce qu'il lui faut?

— Tout, Rebb Iosel, répondit Kobi, et les chevaux se régalent admirablement avec votre avoine.

— Cela ne m'étonne pas, fit le Randar avec une certaine fierté; c'est que mon avoine n'est pas des plus mauvaises.

On parla de toute espèce de choses jusqu'à l'heure

du souper et le temps passa vite. On n'avait pas prononcé une seule fois le mot *affaire ;* et, malgré cela, la conversation tout entière avait roulé sur ce sujet. C'était une sorte d'examen que le Randar voulait faire subir à Kobi. Bien des savants à la tête toute bourrée de livres et s'entendant à merveille, grâce à leur science, à calculer, à un gramme près, la quantité de viande, de pain et de lait que consomme chaque pauvre mortel, bien des savants auraient pu, à cette occasion, admirer le grand nombre de connaissances dont tous les deux firent preuve dans les diverses branches de la statistique, de l'économie rurale et politique. Ils étaient au courant de tout et auraient pu donner des renseignements sur les objets les plus divers et les plus opposés depuis le clou qu'on ramasse dans la rue jusqu'au sac de laine que les navires transportent en Angleterre; depuis la peau de lièvre que le colporteur arrache avec peine aux mains du chasseur jusqu'au sucre de betterave qui se trouve entassé par milliers de tonnes, et en dépôt, dans les fabriques de la Bohême. Kobi fit voir qu'il avait un esprit lumineux et qu'en parcourant le monde il n'avait pas mis ses yeux dans sa poche; qu'au contraire il avait beaucoup observé et qu'il était encore plus riche de son propre fonds. Et tout cela pourtant n'était pas en rapport direct avec son genre de commerce à lui.

Le Randar ne lui adressa pourtant pas le moindre mot élogieux; mais Kobi s'aperçut bien que ses réponses l'avaient satisfait.

Cet examen avait duré jusqu'à l'heure du souper. Mirl était entrée dans l'intervalle. Elle avait dressé la table sur laquelle elle avait étendu une nappe

blanche comme la neige. Elle y posa trois assiettes, des couverts et une immense cruche de bière. Kobi ne perdit de vue aucun des mouvements de la jeune fille; il trouva qu'ils avaient un charme inexprimable, un *tâm*, pour nous servir d'une intraduisible expression du Ghetto, comme il n'en avait jamais vu de semblable. Le repas fut abondant et savoureux. Kobi, dont la fatigue et les chagrins d'amour avaient également creusé l'estomac, y fit grand honneur. Il ne fit pas l'éloge des plats; cet éloge, dans sa bouhe, eût pu paraître suspect; mais il prouva par le fait même tout le cas qu'il faisait de la cuisine de Mirl. Pas n'était besoin qu'on lui dît de ne pas faire de *façons*. Il ne laissa point de restes sur son assiette et fit également honneur à la bière.

— A la bonne heure! dit soudain le Randar que le bon appétit de son hôte réjouissait visiblement; tu ne laisses pas de restes sur ton assiette. Il doit en être ainsi. Quand l'homme a faim il ne doit pas faire de manières mais il doit manger. Pour une jeune fille, c'est autre chose. L'univers entier a les yeux sur elle et elle doit prendre ses précautions pour n'être pas accusée de gourmandise; car cela pourrait lui nuire. Mais un homme? pourquoi ferait-il des façons?

Kobi porta par hasard les yeux sur l'assiette de Mirl. Elle n'avait presque pas touché aux mets qu'on lui avait servis; et, en cet instant, la jeune fille rougit d'une manière extraordinaire.

Quand on eut desservi, le Randar dit à Mirl: « Appelle-nous maintenant un de ces mendiants. »

Kobi comprit ce que signifiait cet appel: le Randar voulait sans doute le soumettre à une nouvelle

épreuve et le gratifier de l'honneur de réciter à haute voix la prière d'usage après les repas; comme ils n'étaient que deux hommes il en fallait au moins encore un troisième afin qu'on pût prier à haute voix et en compagnie.

Kobi ne s'était pas trompé. Quand le mendiant fut entré, le Randar dit à Kobi : « Maintenant, mon garçon, fais la prière. »

Kobi commença par remplir de bière le verre du Randar, puis celui du mendiant et enfin le sien propre; ensuite le prenant en main et s'inclinant légèrement vers le Randar il s'écria d'une voix forte et dans la langue sacrée de Sion :

— Avec la permission du maître de la maison nous louerons celui qui vient de nous rassasier.

Les deux autres répétèrent d'un ton ferme le : « Loué soit celui qui vient de nous rassasier. » Là-dessus Kobi se mit à réciter à haute voix la longue prière de table, avec une aisance et une volubilité telles, qu'il n'en sauta pas une seule syllabe.

Il n'est pas de grand-rabbin qui aurait pu mieux se tirer d'affaire, ni réciter avec plus de force et d'onction cette interminable prière.

A la fin, Kobi éleva encore une fois son verre, en bénit le contenu, y porta ses lèvres et s'inclina de nouveau vers le Randar pour le remercier, selon l'usage, de l'honneur qu'il venait de lui faire.

Quand ensuite Kobi vint à regarder Mirl, il vit son joli visage rayonner de satisfaction. Il conclut de là qu'il devait avoir « bien dit la prière. »

Mirl enleva ce qui était resté sur la table. Le Randar se carrait dans son fauteuil en réprimant avec beaucoup de peine quelques bâillements. Tout

à coup il se prit à dire : « Comment allons-nous passer la soirée jusqu'à l'heure du repos? Sais-tu jouer au *Franzefus*, mon garçon? bien sûr, car tu sais tout, toi.

Kobi réfléchit un instant pour savoir s'il devait répondre affirmativement à cette question insidieuse. Puis tout à coup : « Du moment que l'on a besoin de moi, je ne m'y refuse pas.

— Bien, mon garçon, dit le Randar en se redressant, nous allons voir ce que tu sais.

Mirl apporta un jeu de cartes et de la craie. Le Randar prit les cartes, les mêla d'une main exercée et se mit à *donner*. Par un singulier hasard le jeu de Kobi était détestable.

Avant de commencer à jouer, le Randar mit la main dans la poche de son pantalon et en tira une pièce d'argent de la valeur de vingt kreutzers qu'il plaça à côté de lui sur la table. De son côté, Kobi chercha de l'argent; mais il ne produisit qu'un kreutzer en cuivre qu'il laissa de même tomber sur la table, à une distance convenable.

— Qu'est-ce que c'est que cela? cria le Randar avec toute la violence de sa rude nature. Me prends-tu pour un mendiant? et crois-tu que je fasse ta partie avec un kreutzer pour enjeu? C'est avec Iosel Süz que tu joues, mon garçon, sais-tu cela?

— Et moi, dit Kobi avec fermeté, je ne joue pas aussi gros jeu. Vous, Rebb Iosel, vous êtes libre de le faire; moi, je ne le ferai pas.

— Mais je ne veux pas jouer pour un mauvais kreutzer, s'écria le Randar tout colère.

— Est-ce qu'on vous y force donc? répondit Kobi en riant.

Le Randar grommela quelque chose entre ses dents que Kobi ne comprit pas; puis il reprit ses cartes et d'un ton tranquille : « Commence, mon garçon; pour te faire plaisir, je veux bien estimer ton kreutzer à l'égal de mes vingt kreutzers. A toi à jouer ! »

Kobi, pour l'avoir appris dans la maison paternelle, connaissait à merveille ce jeu que l'on affectionne particulièrement dans les rues des Ghettos. Il aurait pu montrer qu'il y était passé maître. Ajoutez à cela que son jeu était mauvais ; il lui eût donc été facile de faire briller son talent, voire même son esprit. Mais s'il venait à gagner, ne serait-ce pas offenser son hôte ? La politesse ne lui imposait-elle pas l'obligation de laisser gagner le Randar ? D'un autre côté, qui lui répondait que les yeux perçants du Randar ne s'en apercevraient pas et qu'il ne serait pas taxé d'hypocrisie et de lâche complaisance ? Néanmoins Kobi s'arrêta au dernier parti. Il voulait laisser gagner le Randar. Il avait fait, avant de s'y décider, le raisonnement que voici : Quand deux personnes jouent ensemble, chacune des deux aime à gagner; et chacune éprouve du plaisir quand bien même elle ne gagnerait qu'un méchant kreutzer. Pourquoi le Randar serait-il fait autrement que tout le monde ?

Kobi recourut à une ruse de guerre. Malgré son mauvais jeu, il fit voir, dès le début, qu'il était un maître. Bientôt après il se laissa aller à la dérive, commit des fautes graves et s'attira une défaite qu'il aurait pu éviter. En mêlant les cartes. il vint par hasard à regarder du côté de Mirl. Il aperçut sur son visage comme un trait de soucieuse mélancolie. En

même temps il crut avoir remarqué qu'elle lui avait fait un signe presque imperceptible dont personne n'avait pu se douter et que lui seul avait compris. Qu'est-ce que cela signifiait? Au nom du ciel! Avait-il commis quelque faute et l'en prévenait-elle? Il la regarda plus attentivement. La mélancolie n'avait pas encore disparu et elle lui faisait encore un signe. A présent il savait à quoi s'en tenir.

Au deuxième tour, le sort lui donna des cartes plus favorables. D'après toutes les apparences il aurait pu gagner sans se donner le moindre mal. Malgré cela il résolut de persister dans sa ruse de guerre, c'est-à-dire à se battre lui-même. Il ne fallait pas que le Randar pût croire que le cœur de Kobi était tout entier attaché à quelques pièces de vingt kreutzers. Cette fois il commit des fautes plus graves encore. Le Randar qui, lui aussi, s'entendait au *Franzefus*, sut profiter adroitement de chaque faute de Kobi. Kobi jeta de nouveau ses yeux du côté de Mirl; il y vit encore le même trait de soucieuse mélancolie; il crut même remarquer qu'elle le regardait avec un air de pitié. Elle ne faisait plus aucun signe. L'esprit troublé, la tête prise de vertige et les yeux nageant dans les ténèbres, Kobi commença la troisième partie.

Il jouait de nouveau très-mal; soudain il regarda du côté de Mirl; il vit maintenant qu'elle avait des larmes dans les yeux. Presque aussitôt il sentit qu'on lui touchait légèrement, trop légèrement peut-être, son pied droit sous la table. Il regarda de nouveau du côté de la jeune fille : son joli visage se couvrit aussitôt d'une extrême rougeur; et quelques instants après, cette rougeur fit de nouveau place à la mélan-

colie. Une sueur froide inondait le front de Kobi; son sang se figeait dans ses veines. Qu'avait-elle donc? Et de quoi voulait-elle l'avertir? Car elle voulait l'avertir de quelque chose, il sentait cela au fond de son âme. Serait-ce qu'il ne devait pas laisser gagner le Randar! Était-ce donc là un si grand crime aux yeux de Mirl? Pour la première fois de sa vie, il se trouvait en proie à la perplexité; un sentiment de désespoir qui allait toujours croissant vint à s'emparer de son âme. Il était comme entouré de ténèbres au milieu desquelles la beauté de Mirl brillait seule comme quelque astre resplendissant. Pendant ce temps, néanmoins, et sans le vouloir, il avait joué quelques coups de maître; et ce ne fut pas pourtant sans surprise qu'il s'aperçut que le jeu lui était redevenu tout à fait favorable.

Quand il vint encore à jeter les yeux du côté de Mirl, il vit que la mélancolie avait disparu de son visage et qu'un charmant et gracieux sourire était pour ainsi dire épanoui sur toute sa personne. C'est donc là ce quelle voulait lui dire? pensa Kobi dont le cœur délivré d'un grand poids battait de joie. Eh bien! elle sera désormais contente de lui et le Randar devra voir bientôt qu'il avait trouvé son maître en Kobi; et Kobi se sentit animé de forces nouvelles.

Les parties suivantes révélèrent le nouveau plan de campagne de Kobi et en firent apprécier tous les avantages et toute l'importance. Le Randar avait beau avoir les jeux les plus favorables, il ne pouvait venir à bout de son adversaire. Les pièces de vingt kreutzers s'entassèrent les unes sur les autres du

côté de Kobi comme autant de trophées enlevés sur un sanglant champ de bataille; mais Kobi se garda bien de trahir par l'expression joyeuse de son visage les secrets mouvements de son cœur. Le visage de Mirl était son étoile conductrice; et ce visage rayonnait toujours encore d'un gracieux sourire et s'embellissait à chaque nouvelle victoire; et si d'aventure Kobi, au milieu de cette inquiète confusion, avait commis quelque nouvelle faute, il eût été, à coup sûr, bien excusable.

Après la septième partie le Randar jeta là les cartes avec un mouvement passablement violent; puis il ajouta, tout en bâillant à se démantibuler la mâchoire : « Assez joué comme cela! puisque aussi bien tu m'as ruiné, mon garçon. Allons nous coucher!

Kobi ramassa l'argent qu'il venait de gagner et se leva. Il avait bien vu que le Randar le regardait faire. Il n'eût garde de mettre cet argent dans sa poche. Le tenant, au contraire, dans le creux de sa main, il s'avança tout droit vers la porte qui donnait sur la salle d'auberge.

— Où vas-tu ainsi? lui dit le Randar en le rappelant. Kobi ne répondit pas; puis ouvrant la porte, il se mit à crier en s'adressant à ceux qui se trouvaient dans la salle : « Y a-t-il encore quelqu'un de levé parmi vous autres mendiants? Que celui-là vienne me parler! »

On vit s'avancer bientôt du fond de cette pièce obscure où ils avaient établi leur gîte de sombres physionomies que leur costume, rien moins que poétique, rendait véritablement effrayantes. Elles se rangèrent sur le seuil de la porte.

— Qu'y a-t-il pour votre service, cher monsieur? demanda l'une d'elles d'une voix à moitié endormie.

— Tenez! dit Kobi en remettant à l'une d'elles l'argent qu'il avait dans la main; partagez-vous cela, mais tranquillement et honnêtement. Vous m'entendez?

Il fallait entendre alors les cris et les hurlements de ceux qu'on venait de gratifier si richement. On aurait dit des loups affamés qui seraient tombés au fort de l'hiver sur quelque proie qu'ils auraient ensuite dévorée en commun.

En se retournant, Kobi se trouva face à face avec le Randar dont le visage était redevenu terrible et menaçant. Kobi pâlit de frayeur.

— Qu'as-tu fait de mon argent? lui dit-il d'une voix redevenue effrayante.

Kobi regarda encore Mirl qui se trouvait placée à côté de son père. Chose singulière! Le même sourire rayonnant s'épanouissait toujours encore sur son visage.

— Je l'ai donné à ces pauvres gens, Rebb Iosel; ils en ont bien plus besoin que vous et moi, répondit Kobi d'un ton calme mais résolu.

— Sais-tu bien que tu leur as donné cinq pièces de vingt kreutzers en argent? continua le Randar. Est-il permis à un homme qui est dans les affaires de faire ainsi le prodigue? Es-tu donc dans une position de fortune suffisante pour donner tant aux pauvres?

— Je ne fais jamais d'autre usage de l'argent gagné au jeu, dit Kobi en regardant fixement le Randar; jamais je ne le garde; j'aurais peur, sans cela, qu'il ne me brûlât les poches.

— Est-ce là encore une de tes maximes? dit le Randar d'un ton bref.

— Sans doute, Rebb Iosel, et j'y resterai toujours fidèle

Le Randar, à ce qu'il parut, ne trouva pas trop de quoi répliquer à cet argument. Il se tourna soudain vers sa fille. « — Mirl! dit-il, indique-lui sa chambre. Demain nous causerons de son affaire. Bonsoir! »

Et il se retira.

— Bonsoir, monsieur le Randar! lui dit Kobi, pour qu'il pût l'entendre encore.

Mirl montra à Kobi une chambre où se trouvait un lit tout préparé. Quand elle le quitta, il se sentit encore une fois comme inondé par les rayons de son doux sourire. Ce sourire lui paraissait de bon augure et comme un doux souvenir pour les rêves de cette nuit qui allait être pour ainsi dire, comme le pont destiné à joindre aujourd'hui à demain.

Kobi se promena pendant quelque temps encore en long et en large dans la vaste pièce qui lui était destinée. Il réfléchissait sur toute cette journée. Devait-il en être satisfait? Le doute et l'espérance se partageaient également son cœur; c'était tantôt l'un, tantôt l'autre qui semblait l'emporter. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'était point tranquille.

V

Le lendemain, Kobi se réveilla fatigué et brisé à la suite d'un sommeil plein d'agitation; il n'avait

pas reposé. Le doute et le découragement étaient venus l'assaillir comme l'auraient fait deux ennemis; et ils avaient causé de terribles ravages dans son âme. Maintenant qu'il approchait du moment décisif, il se sentait faible et accablé.

Passer encore une journée comme celle d'hier, il n'en aurait plus la force. Comment tout cela finirait-il?

Là-dessus il prit ses *tefillines* et commença à dire la prière du matin. D'abord il priait machinalement. Pendant que les saintes paroles de Sion tombaient de sa bouche, ses pensées étaient ailleurs. Mais tout à coup il se sentit comme envahi par la plus édifiante piété; il priait sincèrement. La langue sacrée du Dieu d'Israël retentissait maintenant dans tout son être et les saintes paroles jaillissaient de plus en plus sonores de son âme. Son âme lui disait qu'il avait à prier Dieu pour quelque chose de saint et de grand, je veux dire pour Mirl.

Il venait de terminer et il allait tout juste serrer ses tefillines quand entra le Randar.

— As-tu bien dormi, mon garçon? dit-il avec rudesse.

— Comme on dort pour la première fois dans un lit étranger, répondit Kobi qui ne voulait point mentir.

Une sorte de rire ironique vint à passer sur les traits accentués du Randar.

— Tu dormiras bien mieux cette nuit, dit le Randar sur un ton qui laissa ignorer à Kobi si ces paroles renfermaient une raillerie ou une espérance.

Aussitôt après, Mirl servit le déjeuner; et Kobi,

comme tous les amoureux, la trouva bien plus jolie encore aujourd'hui qu'hier.

Kobi épia son visage pour y chercher un sourire ou un mouvement quelconque qui pût l'encourager. Mais il lui sembla qu'elle était plutôt triste qu'autre chose. Elle ne se hasarda même pas à le regarder.

Le déjeuner pris, Mirl s'éloigna et les deux hommes restèrent ensemble.

— Eh bien! mon garçon? dit le Randar après quelques minutes de silence, tout en dépliant, selon son habitude, son mouchoir bleu comme il aurait fait de quelque immense drapeau; et il le jeta sur son épaule gauche. Veux-tu que nous parlions maintenant de notre affaire?

Ce début fit perler le front de Kobi. Une sorte de convulsion lui serrait la gorge et il porta une main convulsive aussi sur le dos de sa chaise comme s'il eût craint que quelque terrible catastrophe ne vînt à l'en précipiter pour l'anéantir à tout jamais.

— Notre affaire, monsieur le Randar? bégaya Kobi. Puis il ajouta d'un ton désespéré : Mais je n'ai pas d'affaire à vous proposer.

— Tu n'as pas d'affaire à me proposer? s'écria le Randar avec une violence extraordinaire et le drapeau bleu étendu sur ses épaules se déploya d'une façon gigantesque comme en signe d'une bataille prochaine: tu t'es donc moqué de moi, mon garçon?

— J'avais bien eu une affaire, bégaya encore Kobi, mais...

Là-dessus le Randar poussa un éclat de rire si violent et si terrible qu'il retentit jusqu'au plafond de la salle. Kobi effrayé leva les yeux sur lui.

— Crois-tu, mon cher garçon, que j'ignore quelle affaire t'a amené chez moi! Penses-tu que Iosel Süz soit un enfant dont on puisse se jouer comme on veut. Tu es venu ici pour ma fille.

— Puisque vous le savez, monsieur le Randar, dit Kobi d'une voix lamentable, au moins ne vous moquez pas de moi. Je vais quitter à l'instant même votre maison.

— Veux-tu bien te taire! commanda le Randar en riant toujours aux éclats; crois-tu donc que je te laisserai partir avant d'avoir terminé mon affaire avec toi?

— Dieu du ciel? s'écria Kobi au comble du bonheur et en se redressant; quoi, Rebb Iosel, vous y consentiriez?

Il lui fut impossible d'achever, bien qu'il eût encore beaucoup de choses à dire. Tout son sang s'était porté à sa tête.

— Écoute-moi, mon garçon, dit le Randar redevenu sérieux. Déjà hier soir, en te voyant descendre de voiture, j'étais convaincu que tu étais venu ici à l'intention de ma Mirl. Je suis allé au-devant de toi comme l'aurait fait un ours et je t'ai fait un accueil que ne t'aurait pas fait un loup. Mais tu n'as pas eu peur et c'est justement cela qui m'a plu en toi. Voyons, réponds; ne t'ai-je pas fait l'effet d'un ours ou de quelque autre bête sauvage?

— Je ne dirai pas précisément que vous ayez été très-poli, monsieur le Randar, répliqua Kobi avec un rire embarrassé.

— Moi, je me suis dit tout de suite : si ce garçon-là était ainsi en toutes choses je n'aurais pas besoin de me tourmenter pour ma Mirl. Innombrables sont

ceux qui sont venus à la ferme pour mon enfant, mon ange de Mirl. Quelques-uns d'entre eux étaient de gentils jeunes gens; ils étaient vêtus comme des princes et faisaient des embarras à n'en plus finir. Mais lorsque je me mettais à les regarder de près et à examiner comme qui dirait leur âme, je n'y ai plus trouvé que crasse et mauvaises herbes. Ce n'est pas à ces gaillards-là que j'aurais permis d'emmener ma Mirl hors de chez moi! J'aurais mille fois préféré descendre dans la tombe et m'y coucher à côté de ma brave femme. L'un d'eux avait semblé ne pas seulement se rappeler qu'il était dans une maison juive, ni se douter qu'il y eût une *mezousa* de par le le monde; un autre se trouvait incapable de dire la prière après le repas; un troisième m'avait gagné mon argent comme un vrai joueur de profession; un quatrième ne fut pas en état de distinguer un sac de laine d'avec une peau de lièvre; un cinquième enfin se trouvait en savoir trop long; il prétendait me donner des conseils sur la manière dont je devais m'y prendre dans telle ou telle de mes affaires comme si j'eusse été un enfant qui vient de naître et lui un vieillard de soixante-dix-huit ans! Je n'en finirais pas si je voulais entrer dans tous les détails de ce genre. Aussi me rendaient-ils quelquefois furieux; et alors je ne me gênais guère et je leur disais des vérités dont beaucoup d'entre eux se souviendront toute leur vie durant. Mais toi, il faut que je te le dise en face, tu m'avais plu du premier coup; seulement j'avais peur de te voir échouer; et je ne te dis que ceci : si toi aussi, mon garçon, tu eusses manqué ton affaire, j'aurais laissé mon enfant devenir une vieille fille.

Le Randar se tut. Kobi se permit à peine de respirer.

— Mais je me suis bientôt aperçu, continua le Randar, avec une émotion qu'il s'efforçait de maîtriser, que tu étais l'homme tel qu'il me le fallait pour ma fille. Tu es un bon commerçant qui connaît son monde et dont les yeux sont ouverts sur bien des choses ; ce qui, à mon sens, vaut plus que la fortune. A toutes les questions que je t'ai adressées, tu avais une réponse toute prête. Ceux dont je te parlais plus haut étaient également de bons commerçants mais ils péchaient tantôt par un côté, tantôt par un autre ; quant à toi, tu n'es ni un joueur de profession, ni un hypocrite ; tu aurais pu me laisser gagner et pourtant tu ne l'as pas fait ; mais deux choses m'ont tout particulièrement séduit en toi : tu es d'une nature posée et un bon Juif. Je sais bien qu'il y a des gens qui aiment juste le contraire ; ils ferment les yeux sur bien des choses pourvu qu'on ne soit pas bon juif ; je ne suis pas de ce bord-là, moi ! Ma fille a besoin de trouver dans son mari un cœur israélite et une nature pieuse et tu possèdes les deux à la fois. Non, vois-tu, ta manière de dire la prière après le repas et de mettre les *tefillines*, cela ne veut pas me sortir de la tête ! Je ne te ferai plus qu'une question : Veux-tu de ma Mirl pour femme, oui ou non ?

— O monsieur le Randar ! monsieur le Randar ! s'écria Kobi avec passion ; vous pouvez me le demander ? Mais avec tout cela, vous ne savez pas encore qui je suis moi-même ?

— Te l'ai-je donc demandé ? dit le Randar d'un air sérieux ou ai-je besoin de le savoir ? Crois-tu par hasard que je ne te connais pas ? quand bien

même tu serais le fils d'un balayeur de synagogue, je ne retirerais pas ma parole. Si malgré cela tu tiens à me le dire absolument, je n'ai rien à y objecter ; mais tu le diras à ma fille.

Pendant cet entretien la porte de la salle s'était légèrement entr'ouverte. Mirl parut sur le seuil, le visage baigné de larmes ; mais à travers ces larmes on voyait de nouveau briller ce sourire victorieux qui la veille avait été l'étoile conductrice de Kobi.

— Quel est ton avis, à toi, ma chère enfant ? dit le Randar avec tendresse ; ne m'as-tu pas dit que tu voulais celui-là ou bien aucun ; ne l'as-tu pas dit ?

Ne faisons que passer et sur la pointe des pieds devant le Destin qui, dans la ferme du Randar, a conduit au-devant l'une de l'autre deux âmes lesquelles, sans cela, ne se seraient jamais rencontrées. Il est certains moments dans la vie qui demandent à être goûtés en silence ; si on en parlait trop on risquerait bien d'éveiller l'esprit malin et un mauvais sort serait bien vite jeté.

Kobi savait cela aussi bien que nous. Il ne parla pas de son bonheur ; il se borna à le goûter pendant les quelques heures qu'il avait encore à rester à la ferme du Randar.

Passons donc.

Une voiture roule dans la rue bien avant dans la nuit. Elle s'arrête devant la maison aux trois noyers. On voit encore de la lumière dans la salle d'habitation. Le père et la mère attendent le retour de leur fils. La mère est en proie à toutes les angoisses d'une

âme agitée. Kobi fait son entrée. Un cri de joie retentit dans la chambre.

— Es-tu sain et sauf, mon enfant? demanda Perl en examinant son fils de haut en bas, après les premiers embrassements. *Ne t'a-t-il pas fait de mal?*

— Je suis tout à fait sain et sauf, chère mère, répondit Kobi en souriant; on n'a pas touché à un cheveu de ma tête!

— Et notre affaire? questionna Rebb Wolf.

— Elle a parfaitement réussi, cher père, répliqua Kobi.

— Je l'avais bien présumé, du moment que je t'en avais chargé, dit Rebb Wolf dans son orgueil de père.

Kobi, au moment où personne ne s'y attendait, se dirigea vers un bahut où se trouvaient rangées dans un ordre presque militaire de superbes assiettes et tasses de porcelaine. Elles dataient du temps de la grand'mère de Perl qui était morte à cent dix ans comme on se le rappelle. Kobi prit la plus belle tasse entre toutes; elle était bordée d'un filet d'or. Puis, de toutes les forces de son bras, il la jeta sur le plancher. Elle se brisa en mille petits morceaux.

Perl poussa un cri de terreur.

— Dieu du ciel! s'écria-t-elle; Kobi, que fais-tu là? Ma plus belle tasse...

Kobi la regarda dans sa frayeur en souriant et, après quelques instants de silence, il ajouta:

— Ma chère mère, ne m'as-tu pas toujours dit quand j'étais encore enfant que tu conservais cette tasse à mon intention? Eh bien, hésiterais-tu à la

sacrifier à ton fils, du moment qu'il te ramène une bru [1] ?

Les parents de Kobi le regardèrent sans pouvoir proférer une parole.

— Au nom du ciel ! je ne pense pas que tu sois...

— Si, ma chère mère, je suis fiancé, si toutefois vous voulez bien y consentir tous les deux.

— Mais avec qui donc ? demandèrent Perl et Wolf à la fois.

— Avec la fille du Randar.

— Et le fils du Président ?

— Celui-là ?... mais je n'avais jamais songé à lui.

Ce ne fut que plus tard que Kobi raconta à ses parents l'histoire de sa conquête mais en s'en tenant aux généralités seulement. Il garda le silence sur le point le plus important, s'en souvenant sans cesse dans son for intérieur et avec reconnaissance, à savoir que quelque fin et quelque dissimulé que l'on soit, on ne saurait pourtant jamais réussir sans avoir pour auxiliaires la flamme de l'amour et la volonté divine.

On pense bien que l'alliance de Kobi avec la fille du Randar fit une immense sensation. On en parla comme du plus grand événement qui se fût jamais présenté. Mais chose singulière ! personne ne s'en

1. La tasse brisée à la cérémonie des fiançailles juives comme la bouteille pleine de vin que l'on casse le jour du mariage, après la bénédiction nuptiale, est une sorte de *memento mori* en action : il n'y a pas de joie sans deuil. C'est aussi comme une avance faite au sort pour conjurer ainsi toute influence mauvaise ; c'est si l'on veut encore et en petit l'acte de l'esclave romain insultant le triomphateur afin de détourner de de lui les rigueurs d'un destin jaloux ; c'est, en un mot, faire la part du mal. (*Note du traducteur.*)

étonna. On s'était bien attendu à quelque coup de ce genre de la part du Mine.

Le Président ne se trouva pas précisément intéressé à raconter aux gens comme quoi il avait lui-même servi d'instrument à l'élévation de Kobi. La chose néanmoins fut sue de tout le monde. D'abord on en chuchota et, à la fin, la grande trompette de la Renommée publia cette histoire dans la Bohême entière. Elle vint retentir à toutes les oreilles.

Le Randar ne s'est pas trompé dans son choix.

La bénédiction du Ciel repose visiblement sur la maison du mine.

UN ANNIVERSAIRE

I

C'était par une belle nuit d'été. La lune brillait de tout son éclat. Mais dans un certain Ghetto de la Bohême plus d'un habitant, quoique tourmenté par le sommeil, ne pouvait fermer les yeux. Cela tenait aux aboiements perpétuels d'un chien du voisinage. Et quand les premières lueurs du matin commencèrent à poindre à l'horizon, la bête vigilante qu'un événement extraordinaire semblait avoir troublée dans son repos n'avait pas encore cessé ses nocturnes lamentations. A qui donc en avait-elle? Était-ce aux étoiles du firmament? ou bien des voleurs s'étaient-ils introduits dans quelque maison voisine? Toujours est-il que ce ne fut qu'après avoir épuisé toute la gamme de son éloquence que le pauvre animal cessa ses cris à la fois plaintifs et effrayants. Le lendemain, — tant avait été grand l'effet produit par cette terrible nuit, — on s'adres-

Digitized by Google

sait dans chaque maison la même question. — Qu'a donc eu toute la nuit durant le chien de Jacob Loew? Il a dû lui arriver quelque chose de bien extraordinaire!

La pieuse Roesel qui avait passé la même nuit à veiller un enfant malade dans le voisinage de la maison d'où était venu tout ce vacarme et qui, à cause de cela se trouvait passablement de mauvaise humeur, ne se gêna guère pour exprimer son ressentiment en termes assez amers : « Voilà, disait-elle, ce que c'est que d'être riche! Bon Dieu! Qu'un pauvre se permette de posséder un chien pareil à celui-là et il verra bien si on le tolèrera. Mais comme Jacob Loew a de l'argent et que tout le monde est son débiteur, on le laisse faire « ce despote; » c'est à cause de lui que ce pauvre petit enfant a dû se priver de sommeil et passer la nuit les yeux ouverts! et dire que la communauté tout entière [1] garde le silence et laisse ce chien aboyer comme il l'entend! La vérité est que, de nos jours, personne n'a le courage de dire ce qu'il pense. On se fait petit devant son chien. Si j'étais, moi, à la place de la communauté, je lui en ferais voir de belles à « ce despote; » et j'empêcherais bien son chien de priver les gens de sommeil. Mais, encore une fois, par le temps qui court, personne n'a plus le courage de dire ce qu'il pense. »

A une époque qui n'était pas encore très-éloignée on ne se fût pas exprimé de la sorte sur le compte de Jacob Loew. Si alors, en effet, quelqu'un eût traité Jacob Loew de « despote, » il eût, certes, ex-

1. La communauté juive.

cité autant d'étonnement que s'il eût soutenu que les aigles et les colombes sont proches parents. Dans la cour de cette maison où régnait maintenant, comme un vigilant gardien, ce Cerbère, le trouble-sommeil du Ghetto, dans cette même cour, jouait et piétinait alors une joyeuse bande de petits garçons ; et rien qu'à entendre de loin leurs bruyantes voix d'enfants, le cœur vous sautait de joie dans la poitrine. Tout dans cette maison respirait la vie, le mouvement, la gaieté ; et l'on eût dit que les anges du bon Dieu se plaisaient à la couvrir de leur égide protectrice. Jamais on n'avait vu d'aussi jolis enfants : leurs joues étaient couvertes d'une transparente rougeur et leurs yeux avaient un éclat particulier que rarement l'on se souvenait d'avoir surpris chez d'autres enfants du même âge. Mais, hélas ! faut-il le dire ? Ce sont précisément ces joues d'un si beau rouge et ces yeux si étincelants qui ont réduit à la solitude cette même maison. Elle n'a plus pour habitants aujourd'hui qu'un vieillard, « le despote » Jacob Loew et son chien.

Oui ! ils avaient été au nombre de cinq, les pauvres petits. Mais pas un ne dépassa sa treizième année. Chaque fois que l'un deux touchait à la limite de cet âge, une sorte de nuage noir semblait envahir et couvrir soudain la sérénité du ciel domestique ; et le nuage s'abaissait toujours de plus en plus noir à mesure qu'il descendait davantage..... et quand il avait passé, l'enfant était mort. Et la catastrophe se produisait, en général, avec une rapidité si effrayante que tel de ces enfants dont hier encore les joues brillaient d'un vif incarnat, indice d'une vie florissante, se trouvait, un mois après et en

moins de temps encore, couché pour toujours, là-bas, au champ du repos. On ne sait quelle perfide maladie qu'aucun art ne pouvait prévoir ni combattre et qui, chaque fois, revêtait un caractère différent comme pour braver la vigilance des parents, vint enlever sans pitié et coup sur coup ces malheureux enfants. — On leur avait jeté un mauvais œil, disaient les gens pieux. — Ils étaient nés avec la courte haleine, commentaient les vieilles femmes du voisinage. Ils étaient nés avec la courte haleine ! Hélas ! sans s'en douter, ces gens-là avaient dit la vérité.

Quand Jacob Loew au retour de ses voyages d'affaires, rentrait le vendredi après-midi dans sa maison, cette maison bénie et que semblait échauffer je ne sais quel souffle de tendresse féminine, — car à cette époque-là sa femme la remplissait encore de son ardente activité, — il éprouvait chaque fois une joie mêlée de tristesse. Cinq petites têtes aux cheveux bouclés venaient se presser sous sa main pour recevoir, la veille du Sabbat, la bénédiction paternelle. C'était à qui devancerait l'autre. Mais lui les réunissait tous ensemble comme en une seule pelote, pour ainsi dire. Ce n'était pourtant pas qu'il eût déjà le pressentiment que sous cette fleur enfantine se cachait quelque ver rongeur. Bien au contraire. Mais au milieu de la joie qui, à ce spectacle, lui gonflait le cœur il songeait toujours au moment où lui-même viendrait à mourir. Et alors il faisait la réflexion suivante : « Conviens-en, Jacob Loew, ton Dieu a bien organisé les choses. Le jour où toi ou bien ta femme vous viendrez à quitter ce monde, vous laisserez après vous cinq superbes

garçons qui diront le *Kadisch* en votre honneur. »

On appelle Kadisch cette oraison transmise, parmi les Juifs, de génération en génération, depuis des milliers d'années et qui est conçue dans la langue même de Sion. L'origine en est toute mystérieuse; des anges, dit-on, l'ont apportée du ciel pour l'enseigner aux hommes. Dans cette prière viennent se confondre, avec les plus tendres sentiments de l'enfance, les souvenirs les plus véritablement humains; car c'est la prière des orphelins. Après la mort de leur père ou de leur mère, les fils du défunt ou de la défunte doivent la réciter, pendant un an, chaque jour, matin et soir, après l'office divin; puis, chaque année, au jour *anniversaire*. Sortant de la bouche des enfants cette prière possède une vertu singulière : elle pénètre jusque dans les tombeaux pour annoncer aux parents morts que leurs enfants se souviennent d'eux; puis, elle arrive directement jusqu'au trône du Tout-Puissant, implorant pour ceux qui ne sont plus de ce monde, repos éternel, pardon et miséricorde.

Certes s'il est quelque part un lieu assez solide et assez indissoluble pour joindre ensemble le ciel et la terre, ce lien-là ce sera cette prière. Elle unit entre eux les vivants en même temps qu'elle forme comme un pont qui conduit au mystérieux empire des morts. Et l'on serait presque fondé à dire que cette oraison est une sorte de sauvegarde pour le peuple qui, seul entre tous les autres peuples, en fait usage ici-bas; elle lui garantit, en quelque façon, sa durée dans l'avenir; car aussi longtemps que, chez un peuple, les enfants se souviennent de leurs parents, ce peuple-là reste à l'abri de toute ruine et

de toute dissolution. Non, non, il n'est pas de tempête, pas de dépravation, pas de corruption, il n'est pas, en un mot, de pouvoir au monde, capable de secouer ni de miner dans ses fondements un édifice qui repose sur l'inébranlable rocher de la « famille. »

On dira ce que l'on voudra; il n'est pas moins vrai que plus d'une fois cette prière du souvenir a porté un trouble salutaire au sein de telle ou telle conscience égarée dans le tourbillon des mauvaises passions; plus d'une fois aussi elle a provoqué la réflexion chez les plus pervers et les a, pour ainsi dire, sanctifiés en leur rappelant leurs parents morts depuis des années; c'est alors que ces mêmes hommes ont envisagé avec terreur le chemin qu'ils avaient parcouru en le comparant avec celui qu'ils auraient suivi peut-être s'ils avaient eu pour les guider l'œil d'un père ou d'une mère.

Et par là même que cette prière est une sorte de résurrection morale de notre existence éphémère, qu'elle ne permet pas à l'homme de mourir tout entier et qu'elle fait revivre sans cesse dans nos âmes le souvenir de ceux qui sont depuis longtemps rayés, pour ainsi dire, du cadre de l'humanité; par là même aussi elle exerce une sainte et salutaire influence. Pouvoir se dire que l'on va passer d'une enveloppe misérable et fragile dans un monde plein de mystères et que néanmoins ces pelletées de terre qui vont rouler bruyamment au-dessus de votre tête ne vous couvriront pas tout à fait; que vous laisserez au contraire derrière vous des êtres qui sauront que vous êtes mort, quelle que soit la partie du globe où ils se trouvent, qu'ils y soient revêtus des haillons de la pauvreté ou de la pourpre

des grands; qu'ils feront arriver la prière du Kadisch jusqu'à vous; pouvoir se dire aussi qu'on ne possède plus rien dans ce monde, qu'on n'aura laissé ni biens, ni maison, ni champs qui puissent vous rappeler à ces mêmes êtres et que pourtant ils conserveront votre mémoire comme leur plus précieux héritage; pouvoir se dire que lors même qu'on n'a rien été ici-bas pendant sa vie, d'autres feront néanmoins quelque chose de vous, qu'ils vous donneront un certain relief et qu'ils vous soulèveront de la poussière du passé; pouvoir se dire cela, ce sera comprendre en même temps les pensées cachées qui cheminaient dans le cerveau de Jacob Loew, comme aussi la satisfaction que devait lui causer cette seule idée qu'un jour à venir cinq garçons, ni plus ni moins, diront le Kadisch en son honneur.

Nous avons raconté plus haut comment dans le cours d'un très-petit nombre d'années, toutes ces jolies et florissantes têtes d'enfants avaient disparu successivement de la maison de Jacob Loew. Elles sont couchées maintenant tout près les unes des autres au cimetière juif. Le jour où l'on avait enterré le plus jeune d'entre eux, Jacob Loew et sa femme étaient demeurés comme frappés de stupeur à la suite de cette dernière catastrophe; et comme s'ils s'étaient entendus pour cela, il ne parlèrent plus entre eux de ces chers trépassés. Tous deux savaient trop bien que la blessure de leurs cœurs saignait réciproquement, après comme avant. De temps à autre seulement, et cela arrivait surtout le vendredi après-midi quand Jacob Loew rentrait chez lui, il sentait son cœur éclater comme eût fait une flamme sortant soudain de dessous des cendres en

Digitized by Google

apparence depuis longtemps éteintes. — L'homme, il faut en convenir, est un beau calculateur, avait-il coutume de dire alors à sa femme avec un effrayant sourire; j'avais compté sur cinq et pas un seul ne m'est resté!

— C'est que l'homme ne doit point calculer de la sorte, répliquait Esther, et elle seule savait ce qu'une telle consolation coûtait à son cœur; non, l'homme ne doit point calculer ainsi et faire à l'avance les comptes du bon Dieu; c'est par là qu'il commet un péché et s'attire le malheur. Et d'ailleurs n'avons-nous pas notre Blumelé qui nous est restée?

— Est-ce qu'une fille peut dire le Kadisch pour ses parents?

— Mais ses enfants le pourront.

— Et si elle aussi vient à avoir la courte haleine, Esther? oui, si elle aussi vient à l'avoir, que feras-tu alors?

— Je ne fais pas mes comptes comme Jacob Loew, disait-elle ordinairement en terminant les entretiens de ce genre; et en parlant de la sorte, elle réprimait souvent un amer sourire; mais ce sur quoi je compte c'est que notre Blumelé grandira en force et en santé; Dieu ne voudra pas nous enlever encore notre unique Blumelé.

Esther avait raison. Blumelé venait à merveille; elle poussait comme une jeune plante dans la forêt. Au premier coup d'œil on pouvait juger que la constitution de Blumelé était toute différente de celle de ses frères si prématurément emportés. Ses joues n'avaient pas cet incarnat trompeur qui avait été regardé chez ces derniers comme un excès de santé et ses yeux ne brillaient pas de ce feu dévorant dont

avaient étincelé ceux de ces pauvres enfants; ce feu-là n'avait été, après tout, que le reflet de l'embrasement intérieur qui les consumait; et cet embrasement éteint, ils s'étaient éteints de même. Non, cette enfant au contraire se développait très-régulièrement, sans que ses parents s'en aperçussent presque, car leurs yeux étaient encore constamment tournés du côté du cimetière.

Un jour on reçut la visite du docteur Prager. Il y avait longtemps qu'il n'avait paru dans la maison. Depuis la mort du plus jeune garçon de Jacob Loew, une sorte de froideur était intervenue entre le docteur et le ménage Loew; c'était assez naturel; car chaque fois que Jacob Loew apercevait le médecin, il se sentait soudain en proie à quelque chose qui ressemblait à un violent courroux. Ce n'est pas qu'il lui imputât le moins du monde le malheureux destin de ses enfants; mais toujours est-il que le docteur lui rappelait sans cesse ceux qu'il avait perdus, les espérances qu'ils avaient emportées dans le tombeau et, en un mot, tout ce que, grâce à eux, il s'était forgé de félicités pour sa vie future. N'était-ce pas eux, en effet, qui, s'ils eussent vécu, auraient un jour à venir dit la prière du Kadisch pour leur père?... Le docteur de son côté avait trop de tact pour faire des visites fréquentes dans une maison où il ne pouvait, où il ne devait s'attendre qu'à un accueil d'une politesse forcée; car il jugeait la situation avec son cœur. Aussi s'était-il passé des années sans qu'il eût vu la jeune fille autrement que dans de rares circonstances amenées par le hasard seul; et de cette manière elle lui était devenue, en quelque façon, étrangère.

— Est-ce là votre enfant? demanda-t-il avec étonnement, pendant que ses yeux surpris toisaient dans son gracieux ensemble cette jeune fille de dix-sept ans.

La femme de Jacob Loew pâlit à cette question et sa main saisit convulsivemnt celle du docteur.

— Auriez-vous par hasard remarqué qu'elle aussi a la courte haleine? demanda-t-elle tout bas.

Le médecin ressentit une vive émotion. Il s'approcha de Blumelé et la regarda longtemps dans les yeux.

— Mais je ne suis pas malade, monsieur le docteur! s'écria Blumelé à la fin, et elle se mit à rire.

— Non certes et aussi vrai que Dieu existe, vous n'êtes pas malade; et autant que la science humaine peut avoir la prétention de deviner l'avenir, je puis te dire ceci, ma chère enfant : tu es aussi bien portante qu'on peut le désirer et bien portante tu resteras.

— Jurez-le-moi, monsieur le docteur, s'écria Jacob Loew sur un ton dans lequel le médecin crut reconnaître une certaine ironie mêlée à une émotion profonde.

— Un médecin ne peut jurer de rien, répondit le docteur avec sérieux; mais il peut du moins vous assurer, autant, encore une fois, que son art le lui permet, que votre fille n'aura jamais le sort de vos autres enfants.

— Les pauvres, les pauvres garçons! sanglota Loew en se couvrant le visage de ses deux mains.

— Est-ce que tu vas recommencer tes calculs, Jacob Loew? dit Esther à voix basse.

Il laissa tomber ses mains. Des larmes amères

coulaient le long de ses joues, et néanmoins son visage se trouvait comme éclairé par un rayon de soleil. Il s'approcha de Blumelé et la regarda longtemps dans les yeux; puis, lui passant la main dans sa magnifique chevelure d'un noir resplendissant, il lui dit d'une voix qui alla jusqu'à l'âme de la jeune fille : — Blumelé, il faudra que tu deviennes une brave et pieuse fille, car tu es la seule désormais sur laquelle je puisse compter; voyons, promets-le-moi.

Il lui tendit la main. Blumelé fut assez longtemps avant de lui donner la sienne; et, en le faisant, elle ressentit comme un frisson. Jacob Loew venait de parler d'une si étrange manière..... et comment pouvait-elle promettre de tenir une chose qu'elle avait à peine comprise!

Était-ce à la suite de cet entretien que Jacob Loew avait conçu le consolant espoir que la tempête qui était venue si terriblement assaillir sa maison était désormais apaisée ou bien cette idée lui était-elle inspirée d'ailleurs? Quoi qu'il en soit, à partir de ce jour, la vie semblait avoir pour lui un nouveau charme; et c'est à partir de ce moment aussi qu'il parut s'apercevoir que la présence dans sa maison d'une fille de dix-sept ans faisait renaître dans son âme si longtemps assombrie un rayon de lumière sur lequel il n'avait plus osé compter; c'est maintenant seulement qu'il semblait remarquer combien et avec quel éclat s'était développée la beauté de la jeune fille. Et il s'opéra un changement si extraordinaire dans sa manière de penser et d'agir que l'œil le moins exercé eût pu le constater. Il y avait peu de temps encore, il parlait à tout pro-

Digitized by Google

pos de ses cinq garçons et il savait les faire intervenir même dans les conversations qui prêtaient le moins à ce sujet. A présent, au contraire, il n'en faisait plus que peu ou point mention ; et s'il lui arrivait d'y revenir, il n'était pas rare de le voir souvent interrompre ses lamentations ; et ses yeux alors cherchaient quelque chose autour de lui. Et, si le hasard avait voulu que Blumelé fût présente, les regards de son père ne se détachaient plus d'elle et sur ses lèvres venait s'épanouir alors un rayonnant sourire de béatitude, un de ces sourires dont il avait perdu l'habitude depuis longtemps. Jacob Loew, à partir de ce jour, ne revenait plus d'aucun voyage d'affaire sans rapporter à Blumelé quelque objet de toilette à la mode. Et si parfois Esther lui reprochait de *gâter* par la leur enfant et de la rendre vaine, il avait toujours toute prête cette réponse qu'il accompagnait d'un sourire de satisfaction : — Quel mal, disait-il, cela peut-il faire, du moment qu'elle continue à rester pieuse et sage? Et c'est aussi la question qu'il lui adressait, chaque fois, avant de lui remettre le présent qu'il lui rapportait de voyage : — Blumelé, lui demandait-il, voyons, dis-le-moi, as-tu été bien sage cette semaine? Là-dessus et sans attendre de réponse, il lui jetait avec un incroyable empressement le brillant cadeau.

Que se passait-il donc dans l'âme de Jacob Loew? S'y était-il développé quelque nouveau germe de vie? Quant à Esther, elle secouait souvent la tête d'un air pensif; car elle ne s'expliquait qu'à moitié les prodigalités de son mari envers Blumelé. Ce qu'il y avait de plus clair pour elle, c'est que Loew ne se sentait plus capable de contenir sa joie, puis-

que à partir de ce moment seulement il paraissait convaincu que sa fille ne lui serait point ravie comme ses autres enfants. Mais quel rapport tout cela avait-il avec cet éternel mot de « piété et de religion, » sur lequel il insistait chaque fois avec une si pressante énergie ?

Blumelé elle-même dit un jour à sa mère avec un grand sérieux : — Que veut donc dire mon père quand il me répète toujours : Sois sage, Blumelé, sois sage ? Est-ce que je ne le suis donc pas ? M'est-il jamais arrivé de faire quelque chose qui ne soit pas bien ?

Esther réfléchit longtemps pour savoir ce qu'elle devait répondre. Puis soudain : — Il n'y a jamais de mal à ce qu'on nous exhorte à chaque heure et chaque jour, à la piété et à la religion..... et si ton père le fait si souvent, c'est qu'il sait, à coup sûr, mieux que toi pourquoi il en agit ainsi.

Blumelé était assez légère de sa nature ; des réponses de ce genre la contentaient toujours sans qu'elle y réfléchît davantage. Du reste, Jacob Loew lui avait si souvent demandé si elle avait été sage, qu'à la fin cette question était devenue pour elle une simple manière de parler et elle n'y attachait plus d'autre sens. Cette demande, quand elle lui fut faite pour la première fois, l'avait fait frissonner de tous ses membres ; elle la laissait maintenant complétement indifférente. Il en est ainsi de tout ce que l'habitude émousse ; quand un mot a cessé de représenter une idée, il ne retentit plus à nos oreilles que comme un vain son. Déjà Blumelé avait acquis assez d'assurance pour pouvoir répondre à la question habituelle de son père par un : Oui ! accompa-

gné d'un sourire stéréotypé. Elle savait bien qu'il ne demandait pas d'autre réponse.

Depuis quelque temps Jacob Loew comblait sa fille de cadeaux de plus en plus riches, de plus en plus brillants. Sa libéralité semblait ne plus connaître de bornes ; il rapportait maintenant chez lui de véritables cargaisons de linge fin et de soieries et il les étalait devant sa fille avec une joie inexprimable. Le Ghetto comptait sans doute de plus riches filles de bourgeois que Blumelé ; mais aucune d'entre elles pourtant n'aurait pu lutter avec la fille de Loew pour l'éclat et la variété des toilettes ; et le monde était arrivé à dire que chaque samedi paraissait chez Jacob Loew « le journal de la mode ; » car, ce jour-là, Blumelé se montrait toujours avec quelque nouvel objet de toilette qui dépassait de beaucoup tout ce que l'imagination de ses compagnes étonnées avait pu rêver de plus extraordinaire en ce genre. Tout, du reste, lui allait à merveille ; elle excellait à tirer parti du ruban le plus insignifiant, rien que par la manière dont elle savait le porter ou le nouer.

— Écoute, dit un jour Esther à son mari qui venait, au retour d'un voyage, d'étaler devant Blumelé des cadeaux bien plus somptueux encore que tous ceux dont il l'avait déjà comblée ; tu as grand tort d'habituer ta fille à tout cela ; que lui restera-t il donc à désirer, dans quelques années, si, dès à présent, tu préviens tous ses désirs ? Tu ne parais pas connaître à fond le cœur des femmes ; si on l'accable de satisfactions, si on le rassasie de plaisirs il tend trop vite à s'enorgueillir et alors il peut faire fausse route. Le cœur de la femme est plutôt fait pour supporter

avec patience les chagrins et les douleurs ; et c'est pour cela précisément qu'il faut l'habituer de bonne heure à se contenter de peu. On y doit toujours laisser une petite place vide où elle puisse, à l'occasion, loger et mettre en réserve quelque vœu, quelque plaisir pour l'avenir ; mais, encore une fois, si maintenant déjà tu donnes à Blumelé les habitudes d'une princesse, je n'ai que ceci à te dire, Jacob Loew : tu fais mal.

— Jacob Loew, répondait-il avec un sombre froncement de sourcils, peut faire pour son enfant ce que ne peut pas faire tout le monde. Est-ce ma faute si je n'ai plus qu'elle d'enfant ?... Je n'ai pas besoin de faire des économies.

— Tu vas trop loin, dit Esther, et tu gâtes cette enfant.

— Petite folle que tu es ! interrompit Jacob Loew en riant aux éclats, ne vas-tu pas croire que, sur mes vieux jours, je vais donner dans le dissipateur et le faiseur d'embarras ? Cela est bien loin de ma pensée... A propos ! quel âge a donc notre Blumelé ?

— Elle a dix-sept ans ! fit Esther avec un certain mouvement.

— Dix-sept ans ! contrefit Jacob Loew dont la gaieté allait toujours croissant, et pas encore de trousseau de prêt pour elle ! Si jusqu'ici tu n'y a pas pensé il est de mon devoir de t'y faire songer.

Pendant quelques secondes, le cœur d'Esther avait cessé de battre ; elle était devenue pâle et se trouvait dans l'impossibilité de proférer une parole.

Quelle est la mère, en effet, qui peut entendre prononcer, sans s'effrayer, le mot qui doit décider du sort de sa fille, si auparavant elle n'a ratifié la chose dans

son propre cœur ? Au premier moment elle est presque tentée de regarder comme criminelle la main qui a la prétention de toucher la première, et à l'exclusion de la sienne, à l'édifice de l'avenir de son enfant. En pareil cas elle estime que son propre mari qui vit pourtant à ses côtés, manque lui-même du tact et de la délicatesse nécessaires pour arranger et déterminer, dans sa juste mesure, tout ce qu'elle croit être le plus propre à assurer le bonheur de son enfant. Voilà précisément ce que ressentait Esther et on s'expliquera maintenant sa frayeur.

Après quelques instants d'intervalle elle reprit courage et dit à son mari d'une voix presque imperceptible : — Tu y songes donc déjà ?

— Déjà ? fit Jacob Loew en riant et il ajouta aussitôt en clignant malignement des yeux : oui, Esther, mon choix est fait.

— Son nom ? s'écria-t-elle hors d'haleine.

— C'est quelqu'un sur qui j'ai depuis longtemps jeté les yeux, — et sa voix tremblait, — quelqu'un comme il me le faut tout juste pour ma fille et l'on dirait que Dieu l'a créé tout exprès pour nous et pour notre Blumelé ; car il est, lui aussi, rempli de piété ; il honore son père et sa mère et il tiendra la main à ce que notre enfant, de son côté, reste toujours bonne et pieuse... et qu'à son tour elle nous honore... en se rappelant ses parents quand ils ne seront plus de ce monde.

Les paroles de Jacob Loew qui avaient rencontré un certain écho dans le cœur d'Esther l'avaient assez rassurée pour qu'elle pût lui dire d'un air badin : — Mais qui donc cela peut-il être ? Voyons ! ne m'intrigue pas plus longtemps.

— Tu le connais, ma foi ! aussi bien que moi, dit Jacob Loew avec tranquillité ; c'est mon neveu...

— Maier ? l'homme aux quatre mains ? s'écria Esther ; et elle avait fait cette exclamation avec une violence qui ne lui était pas habituelle. Puis elle se leva mais ce fut pour retomber sans force sur son siége.

Jacob Loew eut beaucoup de peine à maîtriser sa colère ; la grosse veine de son front se gonfla ; il faisait peur à voir. Il se contint pourtant.

— Les femmes, dit-il, sont toutes les mêmes ! Il a quatre mains, dis-tu ; moi, je ne lui en connais que deux ; et ces deux-là travaillent crânement et bravement et il n'y a personne dans tout le Ghetto qui le vaille sous ce rapport. Je sais bien, du reste, ce que tu entends pas les quatre mains de Maier... Bêtises que tout cela et histoires de femme ! Mon neveu Maier n'a pas la légèreté de nos jeunes gens d'aujourd'hui et j'en rends grâce au Ciel : car s'il en était autrement, je n'aurais jamais songé à lui, et ce sont précisément ses quatre mains qui me plaisent en lui.

Esther gardait le silence. Elle savait maintenant à quoi s'en tenir sur les secrètes pensées de son mari ; elle en démêlait tous les fils comme si elle en eût eu la trame sous les yeux. Mais Esther n'était pas de ces femmes qui, en pareil cas, mettent, si on peut ainsi parler, leur prétendu bon droit sur un coup de dé dont elles attendent perte ou gain. Pour le moment présent elle renferma le plan de son mari dans son cœur et elle y imprima le sceau du secret. Ce n'est pas qu'elle n'en ressentît, en quelque sorte, le poids à chaque heure de la journée ; et toutes les

fois qu'elle en venait à regarder Blumelé, elle ne pouvait se défendre d'une indicible tristesse.

Nous verrons plus tard que l'éloignement d'Esther pour Maier avait sa source dans des motifs parfaitement naturels et nous pouvons ajouter tout de suite ceci, qu'Esther était certaine que si jamais l'on venait à demander à Blumelé si elle voudrait de son cousin Maier pour mari elle répondrait aussitôt par un immense éclat de rire ; car rien qu'à penser à son cousin Maier cela la faisait rire.

Le fait est que le neveu de Jacob Loew avait le malheur d'être pourvu de deux mains superflues, mises à part celles qu'il tenait de la nature. Quant à l'éloge que venait d'en faire son oncle, il était parfaitement mérité et pas un jeune homme dans le Ghetto ne pouvait se mesurer avec lui pour la capacité et la bonté du cœur. Malgré cela, c'était un fait constant et irrévocable que Maier était né avec quatre mains.

Ce n'était là sans doute qu'une figure, une plaisanterie, un quolibet. Mais cela n'a pas empêché les habitanfs du Ghetto toujours à la piste pour découvrir chez leurs semblables la moindre inégalité afin d'en faire des gorges chaudes, cela ne les a pas empêchés d'affubler du costume de la vérité ce qui, après tout, n'était qu'un bon mot. Et dire que toute la personne de Maier ne présentait même pas la moindre inégalité de ce genre ! Tout en lui et chez lui était petit à tel point qu'il n'eut pas même, lors de la conscription, à se placer sous le niveau habituel du recrutement militaire. Mais en revanche ses bras avaient atteint une longueur inimaginable; ils étaient si démésurément longs qu'ils touchaient

presque à terre. Ajoutez à cela que Maier avait l'habitude, surtout lorsqu'il était en colère, de travailler tant et tant de ses mains et d'en faire un usage si habile que dans ces moments-là elles semblaient vraiment s'être multipliées; et chose assez singulière, au lieu de deux il paraissait alors en avoir quatre. Aussi était-ce là tout ce qu'on pouvait dire au désavantage de notre ami Maier; mais malheureusement pour lui, cet inconvénient était en même temps un ridicule, et l'on sait qu'à cet endroit-là les hommes sont inexorables.

Chose assez curieuse du reste : ce n'est pas dans le Ghetto même que le quolibet en question avait pris naissance. Il était l'invention d'un étranger; et c'est le teneur de livres, Jacques, l'employé des fabriques voisines qui en avait coiffé Maier. Il y avait bien eu auparavant quelque chose de ce genre en l'air mais le teneur de livres Jacques l'en avait fait descendre pour donner à cette rumeur un corps et une âme.

Jacques, Hongrois d'origine, était, pour le dire tout de suite, l'idole de tout le monde féminin du Ghetto. Il avait une tête superbe, couverte de longues boucles de cheveux noirs; ses yeux étincelaient d'un feu sombre et ses dents étaient d'une blancheur éclatante. Une magnifique moustache troussée à la hongroise ombrageait ses lèvres un peu grosses et passablement hautaines mais d'un rouge vermeil. Jacques éclipsait tous les jeunes gens du Ghetto. Venait-il à paraître au milieu d'eux, on aurait dit d'un aigle qui se serait égaré dans une basse-cour. Jacques n'avait qu'à se montrer pour faire comprendre toute la différence qui sépare la flegmatique et rêveuse

nature des Bohêmes du tempérament vif et passionné des Hongrois qu'un soleil plus ardent semble avoir comme échauffé et pénétré de ses rayons. Dès lors on comprendra facilement à qui devait rester la victoire. C'était principalement dans les après-midi du samedi, en été et au printemps, que Jacques Stern rayonnait dans tout son éclat. C'est alors que les jeunes filles, sous la conduite de leurs frères, et les fiancées, sous celles de leurs futurs, se rendaient à la montagne voisine. On se plaisait à appeler de ce nom la petite colline plantée de poiriers qui s'élève derrière les maisons du Ghetto. On jouissait de là d'une vue charmante. Tout à l'entour régnaient le calme et le silence; et en bas, dans les maisons, on respirait la tranquillité du Sabbat. On pouvait entendre d'en bas aussi les éclats de rire et les jacasseries des jeunes filles; et, pour peu que quelqu'un eût eu les yeux perçants, il aurait pu découvrir de là et nommer par leur nom les différents couples étendus sur l'herbe épaisse à l'ombre de quelque majestueux poirier. Parfois ces rires devenaient si bruyants qu'ils venaient retentir jusqu'aux oreilles des vieux parents assis paisiblement devant leurs portes; et alors on se disait : bien certainement le Hongrois est avec eux; et, en cela, on ne se trompait guère; car il était, en effet, avec eux; les jours où il manquait, tout, là-haut, se taisait et s'ennuyait.

D'ordinaire, notre avisé Jacques ne faisait son apparition que lorsque toutes les jeunes filles étaient réunies. Comme les yeux brillaient alors, comme les joues se coloraient; mais aussi, comme les poings se crispaient! Jacques n'avait pas encore ou-

vert la bouche que déjà l'assemblée tout entière avait changé d'humeur. Il avait trouvé le moyen de ne jamais s'user auprès de la société qu'il fréquentait. Sa conversation coulait de source et, comme telle, était intarissable. Tantôt il enseignait aux jeunes filles une danse nouvelle, tantôt quelque nouveau jeu qui consistait à donner des gages; et, dans la manière dont il les rendait, il ne manquait jamais de se montrer d'une magnanimité sans pareille. Tantôt aussi il les entretenait de sa lointaine patrie et il transportait comme par enchantement au milieu de la Bohême et sous les yeux de ses auditrices attentives les steppes incommensurables de son pays avec les chevaux qu'on y fait paître, montés par leurs *chicoses* (éleveurs) sous lesquels ils volent, rapides comme l'éclair; ces chicoses qui savaient aussi, à l'occasion, se livrer au noble métier du brigandage. Parfois il apportait une canne percée de trous en guise de flûte et qu'il appelait un *schakan*; et avec cet instrument improvisé il se mettait à siffler, bien que cela ne fût pas très-décent un jour de Sabbat, les plus jolis airs hongrois du monde. Ces mélodies mélancoliques faisaient venir les larmes aux yeux de plus d'une jeune fille; mais aussitôt que Jacques s'en apercevait il s'interrompait pour se livrer à quelque plaisanterie qui provoquait de nouveau chez tous d'inextinguibles éclats de rire.

Ce fut pendant une de ces après-midi de samedi que Jacques, un jour, se mit à organiser une danse que souvent déjà il avait mise en train avec les jeunes filles et les jeunes gens de l'endroit. Blumelé qui ne comptait parmi les « grandes demoiselles » que depuis peu de temps seulement se trouvait alors

présente. Elle portait une robe neuve que son père lui avait rapportée d'un de ses voyages, et elle avait entrelacé dans ses cheveux noirs un nœud de ruban couleur de feu qui faisait admirablement ressortir la merveilleuse beauté de sa tête. Déjà les couples s'étaient formés ; Blumelé avait été engagée par son cousin Maier et elle avait accepté l'engagement. Jacques, en sa qualité d'intendant des plaisirs et aussi en sa qualité de musicien représentant l'orchestre, — car il chantait en même temps pour faire danser son monde en mesure, — Jacques, à cause de cela même, n'avait pas engagé de danseuse. Soudain ses yeux tombèrent sur Blumelé et sur son cavalier Maier qui ivre de joie et de bonheur, agitait ses longs bras comme les ailes d'un moulin à vent.

— Qu'est-ce que cela? s'écria Jacques en enlaçant ses bras dans ceux de la jeune fille et avec un sourire qui rendait encore plus hautaines ses lèvres écarlates. Qu'est-ce que c'est que cela? je ne souffrirai jamais que la plus jolie fleur du village ouvre la danse avec un homme qui a quatre mains.

Tous les assistants partirent d'un bruyant éclat de rire.

— Maier a quatre mains! répétait-on de tous les côtés.

— Qu'entendez-vous par là, Jacques ? demanda Maier qui tremblait de tous ses membres.

— Ce que j'entends par là? s'écria-t-il avec arrogance. Eh bien, je vais vous le dire. Allez-vous-en chez vous, prenez votre aune et puis faites-moi le plaisir de mesurer vos deux mains. Vous vous convaincrez facilement que vous pourrez en faire quatre.

— Il a raison, Jacques, oui, il a raison, ricanait-on de toute part.

— Blumelé, tu ne veux donc pas danser avec moi? dit Maier en s'adressant à sa cousine; et il la regardait de ses petits yeux d'un air presque suppliant.

— Faut-il vous le répéter? Je ne permettrai pas qu'elle danse avec vous, fit observer Jacques; et en même temps il pressa le bras de Blumelé d'un air d'intelligence.

— Tu ne veux donc pas danser avec moi, Blumelé? repéta Maier en insistant encore davantage; et le son de sa voix seul aurait pu faire comprendre à toute autre jeune fille moins légère que n'était Blumelé, que pour Maier il s'agissait de quelque chose de plus que d'une simple invitation à une danse.

— Si l'on veut danser il ne faut avoir que deux mains, souffla Jacques à l'oreille de la jeune fille.

Ce mot fit rire Blumelé aux éclats; et elle rit si bruyamment et avec tant d'agitation que son ruban rouge se détacha de ses cheveux. Jacques se baissa bien vite pour n'être prévenu par aucun autre; et il l'attacha de nouveau avec une dextérité qui lui était habituelle en pareille matière. Pourquoi donc Blumelé tremblait-elle de tout son être pendant qu'on lui rendait ce service si naturel? Pourquoi rougit-elle jusqu'aux front?

Quant à notre ami Maier, il lui semblait en ce moment qu'il devait user de toutes ses forces pour arracher Blumelé à son danseur. Et cet homme, d'ordinaire si doux, était devenu semblable à un lion qu'on aurait excité de tous les côtés.

— Pour l'amour de Dieu! s'écria Jacques avec

une terreur comique en faisant reculer Blumelé de quelques pas, retirons-nous pendant qu'il en est temps encore et avant qu'il nous étouffe ; car il ressemble à une araignée qui s'apprête à dévorer une mouche.

Blumelé se mit à rire plus fort encore ; et avant qu'elle eût eu le temps de réfléchir sur ce qu'elle devait répondre à Maier, Jacques avait déjà entonné sa mélodie et s'était envolé avec Blumelé. Les autres couples s'étaient mis également en mouvement et la plus franche gaieté régnait autour du vieux poirier.

Maier l'homme aux quatre mains avait-il le pressentiment que dans ce moment même le sort décidait solennellement du bonheur de toute sa vie et de celui de toute la vie d'une autre personne encore ; et que par un même arrêt du Ciel et par un juste retour le malheur devait être aussi le partage du destructeur de ces deux bonheurs-là ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ressentit une douleur inexprimable quand, appuyé contre le tronc du vieux poirier, il lui fallut être le témoin des évolutions de Blumelé sur l'herbe tendre, de Blumelé enlacée aux bras de l'heureux Jacques !

Quand Blumelé, après avoir assisté à ce joyeux amusement du samedi, fût revenue chez elle, elle avait à la suite de toutes ces émotions les joues en feu. Esther qu'obsédait toujours le souvenir de ses pauvres défunts petits garçons ne put s'empêcher de s'exclamer avec frayeur à la vue de sa fille : — Blumelé ! quelle mine as-tu donc ? Ton visage est brûlant !

Blumelé se borna à jeter un rapide coup d'œil

dans la glace; puis elle répondit avec gaieté : — Si tu savais, mère, comme Jacques nous a amusées!.... nous avons dansé..... et puis j'ai tant ri au sujet du cousin Maier. Imagine-toi que Jacques a prétendu qu'il avait quatre mains..... et cela m'a d'autant plus amusée que la chose est vraie; du reste, tu n'as qu'à le regarder, mère, et tu t'apercevras bien vite qu'il a réellement quatre mains.

A cette époque, Esther ne savait pas encore quels étaient les desseins de Jacob Loew sur Maier.

La même nuit Blumelé eut un rêve tout à fait singulier. Elle avait été longtemps sans pouvoir s'endormir; mais une fois que le sommeil se fut emparé d'elle, il lui sembla qu'elle n'avait pas encore cessé de danser avec Jacques, là-haut sur la colline, sous le vieux poirier. Elle volait, légère comme une plume; Jacques chantait une si charmante mélodie pour la faire danser! Malgré cela elle ne pouvait s'empêcher, de temps à autre, de jeter un regard en arrière et par-dessus les épaules de son danseur; car là-bas et adossé au vieux poirier, se tenait Maier, debout, étendant vers elle ses bras incommensurables ; et ces bras semblaient croître de plus en plus et atteindre à la fin une longueur effrayante. Mais Jacques l'entraînait toujours plus loin et la place sur laquelle on dansait paraissait se métamorphoser en une plaine si grande, si grande que l'œil ne pouvait plus en embrasser l'étendue..... Les chansons de Jacques retentissaient de plus en plus belles, de plus en plus attendrissantes..... jusqu'à ce qu'enfin ils se trouvèrent tout seuls..... Blumelé se réveilla en poussant un faible cri.

Il se passa encore bien des après-midi du genre

de celle dont nous venons de parler, toutes plus amusantes les unes que les autres ; mais Maier n'y prenait plus part ; et quand la joyeuse troupe de jeunes filles, faisant cercle autour de Blumelé, se rendait à la montagne, Maier restait debout derrière les fenêtres de la maison paternelle, ses longs bras croisés sur son dos, comme pour les dérober à la vue des indiscrets.

C'était précisément le temps où Blumelé apparaissait chaque samedi avec quelque nouvel objet de toilette que son père lui avait apporté dans la semaine. Combien le moindre petit ruban parait à merveille la jolie jeune fille! mais combien aussi elle se laissait captiver par les doux compliments que Jacques lui glissait à l'oreille! Elle croyait déjà savoir que pour tous les autres elle était un objet d'envie, tandis que le beau Jacques seul n'avait pour elle que de l'admiration. A partir de ce moment aussi Jacques avait trouvé le moyen d'organiser chaque samedi une danse sous le feuillage. Et sous le prétexte que Blumelé n'était pas encore assez exercée dans les *nouvelles danses* qui devaient se danser au prochain bal projeté par les jeunes gens de l'endroit, à l'occasion des derniers jours des *Cabanes*[1], Jacques ne souffrait plus qu'un autre que lui *engageât* la jeune fille. C'était dans ces moments-là que tous ses talents se montraient sous un nouveau jour. Tout son être semblait rayonner de je ne sais quel feu dévorant auquel rien de tout ce qui l'approchait ne pouvait résister. Il profitait aussi

1. Fête juive de l'automne. Voir nos *Scènes de la vie juive en Alsace*, p. 170 et suivantes. (Note du Trad.)

Google

des courts intervalles d'une danse à l'autre, — car on dansait alors presque continuellement, — pour peindre avec une entraînante éloquence la vie de ses compatriotes qu'il opposait à celle des mélancoliques Bohêmes : chez lui, dans son pays, les gens étaient tout autrement bâtis qu'ici; c'étaient de vrais gentilshommes en comparaison de leurs coréligionnaires de la Bohême; chez lui on n'était pas réduit à lésiner, à entasser sou sur sou pour faire quelques pauvres économies; mais la vie, dans sa patrie, coulait agréable et luxuriante; là, on avait tout en abondance; et le vin qu'on ne buvait en Bohême que par cuillerées en quelque sorte, — et encore n'en donnait-on qu'aux malades, — le vin, chez lui, coulait par torrents. A l'entendre aussi, son propre père avait huit chevaux dans son écurie et il les attelait tous les huit chaque fois qu'il se rendait au marché; car sortir avec un attelage moindre que celui-là, c'était presque chose honteuse en Hongrie. Quant à lui, il avait passé une plus grande partie de son enfance sur la croupe des chevaux que sur les bouquins des bibliothèques; car derrière la maison de son père s'étendait une lande de plusieurs lieues. Que de fois sous la conduite du seul Iânos leur domestique et monté sur un cheval sans selle il l'avait parcourue dans tous les sens, sans but avoué et rien que pour la parcourir! Au-dessus de lui s'étendait alors un ciel bleu sans bornes et sous ses pieds se déroulait la vaste superficie des steppes aux vagues sablonneuses. Dieu du ciel! quelle vie que c'était-là! Ce n'est qu'en Hongrie qu'on pouvait se faire une idée de l'étendue et de l'immensité du monde tandis qu'en Bohême le monde semblait

finir au bout du premier village venu et l'on se heurtait là contre ses bornes comme contre des planches qui vous barrent un enclos. Aussi les caractères comme les esprits s'en ressentaient-ils; et en Bohême les hommes, sous ce rapport, ressemblaient aux femmes. Tous y manquaient du feu sacré de l'esprit d'entreprise et l'on ne rencontrait chez eux que froid calcul et lâche égoïsme.

Quand Jacques se laissait aller aux descriptions de ce genre, consacrées à l'éloge de sa patrie, il provoquait souvent, il faut bien le dire, plus d'un sourire d'incrédulité. Mais personne néanmoins ne se sentait le courage de le remettre à sa place par une réfutation énergique. Quant à Blumelé, les paroles de Jacques tombaient dans son cœur comme autant d'étincelles. Toutes ces peintures demi-sauvages, demi-fantastiques et qui soulevaient à ses yeux comme un coin de l'infini, avaient ouvert devant elle un monde tout nouveau. Le milieu dans lequel elle avait été élevée, lui semblait maintenant se rapetisser et se rétrécir à vue d'œil. Elle se sentait entraînée par une invincible puissance. Elle ne voyait plus dans le monde qu'elle et Jacques... Elle ne dansait plus qu'avec lui... et toutes les autres figures qui les entouraient se changeaient pour elles en autant de pâles et vains fantômes... Blumelé en était même arrivée à s'oublier à un tel point que parfois elle laissait reposer sa main sur l'épaule de Jacques; et alors quand Jacques se levait brusquement pour conduire quelque danse nouvelle, il ne manquait jamais d'y imprimer un brûlant baiser.

Le roman de Blumelé marchait à pas de géant vers son dénoûment.

Nous avons dit plus haut que Maier, l'homme aux quatre mains, ne prenait plus part aux amusements des après-midi du samedi. La chose n'est pourtant pas tout à fait exacte. Il ne fréquentait plus la montagne, il est vrai; mais, vers le soir, quand il savait que la compagnie allait se mettre en devoir de revenir au village, il se glissait à la dérobée dans quelque chemin de traverse qui pût le mettre à portée de la bande joyeuse... De cette manière il pouvait du moins voir flotter au loin les vêtements de Blumelé. Mais un jour il s'était attardé : jeunes gens et jeunes filles avaient déjà descendu la montagne et leur bavardage et leurs rires seuls arrivaient encore à l'oreille de Maier. Cependant, là-bas, sous ce poirier au vaste ombrage près duquel Jacques avait, dans le temps, si cruellement offensé Maier, quelqu'un paraissait se tenir encore debout ; et l'on voyait briller au même endroit, à ce qu'il semblait, comme une robe d'une couleur éclatante. Maier y regarda de plus près; et en ce moment ses yeux avaient acquis une force de perception extraordinaire...

... Deux personnes et non pas une seule se tenaient maintenant sous l'arbre... L'une d'elles était Blumelé et l'autre Jacques ! Ils se tenaient embrassés. La tête de Blumelé reposait sur les épaules du beau Jacques. Ils chuchotaient tout bas et leurs chuchotements arrivaient sur l'aile du vent jusqu'aux oreilles de Maier aux écoutes.

Notre ami Maier n'en vit pas davantage. Mais aussitôt après il descendit la montagne en courant à toute bride; et ses longs bras s'agitaient furieusement. Il s'arrêta tout essoufflé devant la maison de Jacob Loew. Son intention était-elle de dénoncer ce qu'il

venait de voir? Toujours est-il que son cœur restait en proie à une agitation sauvage; et une passion terrible, telle que n'en avait jamais ressentie cet homme d'un naturel si doux, bouleversait maintenant son âme. Quiconque en ce moment se fût mis à examiner son visage dont tous les muscles étaient tendus, n'aurait plus reconnu en lui l'ancien Maier : il avait rajeuni de dix ans. Cet orage, néanmoins, s'apaisa... Dieu seul dut savoir quelles tortures avaient déchiré son cœur quand, debout sur le seuil de cette maison d'où avait dû sortir un jour tout le bonheur de sa vie sous la forme d'une alliance contractée par l'amour, il s'en détourna soudain en murmurant ces mots : « Non! il ne faut pas qu'on le sache! il est trop tard! »

II

L'été s'était passé et déjà l'on approchait des grandes fêtes juives qui cette année-là tombaient au commencement de l'automne. La veille du nouvel an Juif [1], après l'office divin et à la tombée de la nuit, tous les parents de Jacob Loew vinrent lui offrir en sa qualité de chef de la famille ainsi qu'à Esther leurs vœux et leurs félicitations à l'occasion de l'année qui allait s'ouvrir. Ainsi le veut un antique usage. Maier s'était présenté, de son côté,

1. Appelé *Rosch Haschonnah*. Voir pour tout le cérémonial de cette fête religieuse nos *Scènes de la vie juive en Alsace*, p. 151 et suivantes. (Note du trad.)

accompagné de ses parents. Alors Jacob Loew avec un sourire de souveraine bienveillance dont il semblait avoir perdu l'habitude depuis la mort de ses petits garçons, se mit à tirer Maier à l'écart : « Mon cher Maier, lui dit-il en lui pinçant l'oreille, j'espère que Dieu nous accordera une heureuse année à tous, à toi aussi bien qu'à moi ; et quand tu reviendras ici dans un an, à pareille époque, tu auras à m'appeler, je pense, d'un autre nom que de celui d'oncle. »

— Mon oncle ! s'écria Maier effrayé; pour l'amour de Dieu...

Jacob Loew lui coupa aussitôt la parole en lui fermant la bouche avec sa main :

— Tu auras toujours le temps de t'effrayer, ajouta-t-il avec un sourire, quand le moment en sera venu ; mais d'ici là, je ne pense pas qu'elle doive te faire peur ; tiens, regarde-la bien !

Et il désigna du doigt Blumelé qui était assise là dans tout l'éclat de sa beauté, le visage éclairé par les nombreuses bougies qui brûlaient autour d'elle en l'honneur du nouvel an. Qui mieux que Maier savait apprécier les traits charmants de la jeune fille ?

Dix jours après se produisit un événement qui devait précipiter le cours d'une sombre destinée.

C'était au jour du Kippour dit jour de mortification, vers les deux heures à peu près de l'après-midi. Les fidèles profondément absorbés dans leurs prières se trouvaient tous réunis dans la synagogue. Soudain on entendit sonner le tocsin. Dans le premier moment de frayeur, tout le monde se précipita hors du temple ; les hommes, revêtus de leur linceul selon l'usage en vigueur ce jour-là en Israël ; les femmes, toutes pâles à la suite du jeûne auquel on

se livre le jour du Kippour[1] et en proie à la terreur. Au milieu des hommes et des femmes, toute une troupe d'enfants auxquels personne en ce moment ne faisait attention et qui, tout en larmes couraient pêle-mêle à la suite de leurs parents. Le feu avait pris à la fabrique et une épaisse fumée couvrait toute la rue. Du moment que le feu était à la fabrique il n'y avait plus de sécurité pour aucune maison du village. Tout le monde donc se pressa et courut du côté de la fabrique. Quand on fut arrivé sur le lieu du sinistre on vit avec joie que déjà l'incendie était à moitié arrêté. Debout sur une tonne renversée Jacques commandait vigoureusement la manœuvre et les nombreux ouvriers de la fabrique exécutaient ponctuellement ses ordres. En apercevant rangés autour de lui tous ces hommes revêtus de leur linceul il s'interrompit tout à coup. Et les apostrophant gaiement du haut de son tonneau : « Pas vrai, mes amis, s'écria-t-il, que ce que je fais là il est permis de le faire même un saint jour de *Kippour* et qu'à cela le Talmud lui-même ne trouverait rien à redire? »

Jacob Loew qui était placé le plus près de lui l'entendit parler ainsi avec chagrin. Un tel propos tenu un pareil jour, le jour le plus solennel de l'année, bien qu'après tout Jacques fût autorisé à le tenir, l'avait néanmoins profondément irrité. L'orthodoxie de Loew était intraitable. Jacob Loew avait cru s'apercevoir en même temps de quelque chose de plus grave encore : les lèvres toutes reluisantes du Hongrois semblaient trahir un secret. Jacques devait avoir mangé quelques instants aupa-

1. Voir pour tout ce qui concerne ce jour solennel nos *Scènes de la vie juive en Alsace*, p. 158 et suivantes. (Note du trad.).

ravant. Jacob Loew en aurait fait le serment. Manger en un saint jour de *Kippour*, manger au jour terrible du *Jugement* quand, de par la loi de Dieu, tout Israël devait jeûner et se mortifier aujourd'hui!

Une colère violente s'était emparée de Jacob Loew; mais le moment aurait été mal choisi pour donner un libre cours à son indignation.

Bientôt après quand on se fût rendu maître du feu, les fidèles s'en retournèrent au temple pour y achever la prière finale; car la nuit était survenue dans l'intervalle.

Au repas du soir on put remarquer que Jacob Loew n'avait pas encore oublié la conduite du Hongrois. A peine eut-il mangé un morceau qu'il repoussa loin de lui son assiette encore pleine : « Si je continuais à manger dit-il, avec une colère contenue, il me semblerait que j'avale du poison. »

Esther étonnée et inquiète à la fois, lui demanda la cause de son dégoût.

— Je suis outré de voir qu'il y a des gens assez corrompus pour ne pas faire honneur même à un saint jour de Kippour. Est-ce qu'un misérable comme celui-là ne pourrait pas laisser chômer son estomac un seul et unique jour dans l'année?

Esther lui demanda naturellement qui il entendait désigner par là.

— Qui je veux désigner par là? répéta-t-il avec colère; je veux désigner par là ce teneur de livres qui, à la fabrique, se fait appeler du nom de Jacques. Il n'est donc pas né de parents juifs? La mère qui l'a mis au monde n'était donc pas une juive? Mais je n'ai pas été sa dupe, moi; le misérable avait mangé,

il s'était régalé et rassasié; la graisse dégouttait encore de ses lèvres.

Esther, comme pour calmer son mari, lui fit remarquer qu'on ne devait pas condamner les gens sur de simples apparences seulement.

— Défends-le toujours ! tonna Jacob Loew ; je sens, moi, toute ma bile se soulever contre cet étranger qui donne de tels exemples dans une communauté comme la nôtre. Chacun doit respecter ce que tout le monde respecte ; et puis vois-tu, Esther, continua-t-il avec une indignation croissante, il y a encore autre chose à considérer en tout ceci : comment veux-tu que celui qui enfreint les lois de Dieu observe, dans le monde, les lois humaines ? Pour un tel homme rien n'est sacré ; et si j'étais, moi, à la place du fabricant, je n'aurais pas confiance en un pareil teneur de livres. Mais qu'est-ce, après tout, que livres et caisse à côté d'un bien beaucoup plus important ? Dire qu'il se trouvera des parents, de bons parents juifs et fidèlement attachés à la religion de leurs pères, qui pleinement convaincus qu'ils auront en cet homme-là un gendre honnête et loyal, n'hésiteront pas à lui confier leur enfant et peut-être leur unique enfant ! C'est sous ce côté-là, Esther, qu'il faut envisager la chose et pas autrement. Pour te rendre bien compte de quoi peut être capable un misérable de cette espèce, il faut surtout songer au sort qui serait réservé à une jeune fille ainsi sacrifiée et aux enfants dont il sera le père. Est-ce qu'il leur parlera seulement de Dieu ?... J'ordonne qu'à partir d'aujourd'hui son nom ne soit plus jamais prononcé devant moi.

Un léger cri vint interrompre Jacob Loew. Blumelé venait de se trouver mal. Elle était renversée

dans sa chaise, les joues pâles comme le marbre, les yeux fermés et les bras pendants.

Esther avec la présence d'esprit habituelle aux femmes en de semblables circonstances, se précipita vers sa fille. Elle lui arrosa le visage avec de l'eau froide; et au bout de quelques instants Blumelé rouvrit les yeux.

— Au nom du ciel! exclama Jacob Loew avec désespoir, faut-il donc qu'elle aussi nous soit ravie!

— Rassure-toi, dit Esther, en passant sa main sur le front glacé de Blumelé; ce ne sera rien! Elle n'aura pas pu supporter un si long jeûne.

Il s'écoula encore quelque temps avant que Blumelé recouvrât pleinement ses esprits. Par un mouvement soudain elle avait repoussé violemment loin d'elle la main de sa mère ; Esther, du même coup, recula en chancelant de plusieurs pas en arrière. Blumelé exhala un soupir déchirant et en même temps glissa de sa chaise à terre. Mais elle se releva presque aussitôt et courut se jeter aux pieds de Jacob Loew et embrassant ses genoux : « — Mon père, mon cher père, soupirait-elle du fond de son âme, ne me chasse pas! »

Jacob Loew se pencha avec amour vers son enfant. Son cœur était plein d'angoisses. Il croyait entendre bruire de nouveau au-dessus de sa tête les noires ailes de cet ange fatal qui l'avait visité cinq fois déjà pour détruire dans sa fleur ce qui avait fait l'espoir de sa maison.

N'était-ce donc pas assez de malheurs comme cela?

Esther, de son côté, était en proie à une étrange émotion. Elle s'efforça de relever Blumelé et elle l'engagea doucement à se coucher pour calmer un peu ses

nerfs trop irrités. Mais pendant que Jacob Loew qui ne voyait dans toute cette agitation maladive que les indices d'un danger prochain insistait dans le même sens auprès de Blumelé, Esther secouait la tête d'un air pensif; car Blumelé au milieu de ses soupirs et de ses larmes ne proférait d'autre parole que celle-ci: — Mon père, mon cher père, ne me chasse pas!

A la fin, ces deux malheureux parents obtinrent de leur fille qu'elle se relèverait et que conduite par sa mère elle se rendrait dans sa chambre à coucher.

Dans la nuit qui suivit cette scène il avait dû se passer quelque chose de bien terrible dans la maison de Jacob Loew...

Le lendemain, en effet, de bonne heure quand le *garçon* de la communauté juive traversa le Ghetto pour convoquer avec son marteau de bois les fidèles à la prière [1], il avait trouvé Jacob Loew déjà debout allant et venant devant sa maison avec une extrême agitation. La matinée était froide et un brouillard épais planait dans l'air. Le garçon de la communauté raconta plus tard que, de sa vie, figure d'homme ne l'avait effrayé autant; que bien des fois en sa qualité de garçon de la communauté il avait eu affaire à des morts [2] mais que jamais mort ne lui avait produit un tel effet. Jacob Loew était

1. Les cloches sont interdites chez les Juifs; et, aujourd'hui encore, dans bien des villages, le *schamess* (garçon de la communauté), convoque de la même manière les fidèles en frappant trois coups sur la porte ou les volets des maisons juives. Voir nos *Scènes de la vie juive en Alsace*, pp. 10, 11, 84 et 149. (Note du traducteur.)

2. Les fonctionnaires comme celui-ci ont encore pour attribution d'assister les agonisants et de faire la toilette des morts. Voir encore nos *Scènes de la vie juive en Alsace*, p. 85. (Note du traducteur.)

devenu méconnaissable ; ses cheveux avaient blanchi en une seule nuit. Le garçon lui ayant demandé pourquoi il s'était arraché de si bonne heure à son repos, la prière du matin ne devant commencer que dans une demi-heure, Jacob Loew l'avait regardé d'un œil hagard et s'étant adressé à lui bientôt après : Wolf, avait-il dit, sauriez-vous, par hasard, si le teneur de livres Jacques est déjà levé? A ce propos, lui Wolf, avait répondu qu'il l'ignorait et qu'à dire vrai il ne le pensait pas, Jacques n'étant pas précisément de ceux qui prennent les commandements de la religion assez à cœur pour se rendre, selon l'usage, le lendemain même du Kippour, de très-bonne heure, à la synagogue [1]. Là-dessus, Jacob Loew s'était tordu les mains en signe de désespoir et s'était écrié sur un ton véritablement navrant : « Ainsi donc ! il ne me reste plus même l'espérance d'un Kadisch ! »

Quelques jours après, une nouvelle singulière et qui tenait presque du prodige s'était répandue dans le Ghetto. Le teneur de livres Jacques, disait la voix publique, et Blumelé la fille de Jacob Loew étaient fiancés. Les plus proches parents mêmes de la famille Loew n'avaient pas été conviés aux fiançailles. Tout s'était fait sans bruit et avec je ne sais quel sinistre empressement. L'espace de temps pendant lequel on reste fiancé dut s'écouler le plus tristement du monde. La fiancée n'était presque jamais visible. Apparaissait-elle quelque part, elle

1. On se montre ainsi capable de mortification deux jours de de suite et par là, à ce que disent les rabbins, on enlève à Satan l'occasion et le moyen de calomnier les fidèles auprès de Dieu. (Note du trad.)

s'efforçait d'être gaie mais ses yeux laissaient deviner qu'elle ne l'était pas au fond du cœur. Esther était devenue tout aussi invisible. Allait-on lui faire visite pour la « féliciter, » on était invariablement éconduit sous prétexte que la maîtresse de la maison était extrêmement souffrante. Jacques lui-même, l'heureux Jacques, l'objet d'envie de tous les jeunes gens, ne faisait plus que se glisser dans les rues, le front chargé de tristesse. Sa gaieté habituelle s'était comme envolée. Ce n'était que le soir qu'il se rendait chez son futur beau-père. Mais celui-ci, chaque fois que Jacques entrait, s'éloignait sans lui parler et sans le saluer.

Une sorte de malédiction semblait peser sur la maison de Jacob Loew.

Trois mois après eurent lieu les noces.

Jacob Loew en avait hâté les préparatifs avec une précipitation qui touchait à la folie. Le gouvernement de Prague avait délivré « l'autorisation de mariage » avec une étonnante rapidité ; car, à cette époque-là, il n'était pas rare encore de voir tel couple qui avait signé l'acte de ses fiançailles avec des cheveux noirs ne pouvoir arriver sous le dais nuptial qu'avec des cheveux gris, tant on y mettait de lenteur calculée quand il s'agissait d'accorder aux pauvres Juifs le droit d'établissement et de famille ! Mais Jacob Loew avait trouvé le moyen d'atteindre à son but en dépit de tous les empêchements. Il avait aplani de véritables montagnes de difficultés ; et dans son ardente activité il avait renversé comme autant de châteaux de cartes les mille et mille obstacles qui s'étaient dressés sur son chemin : « Et quand je devrais aller jusqu'à Vienne demander

une audience à l'Empereur, disait-il parfois à Esther dans les rares moments où il prenait la parole, eh bien! je me rendrais à Vienne, dussé-je y aller un saint jour de Sabbat! Il faut qu'ils vident la maison, ces brigands-là, ces voleurs qui m'ont volé le seul Kadisch que j'eusse à attendre, une fois hors de ce monde.

Telles étaient les dispositions d'esprit de Jacob Loew quand le jour de la noce arriva.

D'après la volonté manifestée à ce sujet par Jacob Loew, Jacques avait dû déclarer, au préalable, qu'il s'en retournerait dans son pays. Grâce au chiffre assez élevé de la dot il devait lui être facile de s'y monter quelque « affaire. »

La noce eut lieu non pas dans la communauté même mais au dehors dans un village voisin. Jacob Loew n'avait invité, et pour ainsi dire comme témoins seulement, que dix pauvres et quelques femmes pieuses. Il laissa de côté tous les membres de sa famille. On s'interdit toute pompe et toute parure et l'on se passa de musique.

Blumelé offrait l'image navrante d'une beauté abîmée dans la douleur.

Un peu avant la bénédiction nuptiale eut lieu la cérémonie de la *couverture* comme on l'appelle. Le rabbin couvre alors la tête de la fiancée d'un bonnet de dentelles brodé d'or en signe de l'obligation où se trouvera désormais la jeune femme de ne plus laisser voir ses cheveux à personne. C'est le moment où selon un très-vieil usage en vigueur parmi les Juifs la fiancée doit demander pardon à ses parents de toutes les peines qu'elle a pu leur causer.

De là une scène dont les personnes alors présentes ne perdirent jamais le souvenir.

Semblable à une forcenée, Blumelé courut vers son père en criant et en pleurant à la fois ; et courbée à ses pieds elle balbutiait des mots inintelligibles.

Mais Jacob Loew demeura impassible. Pas un muscle ne bougea sur son visage. Esther, la mort dans l'âme, était assise à ses côtés versant des larmes silencieuses.

— Que veux-tu encore de moi? s'écria-t-il à la fin avec une tranquillité apparente. J'ai fait pour toi tout ce qu'un père peut faire... et plus encore. A partir de ce moment tu n'es plus mon enfant et moi je ne suis plus ton père. Tout est fini entre nous et nos comptes sont réglés. Crois-tu donc que j'aurai tant de mal à t'oublier? Tu as bien pu oublier tes parents... et tu t'es oubliée toi-même avant tout. J'aurais le droit de te maudire avant ton départ mais je ne le ferai pas. Quand un jour à venir tu seras malheureuse il ne faudra pas que tu puisses dire que tu l'es parce que ton père t'a maudite. Je ne peux pas davantage te bénir... on ne bénit pas une enfant qui a couvert de honte les cheveux blancs de son père...

Jacob Loew avait prononcé ces dernières paroles si bas que Blumelé seule les entendit. C'était la dernière preuve d'un amour qui, maintenant encore, ne voulait pas livrer à la malignité publique un secret de famille quoique ce secret fût à moitié connu de tout le monde.

Blumelé poussa un grand cri et alla se cramponner au bras de Jacques comme pour appeler au secours.

— Et maintenant, à la bénédiction nuptiale ! commanda Jacob Loew.

Le cortége se mit en mouvement. La bénédiction se donna dans une chambre voisine où l'on avait improvisé le dais nuptial d'usage.

Au repas qui suivit la cérémonie tout se passa avec calme et en silence. Ni Jacob Loew ni Esther pas plus que les nouveaux mariés ne touchèrent à aucun plat. En revanche les dix pauvres et les femmes pieuses firent honneur à tous les mets.

Le repas fini et la prière de la bénédiction dite, Jacob Loew se leva brusquement et donna aussitôt le signal de la retraite.

En ce moment Jacques s'approcha de lui avec sa jeune femme au bras.

— Père! dit-il, — et il paraissait de bonne foi — ayez pitié de nous; je tâcherai de tout réparer.

— Quoi réparer! s'écria Jacob Loew avec une terrible ironie et sans daigner regarder son gendre; est-ce que vous êtes homme à jamais élever votre enfant de manière à ce qu'il dise le Kadisch pour moi quand une fois je ne serai plus là?

Sur cela il prit le bras d'Esther: « Viens Esther, mon enfant, lui dit-il; et au son de sa voix profondément émue il était facile de diviner que la fermeté qu'il venait de déployer n'avait été que factice. Viens, regagnons notre maison solitaire. Nous n'avons plus rien craindre à présent. Nous avons déjà enterré cinq enfants et le sixième s'en va maintenant avec *lui*. Dès aujourd'hui, tu peux te dire que nous mourrons tous les deux dans l'abandon. A nos derniers moments personne ne nous assistera à l'exception peut-être de quelque femme pieuse ou d'un des membres de la Confrérie des agonisants. Après tout pourquoi t'en préoccuper? Avec notre argent,

nous fonderons quelque bonne œuvre et alors il se trouvera bien quelque pauvre orphelin qui dira Kadisch pour nous au jour anniversaire de notre mort... Et maintenant viens, Esther...

Jacob Loew ne put empêcher Esther de s'arracher de son bras.

— Blumelé! s'écria-t-elle.

Les deux femmes se tinrent embrassées pendant plusieurs minutes. Il semblait qu'aucune d'elles n'eût le courage de se séparer de l'autre. A la fin, Esther rompit la première...

Une heure après, Blumelé assise avec son mari dans une voiture chargée de son trousseau, roulait sur la route qui conduit à Prague. Un vent froid soufflait du haut de la Montagne des Géants et tout autour s'étendait une campagne couverte de neige. Les arbres qui bordaient la route semblaient frissonner sous les blancs vêtements que l'hiver avait jetés sur eux comme aurait fait quelque brigand compatissant pour les dédommager du manteau de feuillage vert dont il les avait dépouillés.

Quand on fut arrivé près de la pyramide de pierre, là où les chemins se croisent pour aller l'un vers la Bohême du nord, du côté de la Saxe, et l'autre vers Prague, Blumelé aperçut, debout en cet endroit, une forme humaine qui à la lumière douteuse du soir tranchait singulièrement sur le fond blanc de la neige. Cette figure semblait faire signe à Blumelé en étendant vers elle des bras d'une incroyable longueur... Mais la voiture passa rapidement attendu qu'en cet endroit le chemin formait une descente considérable...

Malgré les exhortations de son mari, Blumelé ne

put s'empêcher de verser, pendant longtemps encore, des larmes silencieuses.

III

Franchissons maintenant un espace de sept années.

Que s'est-il passé pendant ce long intervalle de temps? Absolument rien si ce n'est qu'une pauvre mère a été rejoindre cinq de ses enfants qui l'avaient précédée dans l'autre monde, que Jacob Loew est devenu un vieillard dur et solitaire, et qu'on n'a plus entendu parler de Blumelé.

Esther était morte quelque temps après le mariage de sa fille. Était-ce de chagrin pour avoir perdu sans espoir de retour la paix du foyer domestique? Était-ce de langueur parce qu'elle n'avait plus revu Blumelé? Quoi qu'il en fût, depuis la nuit fatale qui avait suivi la fête du Kippour elle s'était sentie comme brisée et la vie avait tari en elle, les forces nécessaires pour l'entretenir étant venues à lui manquer. Quand elle sentit que sa dernière heure était proche elle fit éloigner les « femmes pieuses » qui la veillaient depuis plusieurs jours déjà puisqu'aussi bien on s'était attendu à la voir *passer* d'un moment à l'autre. Elle fit ensuite signe à son mari d'approcher : « Jacob Loew, lui dit-elle, en se soulevant péniblement et en mettant sa main déjà froide dans celle de son mari, rends-moi un service.

— Esther, je sais ce que tu veux dire, répondit-il d'un air profondément affligé; mais laisse cela, je t'en prie.

— Pardonne-lui, Jacob Loew, pardonne-lui, s'écria-t-elle; et une rougeur soudaine, effet d'une grande agitation intérieure, vint envahir pour quelques instants la pâleur de ses joues.

— N'achève pas, répliqua Jacob Loew d'une voix pénible; quand même je te le promettrais je sens trop bien que je ne tiendrais pas ma promesse; je ne voudrais donc pas te mentir en un pareil moment. Cette enfant, vois-tu, m'a fait trop de mal pour que jamais...

— Étrange! étrange! fit Esther après quelques moments consacrés à puiser les forces nécessaires pour un plus long entretien; dire que les parents les plus inexorables envers leurs enfants ce sont précisément ceux qui ont contribué le plus à perdre ces mêmes enfants...

— Esther! s'écria Jacob Loew.

— Laisse-moi parler, mon mari, car ce ne sera plus pour bien longtemps. J'en suis toujours pour ce que j'ai dit. Oui c'est toi qui l'as perdue en lui mettant prématurément des idées de luxe et de vanité dans la tête... Quant à moi, Jacob Loew, je n'étais après tout qu'une femme! Je n'avais pas trouvé juste qu'on voulût donner à notre Blumelé un mari dont tout le monde se moquait... C'est ainsi que je me suis tue et... que j'ai tu aussi bien des choses dont je n'aurais dû être jamais le témoin... Mais que veux-tu de cette enfant?... Pardonne-lui, Jacob Loew, pardonne-lui.

— Je ne peux pas lui pardonner, répondit Jacob

Loew d'un ton ému et en même temps inflexible.

Esther se sentit soudain très-faible : « Jacob Loew, lui dit-elle, fais-moi réciter maintenant ce que je dois réciter... Je sens bien que je m'en vais... mais au nom du ciel ne laisse pas entrer ces « femmes ; » je ne veux pas d'étrangers autour de moi.

Jacob Loew tressaillit et il se mit à prononcer la prière des agonisants : — « Écoute, Israël, le Dieu, notre Dieu, est un Dieu unique. » Esther répéta tout bas et en remuant des lèvres seulement. Quand les « femmes pieuses » qui se trouvaient dans la chambre voisine eurent entendu prononcer ces paroles elles rentrèrent aussitôt. En ce moment même Esther venait de rendre le dernier soupir.

Elle n'avait pas voulu d'étrangers autour d'elle ! Mais n'était-ce pas là précisément ce qui, de tout temps, avait préoccupé Jacob Loew lui-même, Loew, cette singulière nature d'homme ? Pas d'étranger ! c'est-à-dire rien de ce qui est indifférent, rien de tout ce qui se récompense par de bonnes paroles ou s'achète avec de l'argent. Et voilà qu'Esther en expirant venait de se prononcer dans le même sens... Elle ne voulait pas d'étrangers autour d'elle.

Pour tout autre, un tel vœu tombant des lèvres d'une moribonde aurait retenti comme un appel fait au retour de sentiments plus doux ; mais pour Jacob Loew ce fut un motif de plus pour persévérer dans sa conduite envers sa fille ; et il regardait cette conduite comme d'autant plus juste. Pas d'étrangers ! eh bien, lui aussi était de cet avis et tout son cœur se révoltait contre l'idée contraire. Comment par conséquent aurait-il pu songer à reprendre Blumelé

qui lui était devenue, il le croyait du moins, complétement étrangère?

Et ce fut surtout à partir de la mort d'Esther qu'il sentait chaque jour et chaque heure augmenter sa rancune contre sa fille absente et depuis longtemps perdue pour lui. Il éprouvait même une certaine satisfaction à s'observer et à constater à ses propres yeux que chaque jour il se détachait de son cœur comme un lambeau de ce qu'il appelait avec une amère ironie, un souvenir de Blumelé et un désir ardent de la revoir! Il était heureux de voir le vide se faire de plus en plus dans son âme et de pouvoir espérer que bientôt *elle* y serait complétement effacée.

Jacob Loew se retira du monde. Il négligea ses affaires et bientôt il y renonça. Il ne sortait plus si ce n'est pour aller matin et soir, pendant toute l'année de deuil, à la synagogue, et y dire, à l'issue de l'office, la prière du Kadisch à l'intention d'Esther. Il remplissait ce pieux devoir à défaut d'enfants et de petits-enfants. Esther n'avait-elle pas dit qu'elle ne voulait point d'étrangers autour d'elle? Une fois l'année de deuil écoulée, sa vie prit quelque chose de celle d'un ermite. Le mouvement qui régnait dans le bruyant Ghetto n'arrivait plus jusqu'à lui. Venait-on le voir? on pouvait s'attendre d'avance à un accueil monosyllabique et hargneux. C'est à peine s'il offrait un siége au visiteur et beaucoup de personnes se persuadèrent que le meilleur moyen peut-être de s'en faire bien venir c'était de s'éloigner de lui. C'est ainsi que peu à peu il ne reçut plus de visite du tout.

De temps à autre et surtout dans les premières an-

nées il lui était venu des visites d'un autre genre... celles-là sous la forme de plis apportés par le facteur. Ces plis portaient le timbre d'une petite ville de la Hongrie. Mais le facteur dut chaque fois les remporter. Jacob Loew refusait obstinément de les recevoir. Ceux-ci finirent aussi par ne plus revenir.

Une seule personne continua à fréquenter avec assiduité la maison de Jacob Loew : c'était son neveu Maier, l'homme aux quatre mains. Chaque fois que Maier se présentait chez son oncle, et cela arrivait tous les soirs, les yeux de Jacob Loew reflétaient quelque chose qui ressemblait à de la joie. Maier était le seul homme avec lequel il avait pu se décider à faire sa partie.

Il y avait dans les replis cachés de leur âme à tous deux une curiosité pour ainsi dire toujours et réciproquement aux aguets. Mais jamais ils ne touchèrent à ce point délicat. On aurait dit qu'ils s'étaient engagés par un tacite contrat à ne jamais souffler mot de Blumelé.

Une fois, — était-ce oubli de la part de Maier ou manque de foi au pacte secret dont nous venons de parler? — une fois et après de longues années, pendant que par une soirée d'hiver il était en train de faire la partie de son oncle et que celui-ci était occupé à mêler les cartes, Maier tira de sa poche un papier plié en quatre et qui ressemblait à une lettre. Il le posa devant lui.

— Que signifie cette lettre? interrogea brusquement Jacob Loew en regardant Maier d'un air courroucé. Et il jeta pêle-mêle et loin de lui les cartes sur la table.

— Une lettre? est-ce que c'est donc là une lettre?

bégaya Maier en saisissant avec ses longues mains le papier pour le cacher le plus vite possible dans la poche de sa redingote.

— Maier ! reprit Jacob Loew après quelques instants, tu sais bien qu'on ne me trompe pas facilement. Je te dis que cette lettre est... d'elle.

— C'est vrai, dit Maier avec anxiété et sans oser lever les yeux.

— Et que t'écrit-elle ?

— Elle me prie de lui faire savoir le jour anniversaire de la mort de sa mère.

— Le lui as-tu écrit ?

— Oui !

Après un intervalle de quelques minutes Jacob Loew dit à Maier : — Continuons ; c'est à toi de jouer.

Peu de temps après il se procura un chien qu'on déchaînait la nuit pour le laisser gambader à son gré dans la cour. On ne pouvait pas savoir, avait dit Jacob Loew à son neveu, seul comme il l'était il courait risque d'être attaqué ; il fallait donc qu'il se tint sur ses gardes...

Or ce fut pendant une belle nuit d'été qu'éclairait une lune resplendissante, que ce même chien, comme nous l'avons raconté plus haut, troubla par ses aboiements le sommeil de tout le Ghetto. Les astres scintillaient au firmament ; des groupes d'étoiles filantes se détachaient du ciel pour aller s'éteindre non sans avoir laissé derrière elles une longue traînée de lumière ; et la lune à la molle clarté cheminait silencieusement à l'horizon. Mais sous la voûte céleste, en bas, dans la cour de la maison Loew, le chien ne cessait de hurler ; il ne s'était pas

encore reposé un seul instant. C'est que tout près de lui mais en dehors du mur d'enclos qu'il ne pouvait franchir, quelque chose s'agitait sur le banc de pierre placé devant la maison. On aurait dit le chuchottement de deux voix. De temps à autre aussi c'était comme les pleurs d'un enfant qu'on se serait efforcé de faire taire.

Pendant toute la nuit, le chien poussa ses cris plaintifs.

Vers deux heures, au moment où la lune brillait dans tout son éclat au-dessus de la maison de Jacob Loew, une fenêtre s'ouvrit au premier étage : « Y a-t-il quelqu'un en bas ? cria une voix d'homme.

Le chien qui avait reconnu la voix de son maître se tut pendant quelques instants.

— Y a-t-il quelqu'un en bas ? répéta la même voix du haut du premier étage.

Pas de réponse.

Seulement on entendit un léger gémissement et des pleurs étouffés qui semblaient sortir des profondeurs d'une âme en proie à une indicible affliction... et le chien se mit de nouveau à pousser ses lamentables hurlements.

La fenêtre se referma...

La lune est maintenant sur son déclin. Déjà, en maints endroits du ciel, les étoiles commencent à pâlir ; un vent frais se lève et le sol est humide de brillantes gouttes de rosée dont la vigilante aurore vient d'arroser la terre encore endormie. Et quand, tout à l'heure la terre aura secoué son sommeil elle pourra s'apercevoir que depuis longtemps déjà le joyeux matin est venu saluer ses arbres et ses fleurs. Le silence s'était rétabli sur le banc de pierre.

En ce moment même s'ouvre la porte d'une des maisons situées en face de celle de Jacob Loew. On entend retentir des pas qui ressemblent à ceux d'un homme. On approche de plus en plus près... Sur le banc rien ne bouge... Un navrant spectacle vient s'offrir aux yeux de celui qui s'est arrêté devant ce banc...

Une femme était assise là, la tête penchée sur sa poitrine... Sur ses genoux et chaudement serré contre elle, reposait un petit garçon... Tous deux sommeillaient!... Une longue tresse de cheveux noirs qui s'était détachée de dessous le bonnet de cette femme retombait en longs anneaux sur la petite tête de l'enfant.

Qu'elle avait l'air malheureux et qu'elle était belle sous ses larmes!

Mais pourquoi donc le nouveau venu éprouva-t-il une si vive émotion à l'aspect de ce groupe? Il se couvrit le visage de ses deux mains... et malgré lui ses lèvres balbutièrent un nom :

— Blumelé!

A cet appel deux beaux yeux noirs s'ouvrirent; la tête de la femme endormie se redressa; la tresse de cheveux noirs se releva en même temps, et ce fut en ce moment seulement qu'on put voir en entier sa figure pâle et amaigrie.

— Blumelé! s'écria notre homme pour la seconde fois.

Elle passa lentement sa main sur son front.

— Me voilà, fit-elle comme perdue dans un rêve; encore un peu plus et je manquais l'anniversaire. Eh bien! l'heure est-elle venue?

Et saisie d'un frisson intérieur elle tressaillit de

Digitized by Google

tous ses membres. Cela acheva de la réveiller.

— Mon cousin Maier! Malheur à moi! s'écria-t-elle et sa tête retomba de nouveau sur sa poitrine.

— Tu me reconnais donc, Blumelé? exclama Maier avec une inexprimable chaleur d'âme. Et c'est maintenant seulement que des larmes abondantes lui tombèrent des yeux; car il ne pouvait plus les retenir.

— Quoi! tu ne recules pas d'horreur devant moi, Maier? demanda-t-elle quelques instants après et sans lever les yeux.

— Sois la bienvenue, sois mille fois la bienvenue, ma chère Blumelé, dit Maier et il lui tendit la main.

Blumelé tressaillit; elle ne répondit pas à l'accueil que lui fit Maier: — Suis-je donc chez moi, dit-elle, en essayant de se soulever, pour que tu me souhaites la bienvenue?

— Où veux-tu donc que tu sois? Ne suis-je pas près de toi?

— Maier, dit-elle et sa figure revêtit l'expression d'une profonde angoisse... croirais-tu que j'ai passé la nuit entière ici sur ce banc... avec mon enfant... Le chien n'a cessé d'aboyer... et là haut on a dû certainement le savoir. Est-ce qu'un père peut dormir paisiblement quand il sait que son enfant est à deux pas de lui et qu'il manque d'un toit pour s'abriter? Et dire que pas une seule fois il ne m'aurait dit : « Blumelé, mon enfant, monte près de moi; » et pourtant j'étais assise là toute la nuit durant...

— Toute la nuit durant! s'écria Maier, et sa voix tremblait à la fois de colère et de pitié.

— Maier, ne te semble-t-il pas qu'il a dû le savoir?

dit-elle en grelotant ; et elle jeta un regard craintif du côté des fenêtres. Il a dû me reconnaître... N'est-ce pas ton avis, Maier ?

Maier ne répondit rien. Quelques minutes se passèrent. Alors soudain : « Blumelé, lui dit-il, tu sais que j'ai toujours été ton ami... et que j'ai toujours été sincère avec toi, n'est-ce pas?

— Sans doute, dit-elle à voix basse mais moi...

— Ne parlons pas de cela! Blumelé, ne parlons pas de cela ! Donc, s'il en est ainsi, tu n'hésiteras pas à faire tout ce que ton cousin Maier te dira de faire. Voyons ! lui obéiras-tu ?

Blumelé tenait sa tête penchée vers la terre.

— Tu ne peux pas rester ici, continua Maier; tu ne dois pas rester ici une minute de plus. Il ne faut pas que ton père sache que tu es de retour... Viens plutôt chez nous... Là, toi et ton enfant, vous vous reposerez. Mes parents eux-mêmes devront ignorer ta présence chez eux jusqu'au moment où je leur dirai tout. Nous aviserons pour savoir ce que nous aurons à faire... plus tard. Cela te va-t-il?

— Mais d'où viens-tu donc toi-même à une pareille heure? interrogea Blumelé qui ne paraissait pas avoir prêté beaucoup d'attention à ce que disait Maier.

— J'avais projeté une excursion dans un village voisin, répondit-il avec hésitation... mais le paysan à qui je comptais acheter une partie de laine pourra bien attendre quelques jours encore... Eh! bien, viens-tu Blumelé?

— Je dois donc m'en aller d'ici, je dois m'éloigner de la maison paternelle où devrait être ma place? observa Blumelé.

— Viens toujours, viens, suppliait Maier; et il y avait quelque chose de si pénétrant dans sa voix, quelque chose de si véritablement sincère dans tout son être et de si profondément sérieux dans tous les traits de son visage que Blumelé ne put résister davantage. Était-ce bien là notre ancien Maier, celui dont jadis on avait tant ri et qu'on avait tant raillé à cause de ses quatre mains?

Blumelé se leva donc.

— Maier, dit-elle, j'irai avec toi partout où tu me conduiras. Et elle enveloppa avec plus de soin encore dans les plis de son châle son petit enfant qui dormait toujours.

— Donne-moi l'enfant, lui dit Maier.

Les beaux yeux noirs de Blumelé regardèrent Maier d'un air singulièrement craintif. Elle hésitait en quelque sorte et elle se mit à soupirer. Elle finit cependant par lui confier son petit garçon.

— Et maintenant, viens, Blumelé!

Ils avancèrent en silence et ils eurent bientôt atteint la maison paternelle de Maier. Au moment où ils arrivèrent sur le seuil de la porte que Maier ouvrit tout doucement une lueur soudaine vint à illuminer toute une bande du ciel du côté de l'orient; et elle frappa aussitôt de son reflet Blumelé et Maier qui tous deux et en un clin-d'œil, furent inondés d'une lumière resplendissante, tandis qu'autour d'eux tout était encore plongé dans les vapeurs du crépuscule. Peut-être était-ce là un signe de bon augure au moment où Blumelé allait franchir le seuil de cette maison.

Maier occupait dans la maison de ses parents une chambre très-convenablement meublée et située dans

une sorte de tourelle où l'on montait par un escalier très-raide et presque perpendiculaire. Disons aussi qu'il y a longtemps qu'on eût renversé cette tourelle pour la remplacer par un premier étage si Maier avait voulu se rendre à certains vœux de ses père et mère. Or cette petite chambre était comme une espèce de forteresse où l'on ne pouvait pénétrer sans l'autorisation de celui qui l'habitait. C'est là que Maier fit entrer sa cousine. Dans le reste de la maison régnait le plus profond silence.

Maier déposa dans son lit encore entr'ouvert, le petit garçon de Blumelé qui continuait à sommeiller; et c'est maintenant seulement qu'il put admirer la ravissante beauté de cet enfant. Il avait les traits de sa mère; c'étaient ceux-là même qui jadis avaient tant frappé Maier chaque fois que Blumelé était venue s'offrir à ses yeux. Mais les lèvres de l'enfant comme aussi certains contours de la bouche n'avaient rien de commun avec Blumelé. Pendant quelque temps, il demeura comme saisi d'admiration à son aspect... Puis il l'enveloppa avec sollicitude dans les plis moëlleux de la couverture.

— Avoir passé toute la nuit en plein air! murmurait-il à demi voix par devers lui; et dire que moi j'étais blotti dans un bon lit sans me douter de rien!

Blumelé s'était arrêtée près de la porte.

— Et toi, ne veux-tu pas aussi te reposer quelque peu? lui dit-il. Je sortirai et je veillerai sur le seuil jusqu'à ce que tu aies besoin de moi.

A ces mots Blumelé se mit à pleurer à chaudes larmes. Tout ce qu'une âme humaine peut ressentir de chagrin elle le ressentait à cette seule idée qu'elle

devait se regarder ici même comme chez elle quand au fond elle ne pouvait s'y décider. Quoi! elle en était donc venue à accepter l'hospitalité de celui envers lequel elle avait tant et tant de choses à se reprocher! Quoi! elle devait souffrir que Maier soignât et dorlotât cet enfant dont le père s'appelait Jacques!

— Maier, soupira-t-elle, je n'ai pas assez bien agi envers toi pour mériter tous ces soins. Tu devrais plutôt me chasser.

— Ne parlons pas de ça, laissons cela, ma chère Blumelé; couche-toi plutôt, je verrai à t'arranger un bon lit.

— Non, non, fit Blumelé avec une douleur qu'elle ne pouvait plus maîtriser davantage, je n'y consentirai pas. Suis-je donc venue ici pour dormir? Il faut que je te raconte tout... Il faut que mon cœur se soulage, autrement il éclaterait et je tomberais là morte à tes pieds. Oui. Maier, il faut que tu m'écoutes.

— Laissons cela! laissons cela! lui répondait Maier, tu me diras tout quand tu seras reposée.

— Non! il faut que cela soit tout de suite, dit Blumelé avec insistance, en élevant la voix; cela me fera plus de bien que si je dormais ou que si je mangeais.

Maier vit bien qu'il ne pourrait pas résister plus longtemps au désir de Blumelé. Il s'assit donc au bas du lit dans lequel dormait l'enfant de Blumelé tandis que Blumelé se laissa choir sur un escabeau; et de cette manière elle se trouvait presque aux pieds de Maier.

Maier entendit alors la lamentable histoire d'un cœur négligé et blessé à mort.

Comme toutes les confidences de ce genre, celle que Blumelé fit à Maier parût tout d'abord pleine de confusion et de désordre. Mais cela n'était qu'apparent. Elle mêlait d'une manière presque inextricable le présent au passé, le passé au présent ; mais à la fin tout se trouva former un ensemble clair et net. Par moments aussi et vu le temps déjà éloigné où s'étaient passés beaucoup des événements qu'elle racontait, elle en parlait comme si cela ne la touchait pas personnellement et qu'il se fût agi de l'histoire d'une personne étrangère. De là, une appréciation très-saine des événements et une rare sincérité dans le récit.

Après avoir esquissé en quelques mots l'histoire de son arrivée dans la patrie de son mari, elle en vint tout de suite à dire comment Jacques l'avait abandonnée et laissée sans appui ni protection dans un pays étranger et avec un enfant encore en bas-âge.

— Comment? il t'a abandonnée ! s'écria Maier en se levant d'un bond et ses mains se crispèrent.

— Que veux-tu? reprit Blumelé avec tristesse, il était né pour être gentilhomme; comment pouvait-il, avec cela, se charger d'entretenir femme et enfant?

— Et où donc est-il maintenant le beau Jacques? s'écria Maier sur un ton terrible qui fit frissonner Blumelé jusqu'à la moelle des os.

— Maier! dit-elle; et ses yeux se remplirent de larmes.

Maier comprit la portée de ce regard humide et plein d'amertume.

— Sais-tu où il est allé? reprit-il avec douceur en s'asseyant de nouveau sur le lit.

— Bien au delà des mers, en Amérique.

Maier, à partir de de moment, n'eut garde d'interrompre même par un mot le récit de Blumelé qui raconta ce qui suit.

Dans les premiers temps elle avait réellement trouvé dans sa nouvelle patrie tout ce dont Jacques lui avait parlé dans les vives et séduisantes descriptions qu'il lui avait faites de la Hongrie. Jacques avait été pour elle d'une prévenance rare et il ne cessait de répéter que son bonheur datait du jour où il avait eu Blumelé pour femme. La naissance de leur enfant leur avait causé à tous deux une joie dont on ne pouvait plus se faire une idée maintenant alors que sept ans s'étaient écoulés depuis.

Quant à Blumelé elle avait été comme frappée d'un vertige qui lui avait fait complétement oublier sa patrie avec tout ce qu'elle renfermait. Le souvenir même des chagrins qu'elle avait causés à ses parents, souvenir qui pendant quelque temps l'avait suivie comme une ombre mélancolique, s'était effacé de son esprit et tout, dans son existence, n'avait plus été que joie et sérénité. « Je tiendrai la main, s'était souvent écrié Jacques dans l'excès de son bonheur, à ce que cet enfant devienne un bon et brave Hongrois et non un de ces Bohêmes hypocrites et rabougris. » Ce propos n'avait même pas blessé Blumelé. Cet enfant n'était-il pas son enfant? Et que demandait-elle sinon d'être à Jacques tout entière et sans réserve ?

Peu à peu cependant les choses changèrent.

Jacques, grâce à la dot de Blumelé, avait monté une affaire pour son propre compte dans sa ville natale située au milieu d'une lande de plusieurs

lieues de circonférence et qui, à cause de cela même, se trouvait être plutôt un gros village. Blumelé qui malgré sa légèreté de caractère avait contracté dans la maison paternelle et dès sa naissance l'habitude de tenir rigoureusement compte même d'un kreutzer quand il s'agissait *d'affaires*, Blumelé s'était aperçue bien vite que Jacques avait fait les choses trop grandement. Elle savait par ce qu'elle avait vu dans son propre pays ce qu'il fallait d'efforts, d'ordre, d'économie et de privations pour arriver seulement à une certaine aisance, du moment qu'on n'avait qu'un fonds très-modeste pour débuter. Jacques, au contraire, s'était tout de suite installé comme on ne s'installait pas en Bohême alors même qu'on avait déjà ramassé une grande fortune. Tout cela était évident pour Blumelé; mais elle avait laissé faire sans rien dire... et elle avait laissé faire longtemps. Un jour cependant qu'elle avait cru remarquer un nuage de tristesse sur le front de son mari d'ordinaire si insouciant et si gai, elle avait hasardé une observation. Jacques prit la chose très-mal. Il l'appela et comme pour l'insulter, « une Bohême » qui avait emporté à la semelle de ses souliers l'esprit de mesquinerie et de remontrance habituel à ses compatriotes. Et il la pria de vouloir bien se rappeler dorénavant qu'elle ne demeurait plus en Bohême, ajoutant que la terre serait insupportable si elle n'était peuplée que de Bohêmes et qu'heureusement il y avait une Hongrie de par le monde.

A partir de ce moment-là il avait commencé à se former entre eux comme un abîme. Cela devait être, leurs caractères étant tout à fait incompatibles. Jacques appelait « manie de Bohême » tout ce qui

s'opposait à l'extravagance de ses projets et à son suprême dédain pour les petites choses.

Blumelé voyait clairement que Jacques n'était plus le même. Ce qui perçait maintenant en lui, c'était un certain orgueil que dans ses jeunes années elle n'avait que trop admiré. Jacques commençait à trouver insupportable que sa femme osât le regarder parfois d'un air scrutateur, bien qu'elle ne lui eût jamais rien dit. Il l'évita donc et bientôt la négligea. Sa maison et son enfant n'avaient plus de charmes pour lui. Au lieu de s'occuper de ses affaires, il passait la plus grande partie de son temps hors de chez lui, dans la société de nobles hongrois avec lesquels il jouait, montait à cheval, allait à la chasse. C'est maintenant seulement qu'il croyait avoir trouvé un terrain favorable à sa vocation. Jusque-là sa naissance et d'autres empêchements de toute sorte étaient venus comme entraver des goûts que, selon lui, il tenait de la nature. Jacques n'était pas fait pour être négociant... il était né gentilhomme.

Dès ce moment Blumelé vit qu'elle était perdue. A ces douleurs d'autant plus difficiles à supporter qu'elle était loin de chez elle et n'avait personne dans son entourage à qui s'ouvrir, était venu tout à coup s'ajouter un si irrésistible « mal du pays » qu'elle faillit tomber gravement malade. La vue de son enfant seule soutenait son courage et ses forces. Elle avait appris, en effet, d'un ouvrier-compagnon venu de la Bohême que sa mère était morte depuis bien des années déjà. A dater de ce moment elle n'eut plus qu'une pensée : elle voulait savoir le jour anniversaire de cette mort. Pouvoir se rendre sur la tombe de sa mère, pleurer là toutes ses larmes, y

pleurer encore et puis s'en retourner en Hongrie, c'était là une perspective qui la rendait si heureuse qu'elle lui avait fait oublier toutes ses misères présentes. Une fois elle en avait parlé à Jacques qui lui avait fait cette réponse : « Ta mère en sera-t-elle plus avancée quand tu auras fait le long voyage de la Hongrie en Bohême ; et toi-même que t'en reviendra-t-il ? » A cela elle n'avait rien répliqué ; c'était maintenant seulement qu'elle avait appris à le connaître à fond.

Quelque temps après, Jacques partit pour un voyage qui devait durer plusieurs semaines d'après ce que lui même avait dit à Blumelé. Au bout de quinze jours était arrivée une lettre de Liverpool. Jacques avait émigré pour l'Amérique. Sa lettre avait été écrite la veille de son embarquement. Il n'avait pas trouvé en Hongrie, écrivait-il, le bonheur qu'il y avait rêvé. La Hongrie du reste n'était plus ce qu'elle avait été autrefois ; c'est l'Amérique qui paraissait l'avoir remplacée. Voilà pourquoi, lui aussi, avait pris un chemin qu'avant lui des milliers d'hommes avaient suivi pour leur bien. Il embrassait donc Blumelé et son enfant ; et il terminait en promettant de leur donner encore de ses nouvelles dès qu'il serait arrivé en Californie.

Chose singulière ! Blumelé s'était sentie comme délivrée. Après avoir ramassé les débris de son avoir, — car Jacques avait laissé ses affaires dans une situation déplorable, — Blumelé avait pris son enfant dans ses bras et s'était mise en route pour la Bohême. Une fois qu'il lui aurait été donné, s'était-elle dit, d'aller pleurer sur la tombe de sa mère au jour anniversaire de sa mort elle serait prête à tout sup-

porter : chagrins, persécution, châtiment, elle accepterait tout sans murmurer, c'est au jour anniversaire de la mort de sa mère qu'elle comptait purifier et sanctifier son âme si coupable.

— Puisse Dieu te tenir compte de tes bonnes intentions, Blumelé ! s'écria Maier que ce récit avait profondément ému. Ne crains rien : Dieu te protégera.

Il s'était levé et il parcourait la petite chambre à grands pas.

— Passer toute la nuit dehors ! et dire que je ne le savais pas !... Il y a là de quoi s'attirer la colère du Ciel, murmurait-il à part lui. Puis il se plaça en face de Blumelé qui ne cessait de pleurer.

— Veux-tu me faire une promesse, lui dit Maier dont les yeux étincelaient ; et il paraissait, en ce moment, beaucoup moins petit qu'à l'ordinaire.

Blumelé fit un signe de tête affirmatif.

— Et bien ! promets-moi de faire exactement tout ce que je te conseillerai de faire ; et avant tout, promets-moi de ne pas sortir de cette chambre jusqu'à ce que je te le dise.

— Et l'anniversaire? observa Blumelé avec tristesse.

— On ne le célébrera qu'après-demain. D'ici là laisse-moi agir et penser en ton lieu et place. Y consens-tu ?

Blumelé lui tendit la main sans rien dire.

Dans l'intervalle le jour avait succédé à l'aurore et la plus grande animation régnait de nouveau dans le Ghetto. Maier crut devoir quitter sa cousine. D'un côté, il tenait à savoir si l'on avait connaissance de la présence de Blumelé ; de l'autre, il n'était pas fâché de rester seul avec ses pensées ; car son

sang bouillonnait et il se sentait incapable de prendre un parti pour le moment.

Il traversa plusieurs fois le Ghetto, arrêtant les fidèles qui se rendaient à la prière du matin pour entrer en conversation avec eux. Tous lui parlèrent des étranges aboiements du chien de Jacob Loew, qui, toute la nuit durant, avait troublé le repos du Ghetto; mais personne ne savait rien de Blumelé.

Peu à peu ses pensées reprirent leur cours habituel et il résolut de faire connaître à ses parents le nom de la personne qu'ils hébergeaient. Qu'on se figure la surprise et l'étonnement de ces bons vieillards quand ils apprirent cette grande nouvelle. Ils ne pouvaient en croire leurs oreilles. Ils promirent de se taire, pourvu toutefois, avait stipulé la mère de Maier, que leur silence ne dût pas trop se prolonger ; car savoir que Blumelé se trouvait là dans sa maison sans pouvoir la voir c'était une situation au-dessus de ses forces.

Ils approuvèrent d'ailleurs complétement la conduite de Maier.

Quelle fut ensuite sa joie quand après avoir grimpé l'étroit escalier qui conduisait à sa chambre il se fut assuré, en écoutant à travers la porte, qu'il y régnait le plus absolu silence. La mère ainsi que l'enfant dormaient profondément... Maier s'éloigna sur la pointe des pieds.

Un peu plus tard, il se rendit chez Jacob Loew. Il avait besoin de voir et d'examiner quelque peu sa figure.

Le cœur de Maier battait avec violence lorsqu'il vint à passer devant le banc de pierre sur lequel Blumelé avait passé une si horrible nuit.

Jacob Loew était en train de déjeûner.

— Savez-vous bien, mon oncle, lui dit Maier après l'avoir salué, que cette nuit votre chien a révolutionné tout le Ghetto.

— Comment cela? demanda Jacob Loew; et Maier crut remarquer un certain sourire méchant aux coins de ses lèvres.

— Votre chien n'a pas eu un instant de repos; il a aboyé sans discontinuer.

— C'est qu'il aura vu quelque chose, dit Jacob Loew d'un ton sec.

A ces mots une sorte de fureur s'empara de l'âme ordinairement si douce de Maier : « Mon oncle! s'écria-t-il, avec un regard presque menaçant et en se plaçant droit devant Jacob Loew, vous le savez, jusqu'à présent j'ai eu pour vous l'estime et l'affection qu'un fils a pour son père... mais c'est égal, je ne vous aurais jamais cru capable d'une telle insensibilité envers ceux qui sont votre sang et votre chair.

— A qui en as-tu donc, Maier? dit Jacob Loew avec tranquillité ; il ne me sera peut-être pas permis d'avoir un chien?

Cette question déconcerta Maier. Aurait-il eu tort de soupçonner Jacob Loew d'avoir connaissance du retour de Blumelé?

— Mon oncle, dit-il, après un assez long intervalle, et il était redevenu calme, savez-vous que c'est après-demain l'anniversaire de la mort de votre Esther?

— Je le sais, je le sais; est-ce que par hasard tu serais venu me dire cela pour réciter le Kadisch en son honneur?

Digitized by Google

Que se passa-t-il en ce moment dans l'âme de Maier ? Sa figure rayonnait comme si Dieu lui eût envoyé une de ces pensées qui sont souvent une véritable révélation. Sa poitrine se soulevait bruyamment et un mot plein de signification semblait prêt à s'échapper de ses lèvres...

Il salua son oncle et courut en toute hâte chez lui. Il s'arrêta sur le seuil de la porte de sa chambre pour écouter. Il put bientôt se convaincre que Blumelé et son enfant étaient réveillés. Il entra donc. Blumelé était de nouveau assise sur le petit escabeau et tenait son enfant dans ses bras. Elle s'était remise à pleurer.

— Blumelé, lui demanda-t-il hors d'haleine, ton enfant sait-il déjà lire ?

Elle fit un signe de tête négatif.

— Pas même dans le livre des prières ?

— Jacques ne s'est jamais soucié de sa religion.

La figure de Maier se rembrunit ; mais bientôt elle reprit toute sa sérénité.

— Je veux me faire l'instituteur de ton enfant, lui dit-il.

Blumelé se mit à le regarder ; car elle ne comprenait pas : « Que comptes-tu faire avec cet enfant ? demanda-t-elle. »

— Je veux lui apprendre la prière du Kadisch.

Dire comment s'y prit Maier pour commencer son œuvre, à quels efforts et à quels tours de force il recourut pour imprimer dans la mémoire de cet enfant les sons inintelligibles et étrangers pour lui de la langue sacrée ; dire comment cet enfant lui-même put consentir à rester assis, sans bouger, sur les genoux de Maier et à répéter durant des heures entières ce qu'il lui enseignait et comment il ne se las-

sait pas de supplier son précepteur de continuer sa leçon ; dire encore comment fit Maier pour que déjà au bout de la première demi-heure le petit garçon enlaçât ses petits bras autour de son cou, dire cela... serait chose bien difficile et bien aisée à la fois.

Le talent de Maier s'était soudain développé, comme se développent certaines fleurs, en une seule nuit, quand la terre sur laquelle elles poussent est favorable et bonne. Le talent de Maier avait poussé, si l'on peut parler de la sorte, sur le chaud terrain de son cœur.

Maier en sa qualité d'hôte plein de sollicitude pour ceux qu'il avait recueillis chez lui avait eu soin, dans l'intervalle, que Blumelé et son enfant ne manquassent de rien. Lui-même leur avait apporté tout ce qui était nécessaire pour apaiser leur faim et leur soif.

Le soir Blumelé fit coucher son petit garçon ; mais avant de s'endormir il se mit à réciter et sans qu'on le lui eût demandé la prière du Kadisch d'un bout à l'autre et il n'en manqua pas une seule syllabe.

— Quelle tête que celle de cet enfant! s'écria Maier tout enthousiasmé ; il y a beaucoup de grandes personnes qui n'en feraient pas autant.

Après ces mots il sortit. Blumelé le suivit des yeux ; et il y avait dans ce regard une indéfinissable tristesse.

Le lendemain matin Maier put se convaincre que la mémoire du petit garçon était d'une fidélité à toute épreuve. Il n'avait pas oublié un seul mot de la prière qu'il avait récitée la veille.

Aussi pour l'en récompenser, Maier inventa à son

intention les jeux les plus amusants et les plus variés; il jouait et riait sans cesse avec lui; et de son côté, il était redevenu enfant mais un enfant heureux, s'il en fût.

Vers le soir, au moment où le jour commençait à baisser, Maier apporta dans sa chambre un verre rempli d'huile à la surface de laquelle nageait une mèche. — Maintenant, dit-il à Blumelé, tu peux commencer à célébrer l'aniversaire. Allume cette mèche.

Blumelé suivit ponctuellement les instructions de Maier; puis elle alla s'asseoir sur un tabouret dans un coin de la pièce et elle ne prononça plus une seule parole de toute la soirée.

A la même heure où Blumelé avait allumé la veilleuse de l'anniversaire, une lumière semblable était venue à poindre dans une autre maison.

Le père et la fille étaient si près l'un de l'autre que tous deux, de leurs demeures respectives, auraient pu voir pétiller la petite flamme funèbre qu'ils venaient d'allumer réciproquement. Et pourtant, d'un autre côté, quel abîme les séparait!

Le jour du jeudi était venu. Quand Maier, de grand matin, se présenta pour éveiller sa cousine. celle-ci était déjà debout et tout habillée ainsi que son enfant. Maier avait l'air d'un homme qui a passé une mauvaise nuit. Son sommeil, en effet, avait été troublé par tous les démons du doute; maintes fois il s'était demandé s'il n'échouerait pas dans son projet.

— Tu viens sans doute me chercher pour l'anniversaire? lui demanda Blumelé.

— Blumelé, dit Maier d'une voix émue, il faudra que tu me confies ton enfant pour quelques heures.

— Que comptes-tu faire avec cet enfant, Maier ? fit Blumelé en proie à une profonde inquiétude.

— Il faut qu'il vienne dire Kadisch pour ta mère.

Maintenant seulement Blumelé commença à voir clair dans les projets de Maier ; maintenant aussi elle put pressentir quel service tout d'amour comptait lui rendre le pauvre Maier dont jadis elle s'était tant moquée et qu'elle avait si dédaigneusement repoussé.

— O Maier ! s'écria-t-elle, quel cœur que le tien !

— C'est bien ! Blumelé, c'est bien ! ne me retarde pas davantage.

Maier prit le petit garçon dans ses bras et le porta à la synagogue. Heureusement pour lui, il ne rencontra personne sur son chemin ; autrement il lui aurait fallu entrer dans des explications sans fin et sur sa démarche matinale et sur le nom de la famille de cet enfant ; car l'habitant du Ghetto, soit dit en passant, n'est pas précisément des moins curieux. L'office du matin durait encore. Maier s'arrêta sous le porche de la synagogue, non cependant sans s'être assuré à l'avance que Jacob Loew était présent dans le temple. Ce dernier se tenait, en effet, debout devant son pupître à la place où il avait l'habitude de faire ses dévotions. Maier profita du temps qui lui restait pour faire répéter une dernière fois à son jeune élève l'oraison qu'il lui avait enseignée. L'enfant s'en tira à merveille. Malgré cela les tempes de Maier battaient à tout rompre, sa tête était brûlante et ses lèvres s'agitaient convulsivement.

Le service divin touchait à sa fin.

Déjà Maier voyait son oncle Jacob Loew se lever et se diriger du côté du ministre officiant placé devant l'arche sainte en face de laquelle se récitent, à

la fin de l'office, les prières pour les morts. Soulever l'enfant dans ses bras, traverser avec lui les rangs serrés des fidèles, arriver jusqu'à Jacob Loew et placer le petit garçon à ses côtés, tout cela fut pour Maier l'affaire d'un instant. Jacob Loew, tout entier aux souvenirs plus douloureux que jamais, — vu la solennité du jour, — que la prière qu'il allait réciter venait de réveiller en lui, regardait devant soi sans s'apercevoir de rien. Il commença la prière...

Mais voici que tout près de lui les même mots et les mêmes sons sortant de la bouche d'un enfant retentissaient de plus en plus clairs, de plus en plus purs. Les yeux de Jacob Loew, malgré lui, se remplirent de larmes... Il s'arrêta pour écouter et il laissa l'enfant continuer seul... Tout le chagrin, toute l'amertume que pendant des années il avait tenus amassés dans son cœur pour son malheur et pour le malheur d'autrui, vinrent soudain à se dissiper sous l'influence des sons argentins de cette voix d'enfant. Ce qu'il avait toujours caché dans les replis les plus secrets de son âme, à savoir son irrésistible désir de revoir la fille qu'il avait perdue, ce désir que, selon lui, aucune force humaine n'aurait été jamais capable de lui faire manifester, cet enfant suffit pour le lui arracher.

— Quel est cet enfant? s'écria-t-il d'une voix profondément émue quand les derniers sons de la prière se furent éteints.

— Mais mon oncle, répondit Maier placé derrière lui... c'est le petit-fils d'Esther et le vôtre... c'est l'enfant de Blumelé.

Jacob Loew poussa un cri et sa tête se renversa. Sans le secours de Maier qui l'avait retenu dans ses

bras, il aurait fait une chute grave. Son visage était couvert d'une pâleur mortelle : il venait de s'évanouir. Il y eut un grand tumulte parmi les assistants ; tous s'étaient empressés d'accourir et leurs yeux furent témoins d'un spectacle assez extraordinaire pour eux : Jacob Loew qui s'était redressé entre les bras de Maier pleurait amèrement.

— Où est l'enfant ? cria-t-il ; les larmes qu'il répandait l'avaient empêché de l'apercevoir ; où est l'enfant de Blumelé ?

Maier souleva bien haut le petit garçon et le déposa dans le sein de son aïeul. Des bras tremblants s'enlacèrent autour de l'enfant.

— Blumelé! où est ma Blumelé? s'écria Jacob Loew.

C'est ainsi que la prière d'un enfant réconcilia le père et la fille.

Le même jour encore on vit Jacob Loew accompagné de Blumelé se rendre au cimetière où reposait Esther à côté de ses cinq enfants. Quand ils s'en retournèrent, leur visage à tous deux rayonnait de l'éclat de cette sainte satisfaction de l'âme que les hommes ressentent quelquefois après qu'il leur a été donné d'échanger, comme ici, l'amour et le repentir contre l'amour et le pardon.

A partir de ce jour Blumelé se fixa dans son ancienne patrie.

Quatre mois après elle reçut une lettre qui contenait la nouvelle de la mort de son mari. Il était à peine arrivé au but de son voyage que la mort était venue le surprendre à San-Francisco au milieu de tous ses projets. A la lettre était joint l'acte de décès avec constatation officielle.

Blumelé prit le deuil pour une année.

Et Maier?

Oserons-nous bien encore après tout ce qui s'est passé lui appliquer le vieux et malicieux sobriquet « d'homme aux quatre mains? »

Eh bien, donc il y a peu d'années encore, celui qui aurait passé, par quelque chaude soirée d'eté, devant la maison de Jacob Loew, eût pu voir un homme à cheveux blancs rire et folâtrer avec toute une bande de petits garçons aux joues écarlates et à la santé florissante. Sauf la différence de leurs tailles respectives, ils se ressemblaient tous à s'y méprendre. Quel sourire de béatitude venait s'épanouir sur les lèvres de ce bon vieillard et quelle joie s'allumait dans ses regards quand de temps à autre l'un de ces enfants s'empressait de quitter son jeu pour aller se suspendre avec amour à son cou!

C'étaient les enfants de Maier et de Blumelé!

Cette fois, il faut le reconnaître, Jacob Loew ne s'était point trompé dans ses calculs.

Bien que d'après un usage en vigueur dans le Ghetto, il ne soit pas permis à des enfants qui ont encore leur père et mère de dire la prière du Kadisch pour un mort, Maier et Blumelé ont néanmoins obtenu que les petits-fils de Jacob Loew pussent se considérer comme ses propres enfants.

Aussi, au jour anniversaire de sa mort huit petits-fils, ni plus ni moins, récitent la sainte prière du Kadisch pour le repos de son âme.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Préface du traducteur I
La Princesse. 1
Le Mine 125
Un Anniversaire. 201

Coulommiers. — Typ. A. Moussin.

Digitized by Google

BIBLIOT
SCAFFA
PLUTED
N.° C